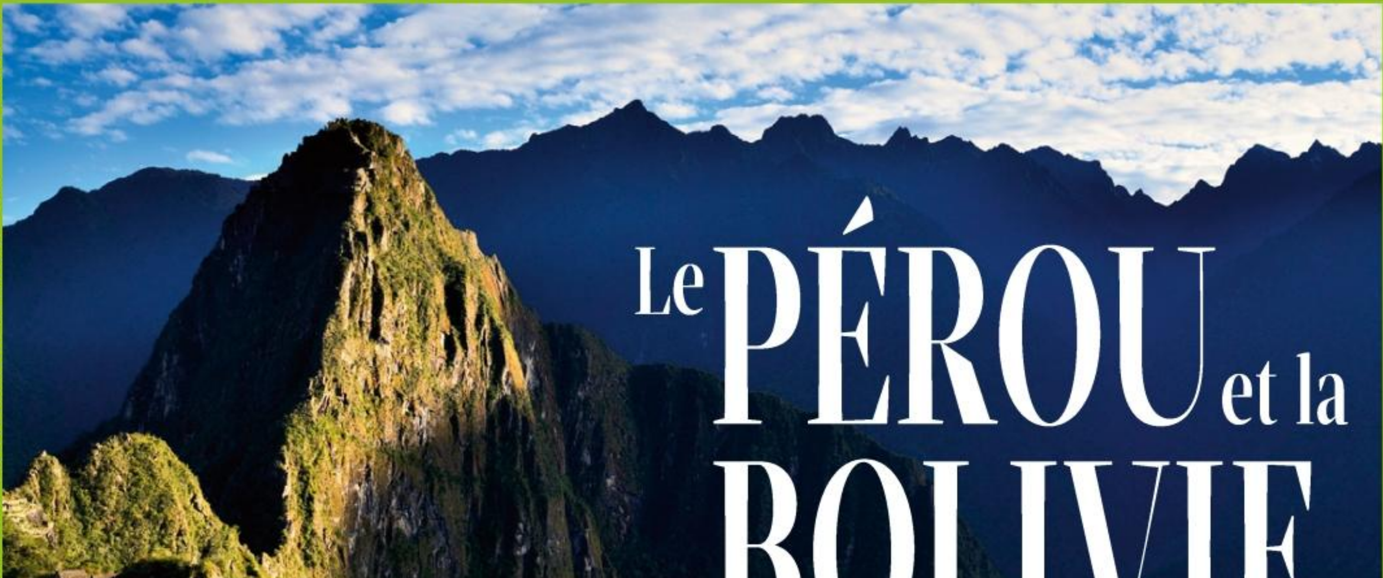
GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



FAUNE
LES PLUS BELLES PHOTOS DE L'ANNÉE

N°453. NOVEMBRE 2016



Le PÉROU et la BOLIVIE

SUR LA ROUTE DES TEMPLES SECRETS DU NORD PÉRUVIEN

DE L'ALTIPLANO À LA PAZ... LA BOLIVIE INDIENNE

48 PAGES DE VOYAGES ET LES CONSEILS DE NOS REPORTERS



France, terre d'histoire
L'ALSACE ET LA LORRAINE



GRAND REPORTAGE
LE LAOS S'OUVRE AU MONDE



Enquête
LA MONDIALISATION RACONTÉE PAR UNE VACHE

www.geo.fr

BEL : 6.50 € – CH : 10,50 CHF - CAN : 11.50 CAD - D : 7,50€ - ESP : 6.90 € - GR : 6.90 € - ITA : 6.90 € – LUX : 6.50 € – PORT.CONT. : 6,90 € – DOM : Avion : 9 € ;
Surface : 6,50 € – MAY : 13 € - Maroc : 69 DH – Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

PM PRISMA MEDIA
M 01588 - 453 - F: 5,90 € - RD


BMW Vision
Next 100
www.bmw.fr
Le plaisir
de conduire
THE NEXT
100 YEARS


THE NEXT 100 YEARS – LES 100 PROCHAINES ANNÉES
L'AVENIR S'ANNONCE PASSIONNANT.
Depuis 100 ans nous ne cessons d'innover, de bousculer les codes, dans tous les domaines de la mobilité individuelle.
Et ce, pour vous proposer ce que nous avons de meilleur à offrir : le plaisir de conduire.
Pour BMW, la mobilité de demain est déjà en marche. L'avenir s'annonce passionnant. Rejoignez-nous.
Vivez une nouvelle expérience sur www.bmw.fr/next100

ÉDITORIAL

Oui, le monde va mieux



Derek Hudson

Réfugiés. Calais. Alep. Daech. Inondations. Réchauffement. Terrorisme. Chômage. On pourrait enfiler ainsi les mots comme des perles sur le collier noir de l'actualité. Les sondages, d'ailleurs, se succèdent disant qu'une grande majorité de nos contemporains, en tout cas dans les pays développés, pensent que le monde va plus mal.

Quelle myopie, quelle amnésie. En s'échappant un instant de la dictature du temps présent, que voit-on ? Le monde, au regard de l'Histoire, va mieux. Des changements ont eu lieu, que nous oblitérons et qui, dans quelques siècles, apparaîtront aux historiens comme des évolutions majeures. La misère, par exemple. Il y a trente-cinq ans, 44 % de la population mondiale vivaient sous le seuil considéré par la Banque Mondiale comme celui de l'extrême pauvreté (1,90 dollar par jour et par personne). C'est moins de 10 % aujourd'hui. Des critiques nuancent le constat en disant que ce chiffre de 1,90 dollar est trop bas et que les instruments de mesure du revenu dans les pays pauvres sont peu précis. Mais, examinée sur le long terme, la tendance est claire. Jusqu'à la révolution industrielle, c'est le monde entier qui vivait dans le dénuement total. Un homme qui mourait laissait souvent, pour seul patrimoine, quelques vêtements, une table, une chaise et une paillasse. Contrairement à ce que beaucoup d'entre nous pensent intuitivement, le monde est aujourd'hui plus riche et l'indigence n'est pas une fatalité. On pourrait faire la même démonstration avec d'autres critères : la malnutrition, les guerres, la violence, la santé, l'éducation, la tolérance à l'égard des minorités... Nos reportages, qui mois après mois reflètent la marche du monde, le montrent aussi. Dans ce numéro : le Laos sort de ses années les plus difficiles ; la Bolivie, où le taux de pauvreté est en recul de vingt points depuis 2005 ; le Pérou, où un voyage sur les terres des civilisations précolombiennes nous rappelle que les pratiques du peuple mochica seraient considérées aujourd'hui comme une intolérable offense aux droits de l'homme... A ceux donc qui affirment que «c'était mieux avant», il faut dire : «non.» Avant, c'était bien pire.

Certes, de nouveaux dangers surgissent (changement du climat, pollutions...). Et dans un monde qui va mieux, il reste des millions de femmes et d'hommes dont il serait indécent d'ignorer la souffrance. Mais arrêtons-nous sur cette question : pourquoi sommes-nous – vous aussi, cher lecteur, et pas seulement les médias – si peu enclins à considérer les bonnes nouvelles du monde ? ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo



Pascal Maitre / Cosmos

Pierre Delannoy et Pascal Maitre

LA BOLIVIE SUR LES CHAPEAUX DE ROUE

Voilà dix ans que la Bolivie est gouvernée par un président, Evo Morales, qui affirme haut et fort ses racines amérindiennes. Comment le pays a-t-il changé ? Comment la marque de cette «indianité» se traduit-elle ? Le journaliste **Pierre Delannoy** et le photographe **Pascal Maitre** ont enquêté pour nous. Et, dans leur *road trip* andin, vécu quelques aventures insolites. Entre autres en circulant à bord du bolide d'un grand patron local, fan du «Dakar» (l'Amérique latine est la nouvelle patrie du fameux rallye) : «On slalomait entre des camions chargés de canne à sucre fraîchement coupée, raconte Pierre. A chaque fois qu'il doublait, notre chauffeur lâchait le volant pour faire un signe de croix !»


TW-080-XH
ORIGINE FRANCE GARANTIE
BVCert. 6033203
SHAZAMER POUR LE
DÉCOUVRIR EN EXCLUSIVITÉ

PEUGEOT

SOMMAIRE



Dan Ballard / Aurora photos

La majestueuse cordillère Blanche, au Pérou, est le massif tropical le plus élevé de la planète.



Pascal Meunier / Cosmos



EyePress News



Paolo Verzone / Agence Vu

Couv. nationale : Suzanne Kremer. En haut : Tim Laman / Wildlife of The Year. En bas et de g. à d. : Paolo Verzone / Agence VU ; Pascal Meunier / Cosmos ; Daniel Naudé. **Couv. régionale** : Paolo Verzone / Agence VU. En haut : Suzanne Kremer. **Encarts marketing :** Les Restos du cœur : Encart Tout en un posé sur la 4e de couverture, diffusé sur les abonnés. 3 cartes abonnés jetées kiosques, diffusées sur France, Belgique et Suisse. Abonnement : Encarts Valeurs Actuelles - Les Inrocks - Welcome pack ADD/ADI - Lettre extension ADD/ADI , diffusés sur une sélection d'abonnés. VPC : Encart Opération Multi Noel GEO diffusé sur une sélection d'abonnés. VAD : Encart Opération Parapluie, diffusé sur une sélection d'abonnés.

NOVEMBRE 2016 - N°453

SOMMAIRE

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique *Planète GEO* sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 140.

À LA TÉLÉ

En novembre, comme tous les mois, retrouvez *GEO 360°*, votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 140.

SUR INTERNET

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.


VOLVO
ENTRETIEN ET GARANTIE OFFERTS(1)
SUR TOUS NOS MODÈLES JUSQU'AU 30 DÉCEMBRE 2016
NOUS PRENONS SOIN DE VOUS
AUTANT QUE DE VOTRE VOLVO.
VOLVO XC60 MOMENTUM
À PARTIR DE
365€* /mois(2)
LLD** 36 mois et 45 000 km
jusqu'au 30 décembre 2016
VOLVOCARS.FR
(1) Pour toute souscription d'un contrat de **Location Longue Durée pour une VOLVO neuve. Prestation Entretien-Garantie offerte et assurée par Cetelem Renting sur une durée maximale de 48 mois et 120 000 km. *Avec un premier loyer majoré de 6 000 €.
(2) Exemple de loyer pour une Location Longue Durée sur 36 mois et 45 000 km pour la location d'une VOLVO XC60 D3 Momentum BM6 aux conditions suivantes : apport de 6 000 € TTC, suivi de 35 loyers mensuels de 365 € TTC. Cette offre est réservée aux particuliers dans le réseau participant. Sous réserve d'acceptation du dossier jusqu'au 30/12/2016 par le loueur Cetelem Renting, SAS au capital de 2 010 000 €, 414 707 141 RCS Nanterre, 143, rue Anatole France, 92300 Levallois-Perret, N° ORIAS : 07 026 602 (www.orias.fr). Conditions sur volvocars.fr.
Modèle présenté : VOLVO XC60 D3 BM6 150 ch R-Design
avec options peinture métallisée et jantes alliage Ixion II 20". 1er loyer de 7 900 €, suivi de 35 loyers de 428 €.
Gamme VOLVO XC60 : Consommation Euromix (L/100 km) : 4.5 à 7.7 - CO2 rejeté (g/km) : 117 à 179.
RCS Nanterre n° 479 807 141

VOUS @ GEO

Courrier des lecteurs :
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.
E-mail : lecteurs@geo.presse.fr
Site GEO : www.geo.fr
facebook.com/GEOmagazineFrance
@GEOfr
Instagram @magazinegeo

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

CARNET D'AILLEURS



Sabine Figaro et Mathieu Lemoine

« Moi, c'est Sabine, la petite trentaine. Je vis en Australie avec ma moitié, Mathieu, depuis bientôt quatre ans. J'ai ouvert ce blog en 2009, alors que je m'envolais pour une mission de volontariat au Pérou. Au départ, c'était uniquement pour mes proches, jusqu'à ce que je le rende public il y a un an. Il me sert de journal de bord et parfois de carnet d'humeur. Entre les textes, les photos et les vidéos, j'y passe des heures ! »

aventures-dici-et-dailleurs.com



La «poule» de Hienghène, en Nouvelle-Calédonie.



Le volcan Bromo sur l'île de Java, en Indonésie.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

TENUES COLORÉES DANS LA COUR DE RÉCRÉ



Ecolières en costume traditionnel hmong dans la région de Sapa, dans le nord du Vietnam.
Amandine Colombo photos.geo.fr/member/35718-Amandine-Colombo

Maryvonne Bregeault

JAPON : DES JARDINS AU PETIT PINCEAU

Suite à votre dossier sur le Japon (n°447, mai), je voulais partager avec vous mes impressions de voyage, et le contraste entre la folie urbaine et la douceur des jardins. Quelle sérénité dans ces lieux baignés de soleil, où les cerisiers, en mars, apportent une lumière rosée ! L'eau est omniprésente : elle court, tombe, glisse, passe sous des arches en bois, traversée par des gués de pierre savamment ordonnés. [...] De la mousse la plus délicate aux bambouseraies démentielles, la nature est dominée par l'homme avec une grande sensibilité esthétique.

Je deviens écolo @jedeviensecolo

Je me régale avec ce numéro hors-série de @GEOfr [«Quel monde demain?» édition 2016, avec le New York Times News Service] #écologie #avenir

Corine Deflandre

Fascinante Afrique (n° 451) !!! Namibie, Tanzanie, Kenya, à couper le souffle ! Merci GEO de nous faire partager tant de beauté et d'œuvrer pour la protection de ces animaux qui disparaissent face à l'hégémonie humaine.

FAUNE LES PLUS BELLES PHOTOS DE 2016

Récompensés cette année encore par le Muséum d'histoire naturelle de Londres et BBC Worldwide, les photographes animaliers prennent tous les risques, sur terre, en mer ou dans les airs, pour capter les instants les plus spectaculaires de la vie sauvage. Voici une sélection de leurs meilleures images.



Tim Laman / Wildlife of the year 2016

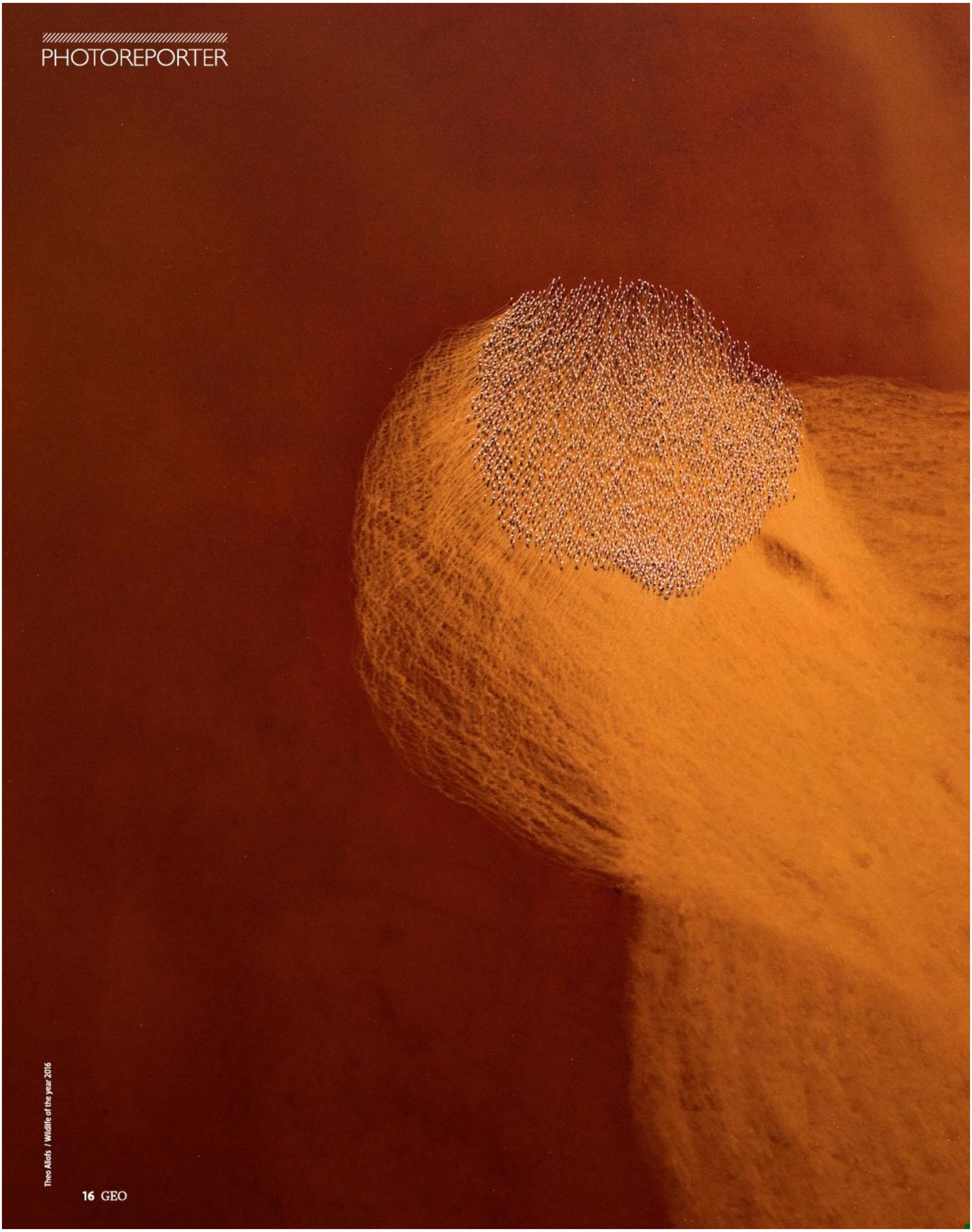


ÎLE DE BORNÉO, INDONÉSIE

FESTIN DE FIGUES AU SOMMET

Ce jeune orang-outan mâle se hisse avec assurance le long d'une racine aérienne d'un figuier étrangleur qui culmine à trente mètres du sol, dans la forêt tropicale du parc national de Gunung Palung. Situé dans la province indonésienne du Kalimantan occidental, ce parc est l'un des rares refuges de cette espèce de singe considérée comme en danger critique par l'Union internationale pour la conservation de la nature. Le primate n'a pas choisi cet arbre par hasard : il y avait déjà cueilli des fruits. Et le photographe américain Tim Laman savait qu'il reviendrait. «L'expérience me permet d'anticiper», explique ce dernier. Trois jours durant, Tim a donc multiplié les ascensions dans l'arbre afin d'y placer les appareils photo déclenchables à distance grâce auxquels il a réalisé ce cliché saisissant… et gagné le 1er prix.

Tim LAMAN
Photographe mais aussi biologiste spécialiste des forêts et des espèces tropicales, il est chercheur associé au département d'ornithologie de l'université de Harvard.



Theo Allofs / Wildlife of the year 2016



LAC LOGIPI, KENYA

L'ŒUVRE INÉDITE DE PEINTRES FLAMANTS

Un groupe de plusieurs centaines de flamants nains forme un cercle presque parfait dans les eaux peu profondes du lac Logipi, dans le nord du Kenya. «J'ai dû voler très haut pour ne pas les effrayer car sur ce lac isolé, les oiseaux ne sont pas habitués aux visiteurs», indique Theo Allofs, un adepte de la prise de vues aérienne en parapente. Pilotant d'une main et maniant son appareil photo de l'autre, Theo a donc pris de l'altitude tandis que les échassiers, dans la lumière rasante du petit matin, se déplaçaient en rangs serrés pour se nourrir d'algues, de petits crustacés ou de mollusques en filtrant l'eau saumâtre avec leur bec. Et laissaient dans leur sillage de longues traînées de vase ressemblant à des voiles et composant les superbes dessins, d'ordinaire éphémères, que l'on voit sur cette image.

Theo ALLOFS
Photographe de nature depuis trente ans, souvent aidé de son parapente motorisé, cet Allemand documente les espèces et les habitats en danger.



Ralph Pace / Wildlife of the year 2016



OCÉAN PACIFIQUE, ÉTATS-UNIS

DEUX GLADIATEURS À L'INSTANT DÉCISIF

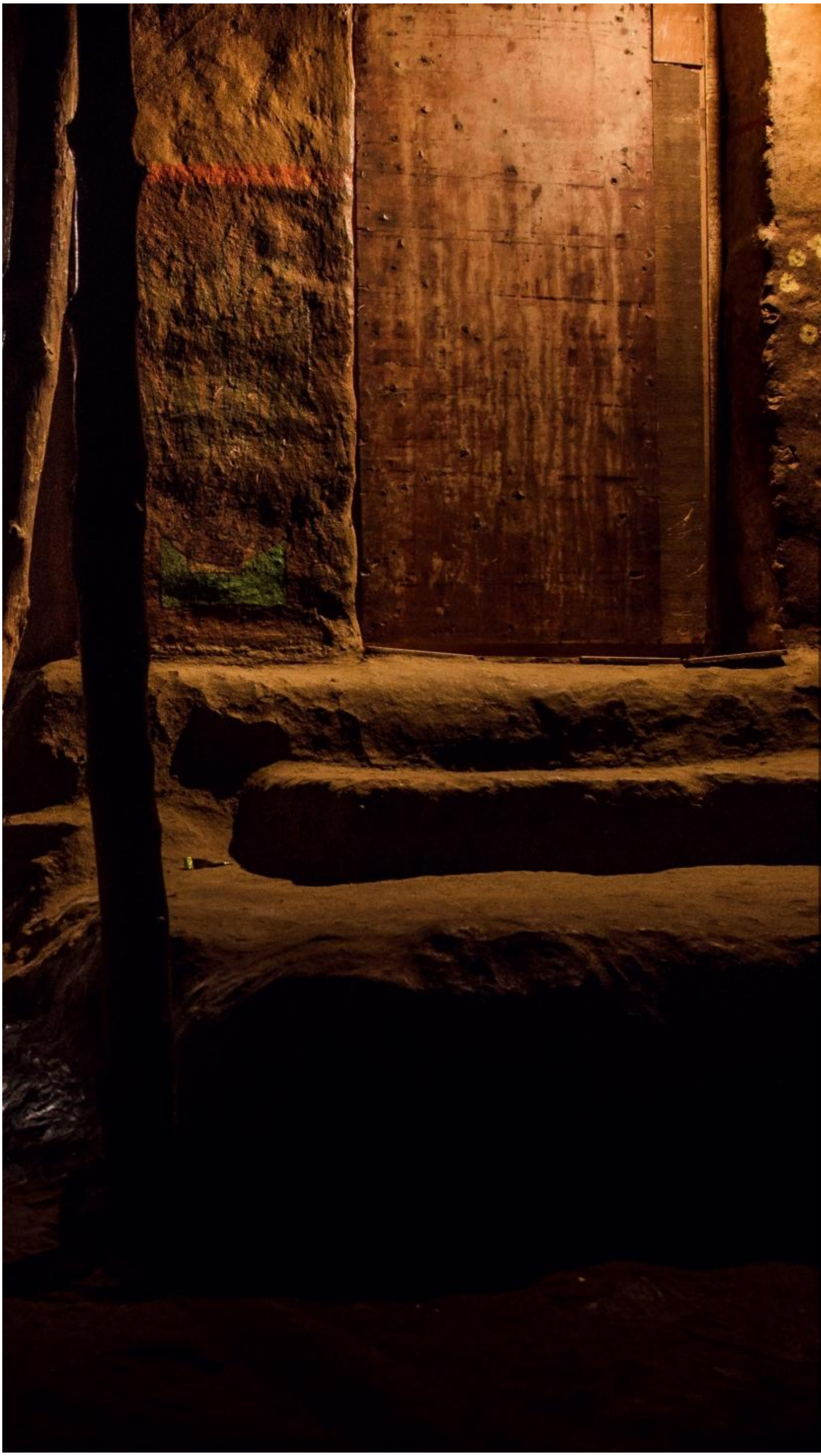
Le combat a fait rage durant près d'une heure. Au large de San Diego, ce lion de mer poussé par la faim s'est attaqué à une jeune et énorme môle, ou poisson-lune (une espèce qui, à l'âge adulte, peut dépasser deux tonnes). «La môle, un de mes poissons préférés, plongeait pour échapper à son prédateur mais le lion de mer, plus rusé, ne la lâchait pas et ils se battaient comme des fou !» se souvient le photographe, Ralph Pace. Finalement, l'otarie est parvenue à percer l'épaisse peau du poisson, juste au moment où Ralph a appuyé sur le déclencheur. «Les adversaires se regardaient les yeux dans les yeux, et j'avais l'impression que la môle implorait son agresseur de lui laisser la vie sauve et me demandait de l'aide», confie le photographe, encore sous le choc d'avoir pu assister à cette scène hors du commun.



Ralph PACE
Diplômé en biologie marine, passionné de surf, ce photographe américain s'efforce de soutenir des actions de préservation des milieux naturels menacés.



Nayan Khanolkar / Wildlife of the year 2016



AAREY MILK COLONY, INDE

UN SURPRENANT VISITEUR DU SOIR

Des léopards comme celui-ci, venus du Sanjay Gandhi National Park, une réserve naturelle toute proche, se promènent, certaines nuits, dans la banlieue de l'une des mégapoles les plus peuplées au monde, Bombay. A la recherche de nourriture, ils se glissent dans le dédale des ruelles où, «malgré des rencontres nocturnes toujours possibles, les habitants les respectent», explique le photographe indien Nayan Khanolkar. Un exemple unique de coexistence entre humains et léopards, chacun faisant usage du même espace, mais à des heures différentes. Cette photographie doit beaucoup à la chance. Après quatre mois d'efforts infructueux, Nayan s'apprêtait à retirer son piège photographique, car on lui avait volé la caméra infrarouge lui permettant de pister les fauves. Mais la veille, l'animal s'est enfin montré !



Nayan KHANOLKAR
Professeur de biologie devenu photographe, il sillonne l'Inde depuis dix ans afin de sensibiliser ses compatriotes au respect de la faune.



Angel Fitor / Wildlife of the year 2016



MAR MENOR, ESPAGNE

UNE ÎLE D'OPALE ENTRE DEUX EAUX

Près de Murcie, dans le sud de l'Espagne, cette méduse bleutée (*Rhizostoma pulmo*) vit ses derniers moments dans la lagune de la Mar Menor. Balayés par les vents d'automne, la plupart de ces invertébrés viennent mourir sur le rivage. «Celle-ci, grâce à une bulle d'air coincée sous son ombrelle, a flotté entre deux eaux quelques heures de plus, raconte le photographe Angel Fitor. Elle m'a fait penser à une île vivante.» Il aura fallu trois saisons à cet habitué des lieux, engagé dans un projet à long terme sur les méduses de Méditerranée, pour réunir les conditions dont il rêvait : l'animal aligné avec l'île de Baron et le soleil couchant dans le lointain. Immergé jusqu'à la taille, Angel avait disposé son appareil sur un pied juste au-dessus de la surface, ainsi qu'un flash qui éclairait la méduse par-dessous.



Angel FITOR
Plongeur chevronné, cet Espagnol passionné par la vie subaquatique, célèbre l'aspect esthétique des êtres qui peuplent lacs, mers et océans.



Larung Gar (Sichuan, Chine), l'un des plus grands instituts d'études bouddhistes au monde, est à nouveau dans le collimateur de Pékin. Depuis le mois de juillet, des destructions et des expulsions sont en cours. Objectif annoncé : une réduction de moitié de sa population et un contrôle accru.

Le bouddhisme tibétain sous les bulldozers

Les pelleteuses, encadrées par des forces de sécurité, n'ont fait qu'une bouchée de centaines de maisonnettes peintes en rouge où vivaient les religieux de Larung Gar, l'un des plus grands centres d'études du bouddhisme tibétain au monde. Les démolitions, orchestrées par Pékin, ont commencé le 20 juillet dans cette vallée isolée de la province chinoise du Sichuan, à 2 000 kilomètres au nord-ouest de Lhassa. De désespoir, trois nonnes se seraient suicidées, selon le gouvernement tibétain en exil. Les autorités chinoises ne font pas mystère de leur objectif : réduire de 10 000 aujourd'hui à 5 000 le nombre des résidents de ce lieu, considéré comme un foyer de dissidence par le gouvernement. L'institut de Larung Gar – non loin duquel se trouve un monastère – avait déjà subi de tels actes en 2001, mais les étudiants avaient fini par revenir et les cabanes avaient été reconstruites. Cette fois, le tour de vis prend une autre ampleur. Dans un plan détaillé, le pouvoir chinois a indiqué sa volonté de gérer et contrôler l'activité spirituelle du lieu. Des enquêtes seront menées sur chaque résident ; l'administration du monastère et de l'institut seront séparées et réglementées ; des murs seront construits pour isoler les religieux des étudiants laïques. Parmi ceux-ci, on trouve beaucoup de Chinois et d'étrangers venus d'autres pays d'Asie. Tous les résidents seront soumis à des séances «d'éducation» assurées par le département préfectoral de la propagande. Quant aux rares touristes ou pèlerins, leurs faits et gestes seront scrutés par des caméras de surveillance. «Le cas de Larung Gar est révélateur du coup de force que subissent, dans toute la Chine, ceux qui essayent de se passer de l'autorisation du pouvoir pour exister», analyse le sinologue Jean-Luc Domenach. Avec un mélange de brutalité et de langue de bois, le gouvernement avance masqué. Sur place, disent les témoins cités par l'ONG International Campaign for Tibet, les autorités chargées des destructions assurent œuvrer à «l'urbanisation» de la région, et dans certains lieux en cours de démolition des pancartes proclament : «site en construction» ! A coups de bulldozers et de propagande, une page se tourne à Larung Gar. ■



Jean Rombier

Hamid Sardar


ABARTH
ABARTH.FR
NOUVEL ABARTH
124 SPIDER
LA PERFORMANCE EST DANS L'AIR
En 1972 naissait le premier 124 Spider de la Marque au Scorpion. Aujourd'hui Abarth célèbre son grand retour dans l'univers des roadsters avec Nouvel Abarth 124 Spider, fruit du savoir-faire des ingénieurs Abarth. Plus qu'une voiture, c'est une expérience à vivre. Alors montez à bord, ouvrez la capote et découvrez des sensations incroyables et un plaisir de conduite unique.
ABARTH 124 SPIDER À 499 €/MOIS SANS APPORT - GARANTIE ET ENTRETIEN INCLUS(1)
(1) Exemple pour Nouvel Abarth 124 Spider 170 ch BVM au tarif du 01/10/16, en Location Longue Durée sur 37 mois et pour 30000 km maximum, soit 37 loyers mensuels de 499 € TTC incluant les prestations entretien, garantie et assistance. Offre non cumulable réservée aux particuliers, valable jusqu'au 31/12/16 dans le réseau Abarth participant. Sous réserve d'acceptation de votre dossier par FCA Fleet Services France, SAS au capital de 3 000 000 € - 6 rue Nicolas Copernic - ZA Trappes-Élancourt 78190 Trappes - RCS Versailles 413 360 181. Courtier en assurance enregistré à l'ORIAS N° 08045147 (www.orias.fr). La prestation d'assistance est garantie et mise en œuvre par Europ Assistance, entreprise régie par le code des assurances. Version présentée : Nouvel Abarth 124 Spider 170 ch BVM avec option peinture pastel extra-série (508 € TTC/mois).
CONSOMMATION CYCLE MIXTE (L/100 KM) ET ÉMISSIONS DE CO2 (G/KM) : de 6,4 à 6,6 et de 148 à 153.
PETRONAS
SELENIA





Le riz festif des Ouzbeks

Tous les prétextes sont bons : naissance, circoncision, retour du service militaire, signature d'un contrat, funérailles... En Ouzbékistan, il y a toujours un *plov* à table pour les grandes occasions. Lors d'une noce, les convives se voient servir avant l'aube et après la première prière du jour des plats fumants de «*plov* du matin». C'est avec les mains que l'on mange cette spécialité de riz cuit dans le jus, tradition roborative et festive qui est aussi à la carte de la moindre gargote dans les bazars de Samarcande ou de Tashkent, la capitale du pays. Les Ouzbeks adorent raconter des histoires de *plov* : Alexandre le Grand y aurait succombé dans les steppes d'Asie centrale, incitant ses soldats à se rassasier de ce plat riche, et rapportant la recette jusqu'en Grèce. Mais c'est Avicenne, médecin persan né au Xe siècle près de Boukhara (dans l'actuel Ouzbékistan), qui, le premier, en a consigné les différents ingrédients. Aujourd'hui, il existe quantité de variations régionales – avec ou sans viande, avec fruits secs ou fruits frais (coings, grenades...), avec telle ou telle épice – et autant de manières de le préparer. Pour faire simple, on s'en tiendra aux ingrédients principaux : riz, carottes, oignons et mouton bien gras, signe d'opulence. Le choix du riz et des épices (cumin, coriandre, paprika...) reflète le statut social des hôtes. Pas question d'utiliser un riz de l'année précédente. Le plus frais sera le meilleur, et au marché, le jugement des *oshpaz*, des maîtres cuisiniers qui confectionnent les *plov* de fête, fait le succès – ou la faillite – des vendeurs.

Un *plov* ne saurait se faire à la légère ! Le rituel de la préparation est l'occasion d'un rassemblement : en général, ce sont les hommes de la famille qui s'y attellent. Ils commencent par tailler en fins bâtonnets les carottes, qui donnent au plat sa douceur et sa couleur ; puis les oignons, qu'ils font confire. Ils veillent aussi au gras, souvent tiré de la queue du mouton, et mêlent parfois au riz des épines-vinettes, baies acidulées de la famille de l'oseille, pour casser l'effet pâteux. Le *plov* cuit entre trente minutes et une heure dans un chaudron de fonte, le *kazan*, chauffé au feu de bois. A l'arrivée, un plat qui a sa place sur toutes les tables de fête, quel que soit le milieu social des convives. Les Ouzbeks disent d'ailleurs: «Si tu es pauvre, tu manges du *plov*. Mais si tu es riche, tu ne manges que du *plov* !» ■

Carole Saturno

UNE RECETTE QUI A VOYAGÉ

Polow en persan, *pilav* en turc, *pulao* en ourdou, *palaw* en hindi... Ces mots, dont l'origine vient probablement du sanskrit *pulaka* (boule de riz), désignent peu ou prou le même plat : du riz cuit dans un jus, gras ou pas, agrémenté de légumes, de viande ou de poisson et souvent relevé par des épices et des aromates.

À IMITER

Son mode de préparation ressemble à celui du risotto italien, mais le *plov* est préparé avec un riz long complet dont les grains ne collent pas. Les Ouzbeks cultivent depuis des siècles des variétés spéciales, introuvables en Occident. A défaut, un basmati complet ou un riz long demi-complet ou blanc feront l'affaire.

À ÉVITER

Selon la tradition, on boit de la vodka pendant la préparation du *plov* et avant de le savourer, mais jamais pendant ni après. On se contentera de thé.

Boaz Rottem / Agefotostock


Paris, Rome, Bruxelles, Fribourg, Barcelone
LAISSEZ VOTRE GOÛT VOUS GUIDER
Les bulles fines et vives de S.PELLEGRINO®
vous entraînent dans les capitales du goût à la découverte
de surprises culinaires et d'adresses cachées.
5 voyages gourmands en Europe à gagner sur
sanpellegrino.com
S.PELLEGRINO
LES ITINÉRAIRES DU GOÛT
NW M&D, SAS 479 463 044 RCS Nanterre, Issy-les-Moulineaux

L'INDE


Olivier Culmann / Tendance Floue

Déguisé en hipster ou en fonctionnaire, Olivier Culmann se fond dans le décor de la société indienne d'aujourd'hui.

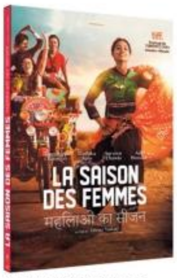
BEAU LIVRE PHOTO

AUTOPORTRAITS À LA FAÇON INDIENNE, LOIN DES *SELFIES*

Fonctionnaire devant un jardin moghol, sikh drapé d'orange au bord d'un lac de montagne, frimeur en tee-shirt *Superman* devant une maison rutilante... Derrière ces facettes de l'Inde d'aujourd'hui, se cache un seul et même modèle : le photographe français Olivier Culmann, qui a choisi, entre 2009 et 2013, d'explorer, un peu comme un anthropologue. l'art du portrait dans le sous-continent. Phase un : pose dans des studios photo de Delhi, qui fournissent un large choix de déguisements et de décors de rêve, rideaux écarlates ou paysages de palais de marbre. Phase deux : insertion de son visage sur d'autres corps que le sien et des fonds numériques, et le voilà avec des pectoraux d'athlète devant le Taj Mahal. Phase trois : remise de clichés noir et blanc volontairement déchirés à des laboratoires de retouche, qui y injectent de la couleur et redessinent les traits du visage. Phase quatre : entrée en scène de l'artiste Kanojia Surender, chargé de peindre les tirages, qui se mettent à ressembler à des scènes de Bollywood. Ainsi, dans sa panoplie de militaire, Olivier Culmann arbore-t-il un filet de sang au coin des lèvres. Comme s'il venait de se battre contre une armée. ■

Faustine Prévot





La Saison des femmes, de Leena Yadav, éd. Pyramide Vidéo, 19,99 €.

DVD

Quatre femmes en colère

Elles sont les avatars d'un même combat. Quatre figures du féminisme dans la société patriarcale indienne : Rani, jolie veuve qui veut reconstruire sa vie ; Lajjo, couturière de talent battue par son mari ; Bijli, danseuse émancipée traitée comme une paria, et la jeune Janaki, passionnée de littérature. La réalisatrice Leena Yadav situe *La Saison des femmes* dans un village fictif de l'Etat du Gujarat, mais s'est inspirée d'histoires vraies pour évoquer la persistance des inégalités entre les sexes et aussi la solidarité entre femmes et leur esprit d'entreprise.

FESTIVAL

A l'heure indienne

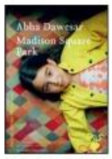


Pour les 70 ans de son indépendance, la plus grande démocratie du monde est célébrée à travers la France. Tableaux de maître au musée Guimet à Paris, art contemporain à Tourcoing, le film *Mahabharata* de Peter Brook à Bourges, littérature à Montreuil... Le festival Namasté déploie l'éventail de la création indienne, bien au-delà des paillettes de Bollywood.

Festival Namasté, jusqu'au 30 novembre. Contact : namaste-france.org

ROMAN

Delhi-New York



A New York, une analyste financière, fille d'immigrés indiens, cache à sa famille traditionaliste qu'elle a un amoureux américain. Lorsqu'elle tombe enceinte, la vérité la rattrape. New-yorkaise d'adoption, Abha Dawesar brosse le portrait d'une femme en quête de liberté, espoir de ses parents, des médecins reconnus à New Delhi mais déclassés dans le New Jersey.

Madison Square Park, d'Abha Dawesar, éd. Héloïse d'Ormesson, 21 €.

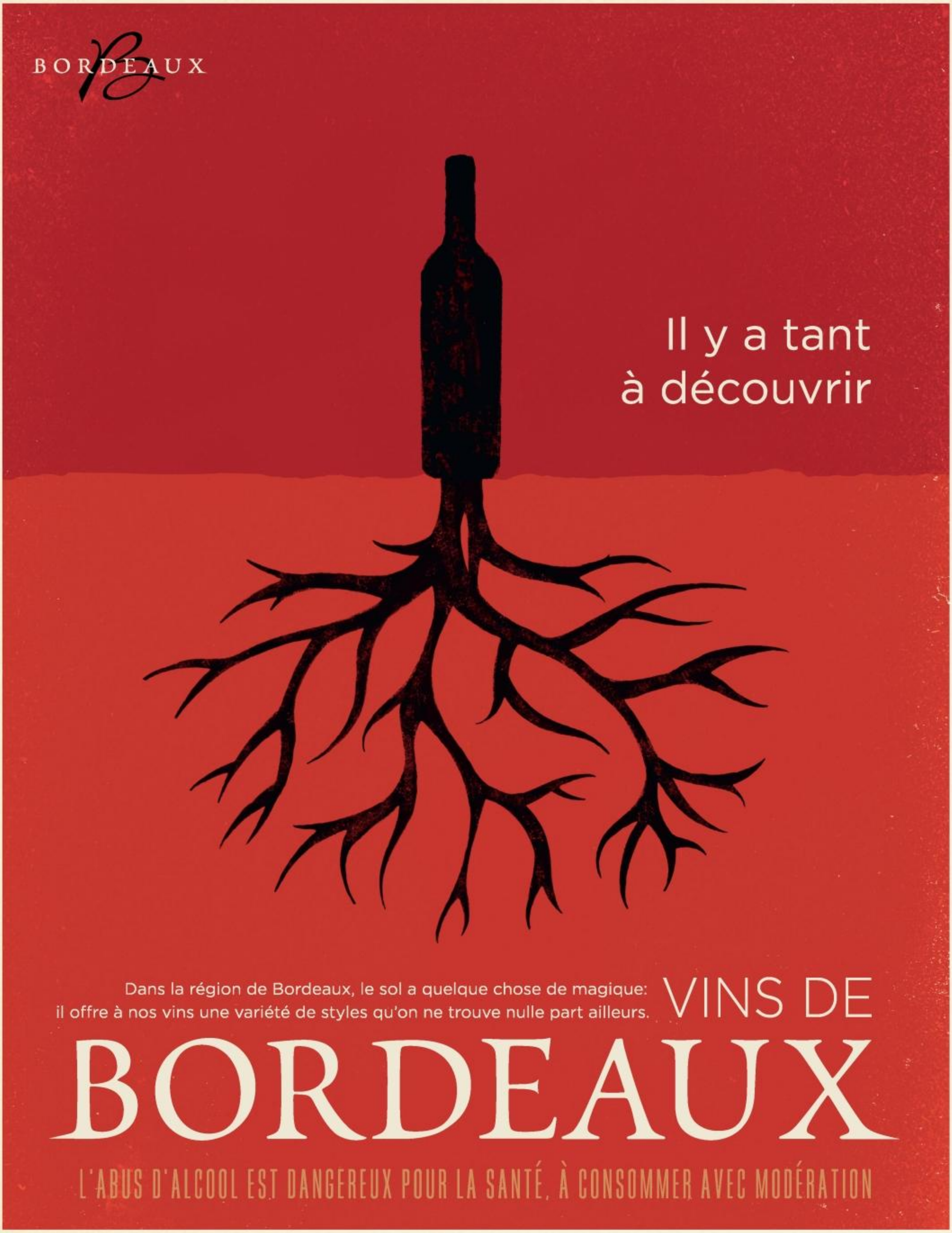
SCÈNE

Féerie bengalie



Chotto Desh signifie «petite patrie» en bengali. Le chorégraphe anglais Akram Kahn rend hommage au Bangladesh, la terre de son enfance, dans une féerie qui mêle le *kathak*, danse traditionnelle du sous-continent, au théâtre d'objets et aux vidéos.

Chotto Desh, d'Akram Khan, au théâtre des Abbesses, à Paris, du 21 décembre 2016 au 6 janvier 2017.


BORDEAUX
Il y a tant
à découvrir
Dans la région de Bordeaux, le sol a quelque chose de magique:
il offre à nos vins une variété de styles qu'on ne trouve nulle part ailleurs.
VINS DE
BORDEAUX
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

L'ŒIL DE **NISSAN**
100% ÉLECTRIQUE



Vélo et voiture électriques : le pari réussi d'Arnaud Lamuré pour faire vibrer sa tournée musicale aux couleurs de l'éco-mobilité.

Tournée verte et électrique

PARCOURIR JUSQU'À 3000 KILOMÈTRES EN VÉHICULE ÉLECTRIQUE EN 4 JOURS À TRAVERS LA FRANCE : C'EST LE PARI RÉUSSI DE LA TOURNÉE VERTE D'ARNAUD LAMURÉ ET DE SON GROUPE DE MUSIQUE.

« Le déclic a eu lieu à mes dix-huit ans. » Passionné de musique, Arnaud Lamuré se souvient de ses débuts. Comme musicien et comme père. « Avec les enfants, on se sent de plus en plus concerné par les enjeux environnementaux. » Très vite, il exprime l'envie de monter un groupe avec trois amies de même sensibilité. « Nous avons alors besoin de transporter tout notre matériel pour les tournées musicales », précise Arnaud Lamuré. En 2013, c'est la rencontre avec une personne qui roule en véhicule électrique. « C'était une toute petite voiture, mais j'ai compris alors ce que je cherchais, se souvient le jeune Rouennais. C'est ainsi qu'est née l'idée de la Tournée verte. »

Le groupe, qui enchaîne les concerts, se fait prêter la petite voiture électrique pour les déplacements. « On contacte les collectivités en présentant notre programme autour d'une "carte verte", avec deux vélos et un véhicule électriques », explique Arnaud Lamuré. Et ça marche. Dix concerts en dix jours et 600 km de la Normandie au Centre, en passant par l'Île-de-France. « La mauvaise fatigue est remplacée par une nouvelle énergie, avance l'homme de la troupe. On peaufine le concept de Tournée verte et on décide d'avoir un véhicule électrique à nous. » Confiant, Arnaud va rencontrer le concessionnaire Nissan de sa ville. « Il a été intéressé par notre projet et nous a prêté un Nissan e-NV200 dès sa sortie en 2014. » Cet été-là, la petite troupe tourne avec une trentaine de concerts et, de villages en étapes, fait la promotion de l'éco-mobilité. « Deux places à l'avant et la possibilité de charger nos 400 kg de matériel dans les 4,2 m^3 du Nissan e-NV200. » Le tout en 100 % électrique. Aujourd'hui, c'est devenu un réflexe, « on branche le véhicule en arrivant, à chaque début de concert », affirme le jeune quadra.

> ***"Au volant d'un véhicule électrique, la mauvaise fatigue est vite remplacée par une nouvelle énergie."***



Festivals estivaux

De la Normandie aux plages bretonnes, de la côte atlantique à l'Alsace, la Tournée verte transporte son matériel de concert en mode 100 % électrique.



2 € C'est le coût de l'électricité pour parcourir 100 km [1].

770 kg C'est la charge utile que peut transporter le Nissan e-NV200.

170 km C'est l'autonomie NEDC du Nissan e-NV200 [2].

(1) Base prix moyen de l'électricité en heures creuses, consommations domestiques, compteur 6 kVA, mai 2016.
(2) Jusqu'à 170 km d'autonomie, cycle NEDC.

PMS CREATIVE ROOM



OH, LA VACHE !

Alessandro Rota



DES SUPER-BOVINS ENVAHISSENT LE MONDE. AU BRÉSIL, L'ÉLEVAGE CONTRIBUE À LA DÉFORESTATION. EN AFRIQUE ET EN INDE, LES TROUPEAUX ATTISENT LES TENSIONS. LE NORD ESSAIE DE CONSOMMER MOINS DE VIANDE ET DE LAIT, MAIS LE SUD, LUI, EN VEUT TOUJOURS PLUS. DOMESTIQUÉ DEPUIS PLUS DE DIX MILLE ANS, LE PLACIDE RUMINANT SERAIT-IL À UN TOURNANT DE SA LONGUE HISTOIRE ?

La guerre qui ensanglante le Soudan du Sud a bouleversé les routes de transhumance de ces bêtes à longues cornes, durcissant les relations entre pasteurs nomades et agriculteurs.



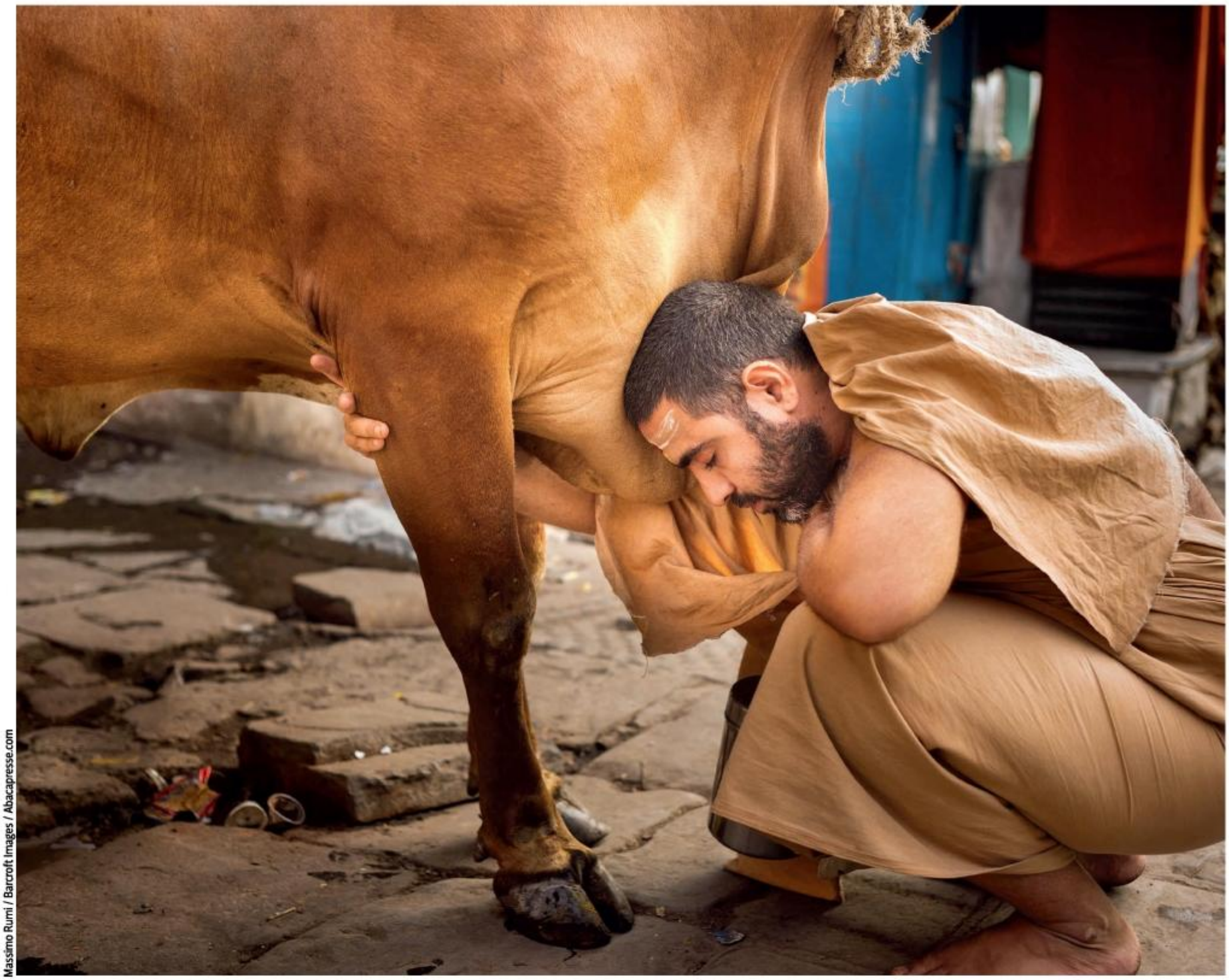
Ces zébus nelore, principale race à viande brésilienne, cherchent de l'ombre sur une exploitation de l'Etat du Mato Grosso. De 8,5 millions de têtes en 1974, le cheptel vivant sur ces terres gagnées sur la forêt amazonienne et la savane arborée est passé en 2015 à 80 millions (36 % du bétail brésilien). Le pays a déboisé, entre 1996 et 2006, plus de dix millions d'hectares – la surface de l'Islande – pour devenir un géant mondial de l'élevage bovin mais aussi de la culture de soja destiné à le nourrir. Conséquence : le Brésil est devenu le symbole d'un élevage extensif dévastateur pour l'environnement. Quatrième pollueur de la planète, il s'est désormais engagé à ralentir la déforestation. Les éleveurs s'inquiètent : faute de nouvelles terres, le bétail est condamné à paître, comme ici, sur des sols qui sont de plus en plus dégradés.

Rodrigo Baleia

Environnement

36 % DES BOVINS BRÉSILIENS VIVENT SUR DES TERRES DÉBOISÉES, EN AMAZONIE



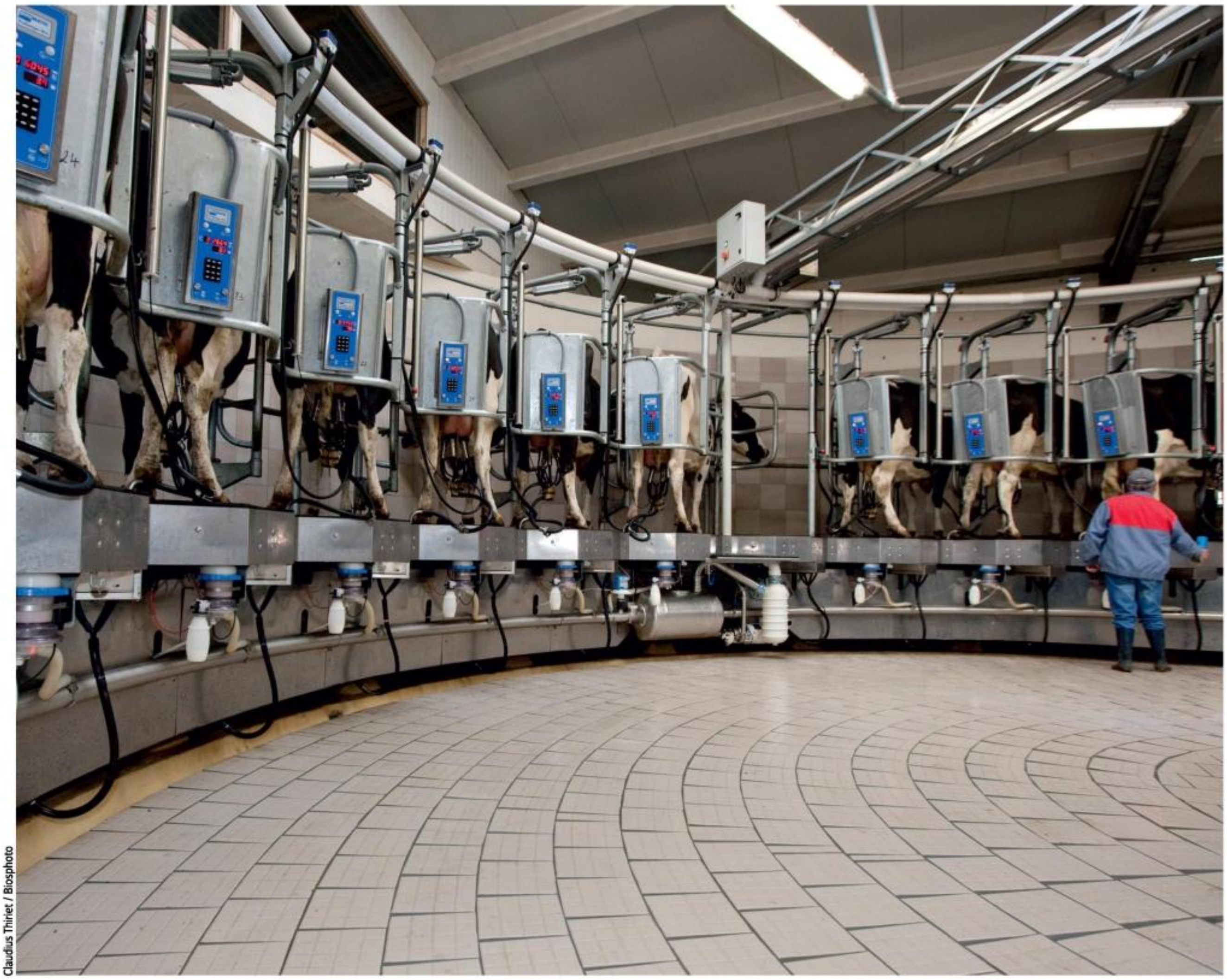


Massimo Rumi / Barcroft Images / Abacapresse.com

Politique

EN INDE, LA VACHE SACRÉE EST DEVENUE SUJET DE DISCORDE ENTRE LES CONFESSIONS

Pour les hindouistes, les vaches (en réalité, des zébus femelles) sont objet de dévotion, comme ici à Bénarès : interdit de les abattre. Mais dans ce pays comptant le plus gros cheptel bovin au monde (301 millions de têtes), ce caractère sacré attise désormais les tensions. Depuis le retour au pouvoir de la droite nationaliste hindouiste en 2014, nombre d'Etats se sont mis à pénaliser aussi le commerce, le transport et la consommation des zébus mâles. Les musulmans travaillant dans les abattoirs et les intouchables, les *dalits*, chargés de l'équarrissage, sont devenus la cible de groupes extrémistes de protection des vaches. Les intellectuels s'alarment de cette crispation identitaire qui touche aussi les plus pauvres : la viande de bœuf était pour eux bien moins chère que celle de l'agneau ou du poulet.



Claudius Thiriet / Biosphoto

Robotisation

PRODUIRE MIEUX OU PRODUIRE PLUS ? POUR LES ÉLEVEURS, C'EST MAINTENANT L'HEURE DES CHOIX

Collecte de données en temps réel sur la qualité du lait, productivité augmentée… dans cette ferme alsacienne de 120 vaches de race Holstein, cette salle de traite rotative robotisée peut accueillir jusqu'à 28 animaux simultanément. Une exception encore en France. Fin 2015, 7 % de nos 65 000 exploitations laitières étaient dotées d'un robot de traite. Et avec la crise actuelle de la filière laitière, l'agro-industrie, qui vise désormais aussi les marchés émergents, presse les éleveurs à se moderniser. Quitte à s'endetter lourdement. Cet équipement high-tech annonce en particulier la fin des vaches au pré, dénoncent certains, et l'avènement de la stabulation 365 jours par an dans des étables-usines. D'ici à dix ans, 40 % des fermes françaises pourraient être équipées de robots.







Biodiversité

CES RACES LAITIÈRES AFRICAINES, POURTANT SOLIDES, SONT MENACÉES

Vaches ougandaises (au centre) ou malgaches (en bas à gauche et à droite), ces lointaines descendantes du zébu indien, introduit en Afrique il y a 4 000 ans, font partie des 176 variétés bovines recensées sur le continent. Elles sont au cœur d'un débat culturel et économique. Leur patrimoine génétique les dote d'une grande résistance à la sécheresse, un avantage à l'heure du réchauffement climatique. Pourtant, jugées trop peu productives, elles sont de plus en plus souvent croisées avec des «super-races» de type Holstein. Un phénomène planétaire : le cheptel mondial s'uniformise, et 15 % des 1 485 races de vaches sont vouées à disparaître.













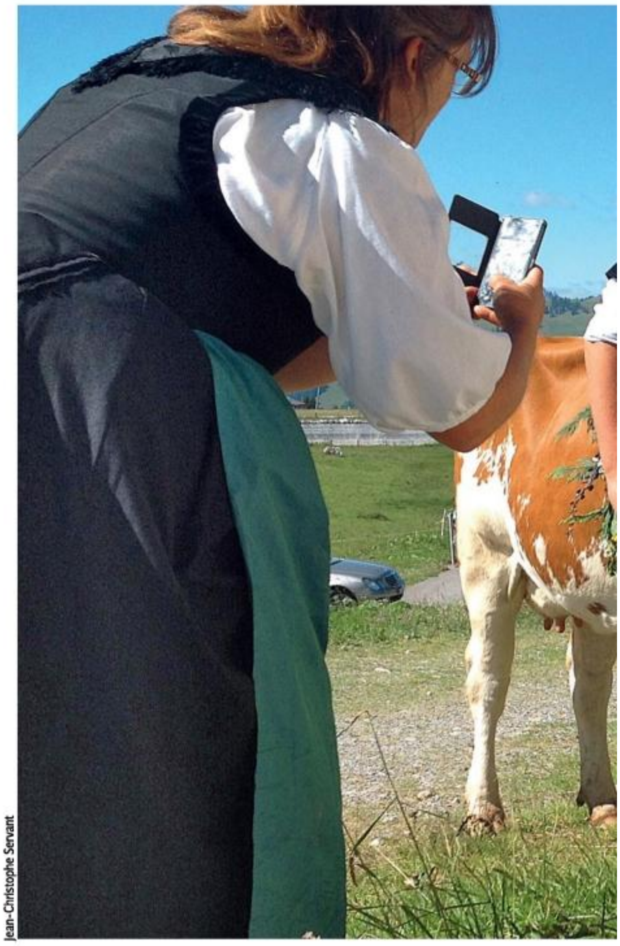




Enchantée, moi, c'est Pétra. J'ai 11 ans je pèse 700 kilos et je vis en Suisse. Je suis une pure Simmental, vache rustique, adaptée aux conditions de montagne. Mère de sept génisses, je produis 7 000 litres de lait par an. Je passe tous mes étés par plus 1 900 mètres d'altitude, où je peux brouter sur dix-huit hectares de prairies alpines entre les séances de traite automatique, deux fois par jour, dans l'étable d'un chalet d'alpage décoré de cloches. Reine des animaux d'élevage, je ne fais pas que manger les fleurs des hauteurs : je rumine aussi du temps. Je le médite, «telle une philosophe», dit de moi l'écrivain français Christian Laborde, qui vient de publier un livre qui me célèbre (*La Cause des vaches*, éd. du Rocher, 2016). Or plus je médite plus je sens que ma grande famille, celle des bovins, est à un tournant de son histoire. Voilà 10 500 ans que, entre Euphrate et Tigre, les quatre-vingts premiers membres de notre espèce furent domestiqués à partir d'aurochs sauvages. Vaches européennes, zébus indiens et africains ou buffles d'eau d'Asie, nous voici désormais 1,5 milliard de bovins dans le monde, dixit la FAO, l'organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, qui tient les comptes. Et la liste de nos sujets d'inquiétude est longue. En Occident, on commence à remettre en question notre vocation – qui est de vous nourrir. Par ailleurs, nous commençons à toutes nous ressembler sur l'album de famille : partout s'imposent des races «améliorées», ultra-productives. Pourquoi ? Parce qu'il faut répondre à une demande mondiale en viande et en lait qui augmente, notamment dans les pays du Sud où de nouvelles classes moyennes apparaissent. A Rome, les experts de la FAO ont même prévu que d'ici à 2050 la demande de viande aura augmenté de 58 % et celle de lait de 35 %, notamment en Asie du Sud et en Afrique subsaharienne.

Vous permettez ? Je vais vous parler un peu de moi. Mes propriétaires sont Erika et Jacob Zumstein, la •••

«La pollution ? Pourquoi nous accuser ? N'est-ce pas vous, les responsables ?»



Jean-Christophe Servant

••• soixantaine finissante, dont trente-sept étés passés sur ces hauteurs alpines en compagnie de leurs bêtes. Chaque fin de belle saison, je rallie avec les autres vaches notre étable située 900 mètres plus bas dans une vallée célèbre pour sa station cosmopolite et fortunée : Gstaad. Fleurs alpines en été et fourrage ramassé dans les environs pour l'hiver sont les uniques nourritures de 7 000 de mes pareilles qui se partagent avec moi les quatre-vingts alpages du coin. Grand Hotel Park, Hostellerie Alpenrose, Chesery... on trouve ici aussi l'une des plus fortes concentrations de tables étoilées de la Confédération, où l'on sert, bien sûr, notre viande de veau, nos fromages à pâte dure Berner Alpkäze et Hobelkäze AOP, et notre onctueuse double-crème. Bref, dans ce paysage de carte postale, je contribue paisiblement à une prospère économie alpine, bien loin de la crise qui frappe actuellement les 65 000 exploitations laitières françaises, dont plus d'un tiers a dû fermer depuis l'an 2000. Comme disent mes éleveurs, «je suis la vache qui apporte le bonheur». D'ailleurs, Gstaad a fait de moi l'un des emblèmes de sa politique de communication : «*Come up, slow down*» («montez nous voir, ralentissez»), clame le Deauville des montagnes à destination des touristes étrangers. Car dans les pays d'où viennent ces riches visiteurs, Brésil, Inde, Chine et contrées du Golfe, c'est plutôt l'inverse qui se produit. Elevage intensif ou percée des fermes-usines... là-bas, comme dans mon Europe d'après-guerre, l'agriculture industrielle menace les exploitations familiales, moins compétitives, mais qui font encore vivre des centaines de millions de personnes. Sans parler des tensions grandissantes sur le continent africain entre éleveurs et agriculteurs.

Prenez l'Afrique de l'Ouest. Je connais 60 millions de zébus africains qui vivent à l'orée du Sahel, dans une région où la sécurité alimentaire est déjà mise à mal par les épisodes de sécheresse et la politique de la terre brûlée menée par la secte islamiste Boko Haram. Or ils sont désormais accusés d'être des fauteurs de troubles. Les coupables seraient leurs pasteurs transhumants, en particulier les bouviers peuls, qui s'occupent de 90 % de mes cousins à grandes cornes. «Ils ont souffert de politiques publiques qui préféraient mettre l'accent sur l'agriculture, explique Christian Corniaux, chercheur au Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad), qui, à Dakar (Sénégal), travaille sur les questions de sécurisation de la mobilité des troupeaux. Mais, aujourd'hui, avec la réduction drastique des zones de pacages et l'expansion des zones cultivées, les éleveurs doivent pousser leur bétail de plus en plus vers le Sud durant la saison sèche.» Résultat : des tensions violentes, voire meurtrières, avec les villageois autour des herbages et des points d'eau. C'est ce qui s'est passé au printemps 2016 dans le centre du Nigeria, un géant africain de l'élevage bovin. Là-bas, relate Christian Corniaux, les vaches sont passées «d'enjeu de développement et de sécurité alimentaire à celui d'enjeu politico-sécuritaire». Et, dans ce bassin de 300 millions d'habitants, les changements d'habitudes alimentaires ne vont rien arranger : «L'arrivée du lait en poudre européen et de viande venue d'autres continents



L'été, les éleveurs de vaches Simmental, sur les alpages dominant Gstaad (Suisse), célèbrent les reines de leurs troupeaux. Comme ici la belle Mélanie.

pourrait contribuer à affaiblir un peu plus les éleveurs, qui prennent déjà de gros risques pour assurer la transhumance», dit l'expert.

Revenons à la France. Je laisse parler Elise, une vieille amie de race montbéliarde. «Aujourd'hui, le prix de vente de notre lait ne permet plus de couvrir le coût de production, excepté lorsqu'on travaille dans la filière bio, comme moi.» Elise est l'une des soixante-quatre vaches élevées à Verrières, dans le Sud-Aveyron, par Loïc Tourin, 35 ans et sociétaire, comme 20 000 autres éleveurs français, du groupe coopératif Sodiaal, troisième coopérative laitière européenne et la cinquième mondiale, connue pour ses marques Candia et Entremont. Les 6 500 litres produits chaque année par Elise sont transformés en lait infantile bio dans une usine de Montauban. Puis direction la Chine. Elise est un peu embêtée : «C'était ça ou ce qu'on appelle la réforme : je risquais d'être abattue avant l'heure.» En France, votre consommation de viande bovine et de lait ne cesse de baisser, en premier lieu chez les jeunes urbains : 7% de moins qu'à l'orée des années 2000 pour la viande, 15 % de moins qu'en 2003 pour le lait. Le nombre de végétariens reste stable – de 2 à 3 % de la population –, mais 10 % des Français envisagent de le devenir, indique un sondage Terra Eco/ Opinion Way de début 2016. Dans un autre genre, j'entends que le «flexitarisme» – le choix de manger moins de viande mais de meilleure qualité, un terme inventé par le chroniqueur culinaire américain Mark Bittman du *New York Times Magazine* – serait porteur. Et qu'une minorité dite «vegan», adepte d'un mode de vie 100 % végétal, qui refuse même de porter du cuir ou de boire du lait, est en train d'émerger. Une tendance, explique-t-on chez les militants de l'association L214, spécialisée dans la défense de la cause animale, «mue par une conviction profonde que l'animal est un être sensible comme l'humain. Et qui va souvent de pair avec un aspect écologique». Car, il faut le reconnaître, la contribution de nous autres, vaches d'élevage, au réchauffement climatique, mise en lumière par la FAO il y a dix ans, est effrayante : nous sommes responsables d'environ 10 % des émissions mondiales annuelles de gaz à effet de serre. Nos rots – qui nous servent à expulser le méthane formé par la fermentation gastrique – représentent environ 39 % de l'ensemble des émissions imputées à l'élevage bovin. Mais 45 % de celles-ci, rappelle aussi la FAO, sont attribuables à la production et au transport des aliments destinés à nous nourrir, et 9 % à la déforestation provoquée par l'extension des cultures comme le soja et bien sûr de nos pâturages. Bref, comme le dit notre défenseur, l'écrivain Christian Laborde : «Le problème, ce n'est pas vous, les vaches : c'est l'élevage intensif. Il ne faut pas vous accuser des maux dont notre civilisation est la source.» Et toc.

Beaucoup de petits exploitants français se sont d'ailleurs convertis aux circuits courts, et des mouvements tels que celui de la Vache Verte, réunissant des éleveurs de ruminants, se sont engagés à réduire de 15 % leurs émissions de gaz à effet de serre dans les dix ans qui viennent. A l'Inra (Institut national de la recherche agronomique) ●●●

«Affectives et tendres, nous vous comprenons mieux que vous nous comprenez»

●●● de Clermont-Ferrand, on cherche à brider de 20 % nos émanations de méthane en nous nourrissant de compléments alimentaires à base de lin. On valorise aussi l'élevage en plein air, explique Michel Doreau, l'un de ses responsables. Nourries à l'herbe, nous produirions jusqu'à un tiers de méthane en moins qu'avec du soja et du maïs.

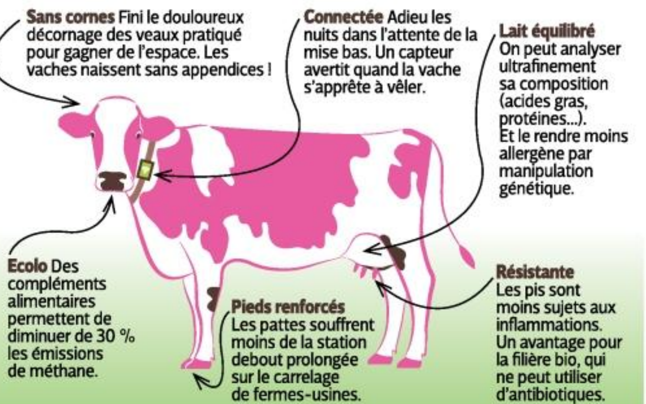
Jocelyne Porcher est elle aussi chercheuse à l'Inra. Auteure de *Eleveurs et Animaux, réinventer le lien* (éd. Puf, 2004)», elle travaille à Montpellier comme «spécialiste du travail des animaux d'élevage». «Ce n'est ni de l'éthologie ni de la science sociale mais un entre-deux, que l'on pourrait résumer en parlant de sociologie des animaux de ferme», précise-t-elle. Elle-même ancienne éleveuse de brebis, Jocelyne Porcher est convaincue que nous, les vaches, sommes des êtres intelligents, vous comprenant mieux que vous nous comprenez. Elle précise aussi que nous sommes «des êtres affectifs, dotés de compassion, de tendresse et d'humour». Et que de notre naissance à notre mort, nous sommes en fait conscientes du travail que nous accomplissons dans votre société. Or, s'inquiète-t-elle, on cherche justement désormais à nous priver de ce rôle historique, en construisant «un monde où l'on n'aura plus besoin des vaches et donc des petits éleveurs qui persistent à les élever dans les champs en leur offrant une vie aussi bonne que possible». Pour la sociologue, nous, les vaches, sommes désormais prises en tenaille entre deux fronts. D'un côté, certains défenseurs des animaux qui, au nom de notre bien-être, revendiquent maintenant une agriculture sans élevage ; de l'autre, l'agro-industrie et ses exploitations de plus en plus grandes du style ferme «Mille Vaches» de la Somme, où nous ne sommes plus que des machines à produire de la matière animale à faible coût, mais aussi de l'énergie : du biogaz produit via un processus de méthanisation de notre lisier et fumier.

Si j'osais, je dirais que Jocelyne Porcher a «vachement» raison ! C'est dans ces espaces carcéraux, déjà répandus par dizaines en Scandinavie ou dans le nord-est de l'Allemagne, que sont parquées 365 jours sur 365 des dizaines de milliers de mes congénères. Celles que j'aime bien appeler les «Formule un du lait» : améliorées par sélection génétique, elles peuvent être dotées de pis mieux adaptés au robot de traite ou être capables de produire un lait comptant une meilleure teneur en acide gras oméga trois. Parmi ces races ultra-productives, il y a bien sûr la Holstein, ses plus de 9 000 litres de lait à l'année en moyenne (voir encadré) et ses performances augmentées de 60 à 100 litres par an. En cinq cents ans d'existence, cette vache originaire des Pays-Bas s'est implantée dans 128 pays, donnant naissance à des types différents telles la Hollandaise ou la Pie noir. Ou encore votre Prim' Holstein, noire et blanche : elles sont 2,5 millions en France, soit 60 % de vos vaches laitières ! Résultat : il reste bien sûr la Ferrandaise d'Auvergne ou la petite Bretonne Pie noir (qui était encore au XIXe siècle la première des vaches françaises), mais la France ne compte plus qu'une quarantaine de races sur les quatre-vingts d'après-guerre. Ailleurs dans le monde, environ deux cents ont déjà disparu, et plus d'une centaine de races exotiques sont aujourd'hui en ●●●

Repères

PORTRAIT-ROBOT DE LA VACHE LAITIÈRE DE DEMAIN

C'est un futur à la carte qui s'annonce pour la Holstein, la principale race laitière mondiale. Depuis le décryptage en 2009 de son génome, on est capable de mettre au point la vache «idéale» suivant une trentaine de critères : fertilité, résistance aux maladies, qualité du lait et même trayons (extrémités des mamelles) mieux adaptés aux robots de traite ! Voici quelques-uns des plus spectaculaires «progrès» qui font rêver l'agro-industrie.



Il n’y a pas mieux que l’aluminium pour conserver le café, à condition de savoir le jeter.

Nous avons créé à la fois un réseau de plus de 5 500 points de collecte dans toute la France pour que les Membres du Club puissent y déposer leurs capsules usagées, et une filière de recyclage des petits emballages en aluminium qui permet d’ores et déjà à plus de 3 millions de Français de jeter leurs capsules, chez eux, dans leur bac de tri sélectif. Pour en savoir plus sur les démarches de notre entreprise, rendez-vous sur **www.nespresso.com/entreprise**



NESPRESSO®



Martin Acosta / Archivolatino / Réa

Sur le banc des accusés : les rots des vaches. En Argentine, cet appareil expérimental, relié par des canules à la panse, pompe, stocke et recycle le méthane.

«Chez moi, en Suisse, je vois débarquer des zébus, résistants à la canicule»

••• danger sur les 1 485 recensées en 2016 par la FAO. Prenez le Brésil, devenu l'un des géants de l'exportation de viande bovine avec ses 219 millions de têtes de bétail. En 1900, on y trouvait encore des milliers de vaches Pantaneiro. Introduites au XVIIe siècle dans la région du Pantanal par les colons portugais, ces lointaines parentes avaient réussi à survivre aux conditions climatiques rigoureuses et aux maladies de l'une des plus vastes zones humides de la planète. Aujourd'hui, avertit la FAO, elles ne sont plus que cinq cents. C'est un patrimoine génétique qui est sur le point de disparaître.

«Ces cinquante dernières années, pour améliorer la productivité des petits éleveurs du Sud, encore essentiels pour l'économie de leurs pays, on a décidé de leur fournir des Holstein ou de croiser celles-ci avec des vaches locales, souligne Grégoire Leroy, chargé des ressources zoogénétiques à la FAO. Mais cela s'est souvent assez mal terminé, ces races hybrides n'étant pas assez adaptables aux contraintes climatiques. A l'inverse, on a par exemple détecté sur des bovins africains des allèles liés à l'évapotranspiration. Ils pourraient nous permettre de répondre aux grands enjeux climatiques de demain, les températures extrêmes ou le manque d'eau. A condition que ces races ne disparaissent pas avant !»

Parfois, on assiste à la situation contraire. Dans mon pays, la Suisse, la canicule de l'été 2015 a eu des répercussions sur certaines de mes compatriotes, peu habituées à des températures extrêmes : moins de lait et une chute de leur gestation. Depuis, des éleveurs ont commencé à se tourner vers... le zébu indien, résistant à la chaleur, qui produit une bonne viande et peut se reproduire par des températures élevées. Mes patrons, Erika et Jacob, ont bien ri en apprenant la nouvelle. Moi, moins. Parce que je sais qu'en Inde mes cousins sont désormais objet de discorde. Je m'explique : dans ce pays où les femelles zébus, symbolisant la mère, la bonté et la non-violence, sont considérées par les hindous comme sacrées et ne sont pas consommées, on avait jusqu'à récemment le droit de manger les zébus mâles. Mais, depuis le retour au pouvoir des nationalistes hindouistes du Bharatiya Janata Party (BJP) en 2014, les voilà sacralisés eux aussi ! Certains Etats indiens punissent de dix ans de prison le transport, la vente, la détention et l'abattage des bœufs et taureaux. Marchands, routiers, bouchers... sont sous la menace de groupes extrémistes, des «milices de protection des vaches», qui parfois lynchent à mort les contrevenants. Premières victimes, les musulmans qui travaillent dans les abattoirs mais aussi les *dalits*, les «intouchables», à qui revient le travail de l'équarrissage des zébus. Dans le même temps, le pays exporte massivement à destination du Vietnam de la viande de buffles d'eau – non sacrés, ils représentent un tiers des 301 millions de têtes de bétail. Ce n'est pas le seul paradoxe. «En Inde, des jeunes urbains éduqués participent à des *BBQ parties* de viande bovine pour soutenir les *dalits*, ironise le géographe Fréderic Landy, auteur du *Dictionnaire de l'Inde contemporaine* (éd. Armand Colin, 2010). En Occident, les mêmes se tournent vers le végétarisme !»

Le soleil se couche derrière les cimes des Alpes bernoises. Onze ans, c'est un bel âge pour une vache laitière, généralement abattue après 6 ans – et ma vie va bientôt se terminer. Erika avoue qu'elle pleurera le jour où Jakob m'accompagnera à l'abattoir, situé à 200 mètres de mon étable, dans la vallée. Je dodeline, lourde et lente, avant de m'éloigner pour la nuit dans les alpages. Regardez-moi. Je suis une invitation à savourer la beauté. ■

Petra, avec Jean-Christophe Servant

DÉCOUVREZ LA VIDÉO : À GSTADD AVEC LES VACHES LES PLUS HEUREUSES, SUR bit.ly/geo-video-vaches

BOLIVIE PÉROU

LES DEUX PAYS AFFIRMENT DÉSORMAIS AVEC FIERTÉ LEURS RACINES PRÉCOLOMBIENNES. FRÉNÉSIE GASTRONOMIQUE À LIMA, NAISSANCE D'UNE ÉLITE INDIENNE PRÈS DE LA PAZ... GEO A ENQUÊTÉ SUR CES ANDES OÙ, ENFIN, LES TEMPS CHANGENT.



Selon la légende inca, ses eaux azur sont le berceau de l'humanité. Le Titicaca, à la frontière entre les deux pays, est le lac navigable le plus haut au monde (3 812 m).

Jean-Pierre Degas / hemis.fr

DOSSIER DIRIGÉ PAR NADÈGE MONSCHAU, AVEC ALINE MAUME



EN COUVERTURE

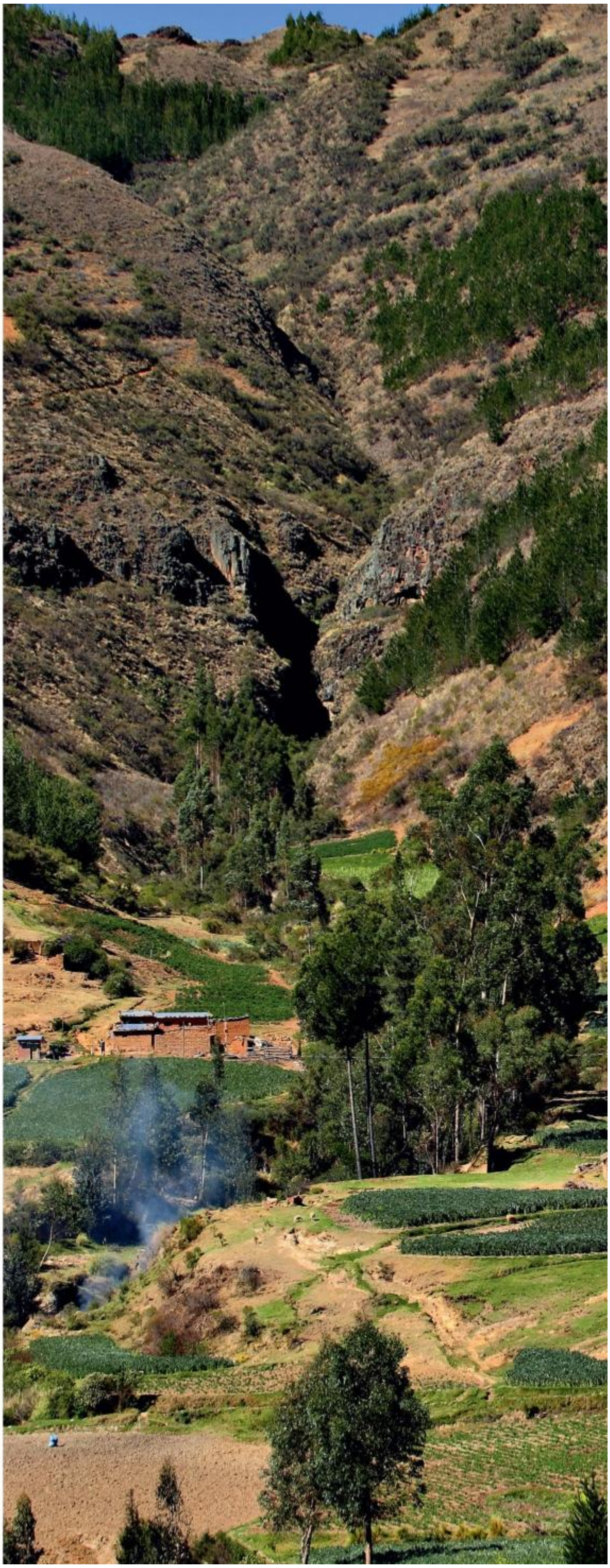


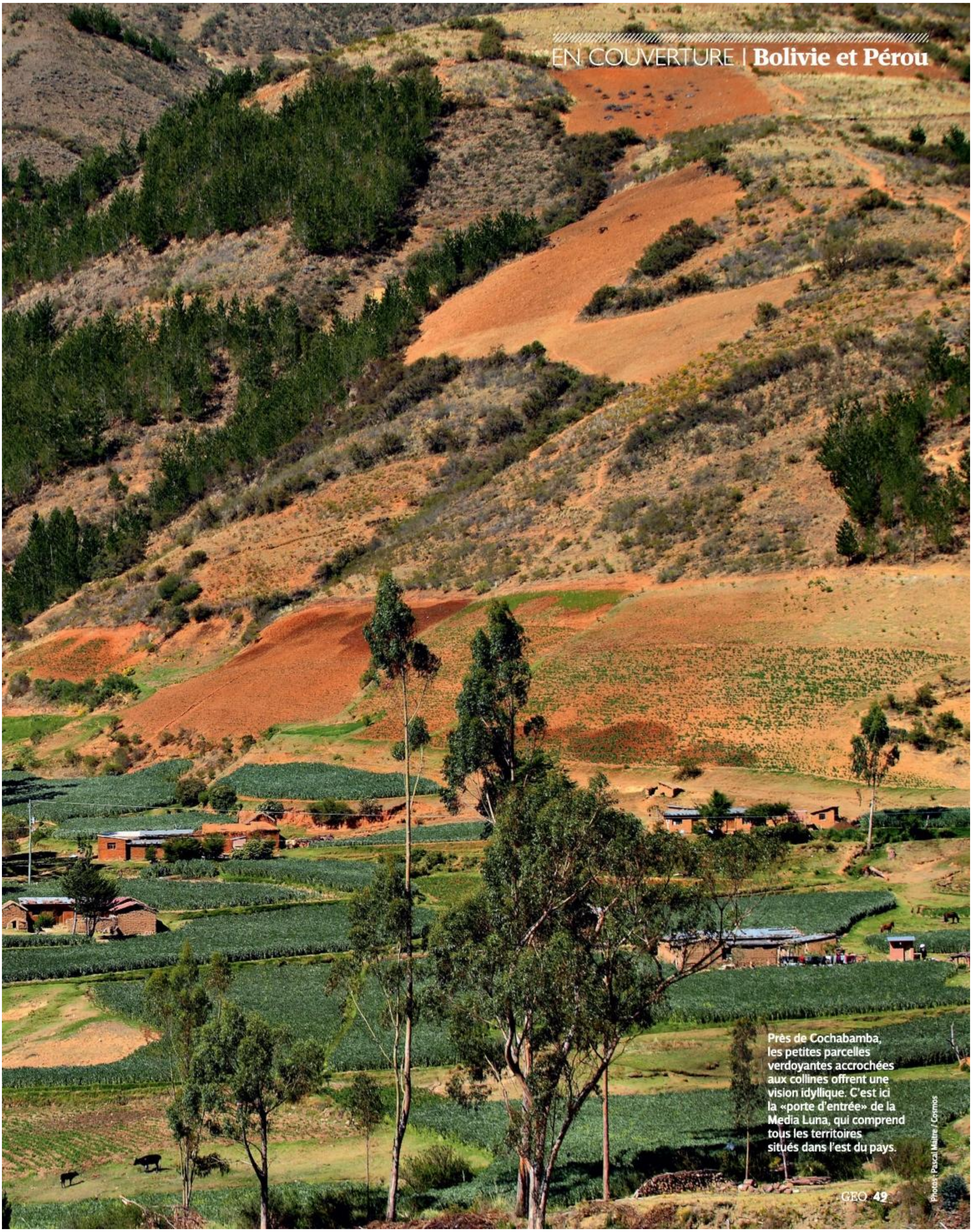


VOYAGE DANS LA MEDIA LUNA

**PAR PIERRE DELANNOY (TEXTE)
ET PASCAL MAITRE (PHOTOS)**

ILS SONT CINQ. CINQ DÉPARTEMENTS À MAJORITÉ CRÉOLE QUI, ENSEMBLE, DESSINENT UNE DEMI-LUNE ET OCCUPENT LA MOITIÉ DE LA BOLIVIE. EN 2008, HOSTILES À LA POLITIQUE D'EVO MORALES, ILS ONT VOULU FAIRE SÉCESSION. REPORTAGE DANS UNE TERRE BELLE ET REBELLE.





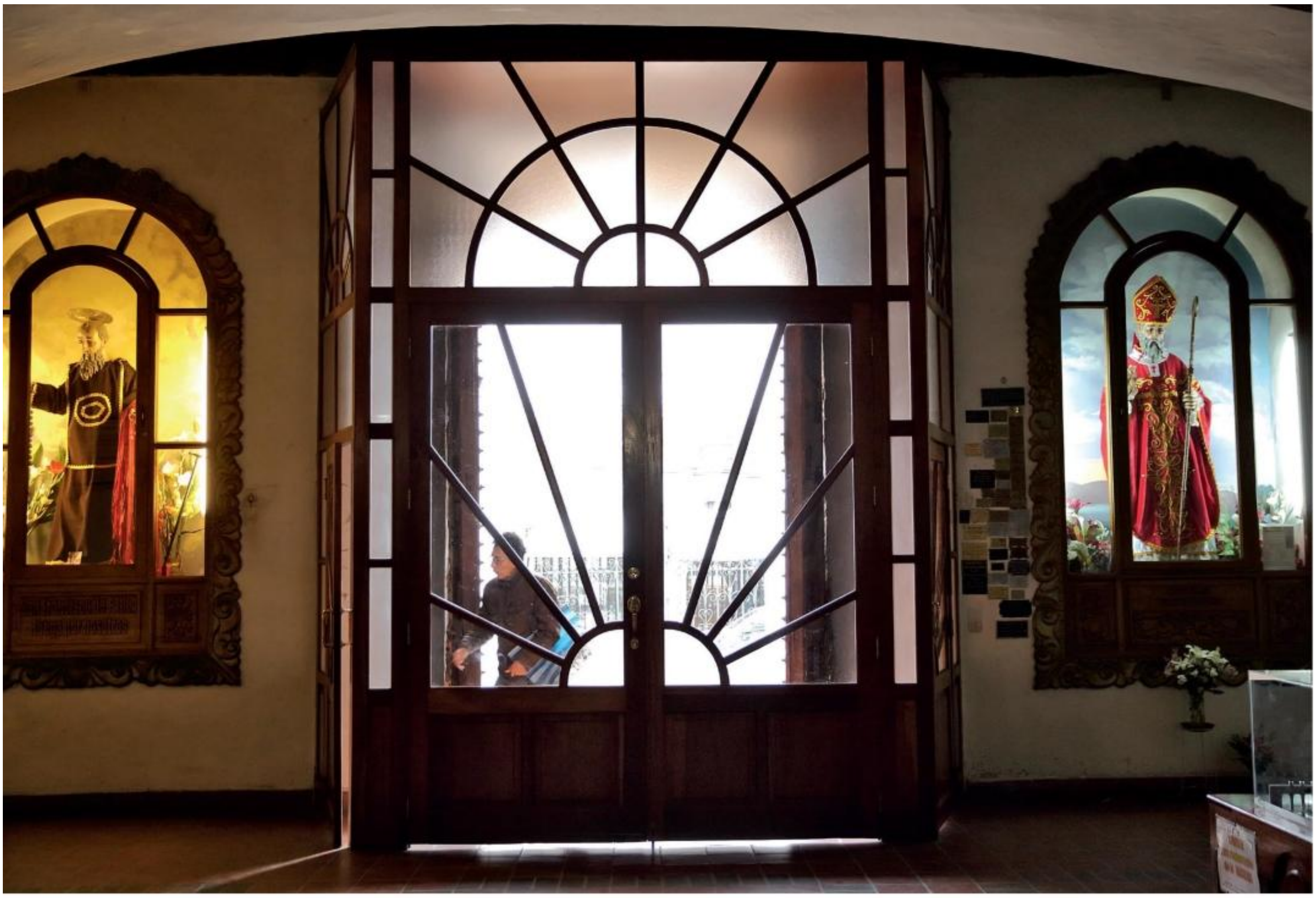
Près de Cochabamba, les petites parcelles verdoyantes accrochées aux collines offrent une vision idyllique. C'est ici la «porte d'entrée» de la Media Luna, qui comprend tous les territoires situés dans l'est du pays.

Photos : Pascal Maître / Cosmos





On la surnomme la cité blanche pour ses façades et clochers immaculés. Et aussi «l'illustre et héroïque» : la ville de Sucre est le berceau de l'indépendance, conquise de haute lutte en 1825. Pourtant, en 1899, elle a été déchue de son titre de capitale, au profit de La Paz. Beaucoup parmi les 250 000 habitants rêvent de renouer avec cette grandeur passée.





Une famille de la bourgeoisie indienne célèbre un mariage dans l'église San Lazaro (ci-contre), bâtie au XVIe siècle, tout comme la basilique San Francisco (en h.). Des joyaux de l'époque coloniale qui ont valu au centre de Sucre d'être inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Le chauffeur, un Indien quechua, s'arrête devant les innombrables statues de la Vierge qui bordent la route. A chaque fois, c'est le même rituel. Il arrose chaque pneu d'un peu d'alcool à brûler. C'est pour la Pachamama, la Terre-mère. Mais pourquoi utiliser de l'alcool à 96°, bien plus cher que celui à 70° ? La réponse est sans appel : «C'est le plus pur !» A 250 kilomètres de La Paz, Cochabamba, la «ville de l'éternel printemps», est une cité dynamique, connue pour la créativité de sa scène punk. Sa population est acquise à la cause indienne et au président de la Bolivie Evo Morales, un Aymara. Au-delà, vers le sud et l'Oriente (l'est), on pénètre sur des terres à majorité créole, contrôlées par l'opposition. Cinq départements (Chuquisaca, Beni, Pando, Santa Cruz et Tarija) qui dessinent une demi-lune.

La Media Luna. Le terme, ancien, a eu son heure de gloire en 2008, quand ces territoires, hostiles à la politique gouvernementale, ont voulu faire sécession. Cette région, qui s'étend des Andes aux plaines ouvertes dans la forêt amazonienne, occupe la moitié du pays et concentre l'essentiel de ses richesses : mines, hydrocarbures, agriculture et élevage. Comme un résumé des beautés et des fractures – géographiques, ethniques et sociales – de la nouvelle Bolivie.

Après l'Altiplano, ses prairies d'herbe maigre pour vaches étiques, sa désespérante solitude et le flot des camions-citernes chargés de gaz ou de pétrole qui remontent des zones productrices, des vallées s'ouvrent sur les contreforts orientaux de la Cordillère centrale. L'altitude oscille entre 2 000 et 3 000 mètres. C'est le printemps. La végétation explose, luxuriante, autour des petites rivières qui traversent le paysage. Des hommes travaillent dans des champs accrochés sous des sommets pelés. Festival polychrome : bleu du ciel, vert émeraude des eucalyptus, jaune d'or des blés, ocre rouge de la terre. Les parcelles, de légumes comme de céréales, sont minuscules. Qu'en est-il des promesses faites par Morales aux paysans d'accroître leurs surfaces cultivables ? A en croire Gonzalo Colque, le directeur de l'ONG Fundación Tierra qui promeut les droits des communautés indiennes, «pour arriver au plus vite à la souveraineté alimentaire, un de ses principaux objectifs [d'ici à 2025], le gouvernement a compris qu'il valait mieux s'appuyer sur l'agro-industrie des plaines de l'Oriente que sur les petits paysans de la *sierra*». La malnutrition a fortement reculé, mais touche encore 19,8 % de la population, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture.

Le Hilton ? Ici, un cube de terre percé de fenêtres grillagées

On abandonne la route principale à Epizana, une pauvre bourgade à l'orée du département de Chuquisaca. L'unique hôtel, un cube de terre percé de deux fenêtres grillagées, s'appelle le Hilton. Le soleil cogne dur. On roule sur une piste empierrée qui se jette à l'attaque des montagnes courant vers l'horizon. Paysage de western, acacias rabougris et cactus chandelles. Le lit de sable blanc d'un large *río* asséché poursuit paresseusement son chemin vers la plaine, au loin. Pas un pépiement d'oiseau, pas un braiement d'âne. Quelques plantations de papayers et de bananiers ici et là. A Aiquile, une petite ville connue pour ses fabricants de mandolines et qui a été détruite à 80 % par un tremblement de terre en mai 1998, dans un bar familial aux murs recouverts de photos de jolies brunes en string, un décor banal ici, le café est forcément *americano* et sans goût.

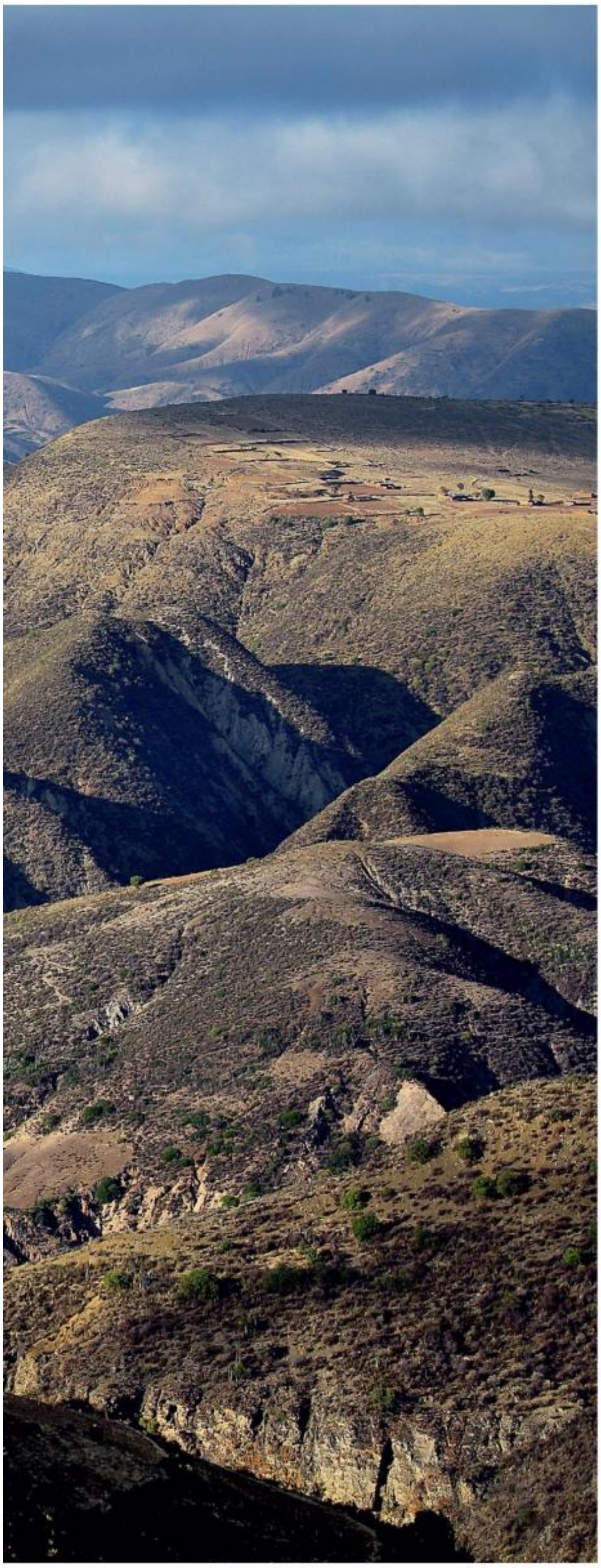
Un peu plus au sud s'ouvre une vallée paradisiaque. La saison des pluies a un léger retard, mais le *río* Arce a déjà retrouvé un peu de ses eaux, et les montagnes qui le dominent, leur exubérance végétale. Sur la rive la moins abrupte sont installés des petits jardins tropicaux soigneusement entretenus. De l'autre côté, les roches à nu rosissent dans le couchant. Perdus au milieu d'une jungle de bougainvilliers, de flamboyants, et de saules pleureurs, les villages de Bella Vista et de Chuqui Chuqui respirent la sérénité. Dans chacun d'eux, il y a un terrain de sports et un centre de santé, une innovation signée Morales.

C'EST UN FESTIVAL DE COULEURS : VERT DES EUCALYPTUS, JAUNE D'OR DES BLÉS, OCRE ROUGE DE LA TERRE...

C'est par une chaussée parfaitement asphaltée qu'on pénètre dans Sucre, capitale du département de Chuquisaca. Cette ville de 250 000 habitants doit, depuis 1839, son nom à Antonio José de Sucre, un général des guerres d'indépendance, grand ami de Simón Bolívar, le *Libertador*. De son centre historique aux quartiers pauvres en périphérie, maisons et immeubles sont peints en blanc. La place principale s'appelle 25 de Mayo, en hommage à ce jour de 1809 où débuta la révolte de la plupart des colonies américaines contre Madrid. Seize ans de guerre suivirent, jusqu'à la bataille d'Ayacucho, gagnée par le fameux Sucre. C'est dans l'université fondée par les Jésuites que la plupart des révolutionnaires furent formés, et que l'on célébra, le 6 août 1825, l'indépendance de la vice-royauté du Pérou, qui devint la république de Bolivie. ●●●



La vue sur ces montagnes pelées est grandiose, mais trompeuse : les vallées du Chuquisaca, dans l'ouest de la Media Luna, sont très fertiles. Ce département est



même réputé pour ses vergers et ses vignobles.







«L'union fait la force» : la devise de La Bolivie s'inscrit à côté des armoiries, sur le fronton du Palacio Nacional de Sucre (en h.). Plutôt ironique au vu des événements de 2008 : cette année-là, la cité conservatrice et prospère (ci-dessus, le marché central), surtout peuplée de Blancs et de métis (au centre), a tenu tête au gouvernement d'Evo Morales, un Aymara aux convictions socialistes.

••• Dans la foulée, le général Sucre fut élu président. Au milieu des frondaisons du petit parc où il fait bon se reposer entre parterres de fleurs, kiosque à musique et vendeurs de glaces, sa statue trône sur une colonne de pierre gardée par deux lions de bronze. De l'autre côté, à quelques mètres de la cathédrale, un des plus anciens édifices de la ville, le Palais national, en impose avec son arche Art nouveau et son vitrail aux couleurs du drapeau (rouge, jaune et vert). Il aurait dû accueillir le palais présidentiel. Mais, à la fin du XIXe siècle, la vieille métropole coloniale qui gérait l'argent extrait des mines toutes proches de Potosí fut victime de la baisse de la production et des cours. En 1899, elle dut renoncer à son statut de capitale au profit de La Paz, ne conservant qu'un titre honorifique de «capitale constitutionnelle», auquel elle tient beaucoup.

«UNE OLIGARCHIE INDIGÈNE A PRIS LE POUVOIR. ALORS QU'ICI, NOUS LES MÉTIS SOMMES LA MAJORITÉ»

L'unité latino-américaine rêvée par le *Libertador* ne s'est jamais faite. Sucre, ami et bras droit de Bolívar, fut expulsé en 1827 et assassiné en Colombie trois ans plus tard. Bolívar lui-même fut défait cette année-là au Venezuela, son pays natal, et mourut seul, en exil, dans une misère noire. Les promesses d'émancipation faites aux Indiens furent vite oubliées. Et pour longtemps. Sous la dictature d'Hugo Banzer (1971-1978), des femmes subirent des stérilisations forcées, et il fut même suggéré de «blanchir» la population en invitant des femmes blanches d'Afrique du Sud à s'installer. Le 24 mai 2008, des groupes d'opposants à Morales, refusant la venue du président à Sucre, se livrèrent dans la ville à une chasse à l'Indien. Une vingtaine de paysans quechuas furent battus jusqu'au sang, leurs vêtements arrachés, on les força à s'agenouiller...

Surtout, Sucre se prit à rêver à sa grandeur passée. Et demanda à ce que le siège du gouvernement et celui du parlement retournent dans ses murs. Il fallut attendre le 25 janvier 2009 et le vote de la nouvelle Constitution pour qu'un peu de calme revienne. Daniel Villavicencio, journaliste politique au quotidien régional *El Correo del Sur*, ne cache pas son «dégoût» pour l'«indianisation» actuelle de la société. «Ils ont introduit les *campesinos*, les paysans [indiens], jusque dans la Constitution, explique-t-il. Il n'y en a plus que pour leurs syndicats, de mineurs, de *cocaleros* [cultivateurs de coca], de *gremiales* [travailleurs au noir]. Leurs dirigeants s'en mettent plein les poches, ce sont eux les nouveaux riches de Bolivie. Une oligarchie indigène est en train de prendre le pouvoir. Alors que ce sont nous, les métis, qui sommes la majorité.» Selon le dernier recensement, en 2012, seulement 40 % des Boliviens revendiquent d'ailleurs une origine autochtone. Ils étaient 62 % en 2001. Le sentiment d'appartenance à la catégorie des métis (qui implique d'avoir du sang blanc), lui, augmente. Dans le même temps, ironie de l'histoire, une enquête a révélé que près de 80 % des Boliviens de plus de 15 ans parlaient au moins une langue «native» en plus de l'espagnol. «Ça rapporte aujourd'hui d'être indien», affirme Daniel Villavicencio, avant de s'emporter contre la loi sur l'antiracisme et la •••



Cette femme, que l'on voit ici au marché de Tarabuco, est une Quechua. Ce peuple représente la première «nation» autochtone de Bolivie (environ 30 % de la population), devant les Aymara (25 %) et une légion d'autres petites minorités, Chiquitano, Guarani, Arawak...

SANTA CRUZ TERRE D'AVENIR



L'élevage industriel fait florès dans la Media Luna. Ici, la *cabaña* (ferme) de Romer Osuna Añes, qui possède 5 000 têtes de bétail.

Le 4 x 4 file dans la région des grosses *estancias*, à une centaine de kilomètres de la ville de Santa Cruz de la Sierra. Une caricature de paysage agro-industriel : clôtures jusqu'à l'horizon, énormes silos, publicités agressives pour pesticides. Il y a un vent terrible et froid, le *surazo*, la bourrasque du Sud.

LA RUMEUR PRÉTEND QU'AVEC LA DÉFORESTATION INTENSIVE il est devenu de plus en plus violent. C'est là que se trouve la raffinerie de sucre Unagro, la plus importante de Bolivie. Avec 24 000 tonnes de *caña* (canne à sucre) traitées par jour, contre 4 000 sept ans auparavant, Unagro n'a pas franchement souffert de la «révolution» socialiste du président Evo Morales. Et il en va de même des autres entreprises du département de Santa Cruz, fief des grands patrons de l'agrobusiness. Cette région amazonienne, où la température moyenne est de 25 °C, représente un tiers des terres, un tiers de la population et un tiers du PIB de la Bolivie. Luis Fernando Barbery, l'héritier d'Unagro et président de la puissante Fédération des entrepreneurs privés du département de Santa Cruz, le reconnaît volontiers : «On nous prédisait qu'avec Morales on allait disparaître, mais on a trouvé un bon compromis : au gouvernement la politique ; à nous le secteur économique. Notre fédération s'est engagée à investir 13 milliards de dollars d'ici à 2025 pour éradiquer la pauvreté. En contrepartie, l'Etat a promis de construire les infrastructures nécessaires à l'augmentation de nos capacités de production – routes, voies ferrées, centrales électriques... Santa Cruz, c'est le futur : nous sommes une terre de migrants et d'investissements.»

AUX DIRES DE CERTAINES GRANDES FORTUNES DU COIN, LA NATIONALISATION des hydrocarbures, décidée d'emblée par le gouvernement Morales, a même été un bénéfice pour tout le pays. «Avant, les multinationales nous laissaient moins de 20 % du gâteau. Maintenant, la Bolivie en récupère la moitié !» explique Luis Barbery. L'éleveur Romer Osuna Añes est moins optimiste. Chemise rayée, gourmette et montre de luxe, il balaie du bras ses prairies où paissent ses zébus : «Je ne sais même pas si c'est encore à moi.» Son grand-père, venu d'Espagne dans les années 1930, s'était acheté une petite ferme, une *cabaña*. Romer l'a métamorphosée en une affaire de rang international. Mais aujourd'hui, il est amer. Il exagère un peu : le nouveau pouvoir a effectivement institué des limites très strictes à l'exportation de denrées alimentaires, mais la propriété privée n'a pas été abolie. En revanche, la convention 169 de l'Organisation mondiale du travail peut l'inquiéter. Ce texte de 1989, renforcé par les articles 26 et 28 de la déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones de 2007, reconnaît le droit de ces populations sur leurs terres ancestrales, et légitime les demandes de réparation ou indemnisation. Les descendants de ceux qui, jadis, chassaient sur les terres de Romer Osuna pourraient vouloir porter l'affaire devant les tribunaux... Plusieurs ethnies ont déjà eu recours à cette convention en Amérique latine. Pas encore en Bolivie. Mais Romer Osuna Añes craint la montée en puissance des Indiens dans la sphère politique et les médias. «Les gens votent selon la couleur de leur peau, affirme-t-il. "Ils"ont la majorité pour longtemps. Après Morales, il y en aura un autre...»

EN RÉALITÉ, LA CRISE A RATTRAPÉ LE PAYS, ET LA CHUTE DU COURS des matières premières a sérieusement oblitéré les velléités identitaires d'Evo Morales, l'*Indio* qui ne sait même pas parler la langue aymara. Lui est un Indien des villes, qui a connu la misère des rues. Sa priorité, c'est l'amélioration de la condition économique de ses concitoyens, et non la *cosmovisión* (interprétation du monde) de ses ancêtres : en 2011, le président bolivien a mis le holà aux prétentions des tribus amazoniennes, qui s'étaient révoltées parce que l'on envisageait de construire une route à travers leur territoire, le Tipnis (Territoire indigène et parc national Isiboro-Sécure), à cheval sur les départements Beni et Cochabamba. Le fils de Romer, un trentenaire monté sur un quarter horse à la crinière blanche, ne s'inquiète pas, lui, des visées que pourraient avoir les Indiens sur le territoire familial. Il contemple, ravi, un troupeau de nélores, le «best des zébus», importé en Amérique latine au XIXe siècle. Et rêve de clonage, comme au Brésil...

••• discrimination votée en 2010. Quinze notables de Sucre ont déjà été inculpés pour avoir violé ce texte. Cela l'indigne. Daniel ne pourra plus traiter sa femme de ménage de *birlocha* (garce) parce qu'elle a dénoué ses tresses et veut s'habiller comme les Blancs. Comme son épouse, un comble ! Daniel n'a pourtant pas la peau beaucoup plus claire que ses concitoyens indigènes, mais il est persuadé du contraire. «Maintenant, les Indiens peuvent venir dans le centre comme ils veulent, du coup les gens ont peur», poursuit le journaliste politique. Jusqu'en 1945, les indigènes de Bolivie n'avaient pas le droit d'aller sur les places des villes, et encore moins de marcher sur les trottoirs. Les choses ont bien changé dans des cités comme La Paz, où l'on croise des Indiens partout, y compris dans le centre historique... Mais pas à Sucre. Ici, ils ont toujours vécu cantonnés dans leurs quartiers. Jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Morales.



En 2008, un mouvement de contestation autonomiste a secoué la moitié est de la Bolivie, la Media Luna. Quatre départements impliqués jouissent d'importantes ressources, pétrole, gaz, minerais... Le Chuquisaca, un peu moins florissant, s'est rallié par opportunisme.

A une heure de route de Sucre, le village quechua de Tarabuco accueille un marché de tisserands mondialement connu. Ici, les femmes ne portent plus de chapeau melon mais une sorte de casque en laine de lama *(montera)*. Des mômes jouent sur des baby-foot antédiluviens. Sur le côté de la place où il n'y a aucun marchand se dresse une étrange statue polychrome qu'aucun touriste ne contemple. Un Indien gigantesque, en pantalon court et sandales, la bouche et l'avant-bras dégoulinant de sang et brandissant une corne effilée, le pied sur le corps d'un soldat en uniforme vert avec un gros trou dans la poitrine. La stèle aux pieds de l'horrible statue précise qu'il s'agit d'une scène de la guerre d'indépendance, en 1816 : «La bataille a montré la vaillance et le courage des Indiens *sonk'o mikus* (mange-cœur, en quechua), ainsi dénommés pour avoir extirpé le cœur des Espagnols et, au son de la victoire, l'avoir mangé en démonstration de leur fureur de vengeance et de liberté.»



Les Quechuas, dans le sud du pays, n'ont désormais plus honte de leur identité, comme en témoigne leur art naïf haut en couleur, qui pare certains murs de Tarabuco (Chuquisaca).

La plus grande ville du pays a remplacé la jungle

Changement radical de décor en une petite journée de voyage à travers la Media Luna. Après avoir dévalé la cordillère, on plonge dans la chaleur humide de ce qui était autrefois une jungle. Une banlieue pavillonnaire proprette piquée de dizaines de temples baptistes ou évangélistes annonce la capitale des *llanos*, les plaines. Santa Cruz est passée de 43 000 habitants en 1950 à 450 000 au milieu des années 1980, et à un peu plus d'un million et demi aujourd'hui. Elle est devenue la première ville du pays. Le centre historique est encerclé par neuf périphériques connectés par vingt-sept radiales. De nouvelles avenues s'ouvrent régulièrement, frénétiquement. Débauche d'immeubles futuristes, de *shopping malls* aux allures de soucoupes volantes, de showrooms pour voitures de luxe. Starbucks, Hard Rock Cafe, •••

••• KFC... les grandes chaînes de la consommation mondiale sont là. Un gigantesque crustacé en métal couleur rouille est planté sur une esplanade en marbre blanc. Ce nouveau quartier, Equipetrol, est l'endroit branché. Les fils à papa y débarquent en Porsche Cayenne.

Le centre de Santa Cruz, lui, n'a pas changé, pas encore. A condition de rester dans les parages de la place d'armes dominée par la basilique mineure, c'est toujours une ville typiquement *latina* avec des maisons basses aux toits de tuiles rouges qui se prolongent par des auvents, où il fait bon se mettre à l'abri du soleil ou des pluies torrentielles. Partout, des pick-up déglingués, des forêts de fils électriques, des petits vendeurs ambulants. Surplombant la cathédrale, un édifice néocolonial récemment ouvert est dédié à la culture et au plaisir. Se le partagent des restaurants au chic minimaliste et des créateurs de meubles post-modernes aux couleurs acidulées.



Sa *skyline* de tours de verre et d'acier ne cesse de s'étendre. Et pour cause : en trente ans, la population de Santa Cruz de la Sierra a triplé, pour atteindre le million et demi de personnes. Ici, le quartier huppé d'Equipetrol, prisé pour ses boutiques, ses hôtels et sa vie nocturne.

Recoupant la partition raciale entre Blancs et indigènes, il existe ici une autre fracture, géographique celle-là, qui oppose les habitants de l'Altiplano, les *collas*, et ceux des plaines tropicales, les *cambas*. Les étymologies ne sont pas très claires. Les *collas* sont dans leur écrasante majorité des indigènes, tandis que parmi les *cambas*, même s'il y a eu des métissages, les Blancs l'emportent largement. Or de plus en plus de *collas* descendent vers les «terres basses» pour profiter de leur bonne santé économique. De 300 000 à 500 000 Aymara se sont installés à Santa Cruz ces vingt dernières années. Ils constituent près du tiers de la population. C'est cela qui agace au plus haut point certains *cambas*, qui prennent les *collas* pour des intrus et des abrutis. Les tensions sont longues à s'apaiser. Cet antagonisme entre gens de la *sierra* et gens des plaines s'explique peut-être par l'Histoire. Santa Cruz a été fondée en 1561, mais, pendant quatre siècles, les autorités ont largement ignoré les *cambas*, tout justes bons à protéger les propriétés espagnoles des incursions des colons portugais

LES HABITANTS DE L'ALTIPLANO, *COLLAS*, ET CEUX DES PLAINES, *CAMBAS*, PEINENT À SE RÉCONCILIER

venus du Brésil. L'Oriente a été abandonné aux aventuriers et aux émigrés européens ou asiatiques de tout poil. Juifs espagnols fuyant l'Inquisition, mercenaires flamands et italiens, mennonites allemands chassés des Etats-Unis puis du Mexique, anonymes russes, chinois, croates, français, iraniens... Dans la moiteur tropicale s'est développée une toute petite société au cosmopolitisme extrême qui n'a dû sa survie qu'à elle-même. D'où cette fierté identitaire et ce sentiment d'invasion quand, après la première route asphaltée construite en 1952 entre La Paz et Santa Cruz, sont arrivés sur leur territoire les premiers colons venus des Andes à la recherche d'opportunités. Pour Romer Osuna Añes, un *camba*, l'un des plus gros éleveurs de la région (voir encadré), il n'y a pas de réconciliation possible entre *collas* et *cambas* : «Vous avez déjà essayé de mélanger de l'huile et de l'eau ?» Il confiera plus tard, légèrement contrit, que sa fille a épousé un *colla*. Un signe parmi d'autres que la Media Luna s'ouvre, inéluctablement. ■

Pierre Delannoy

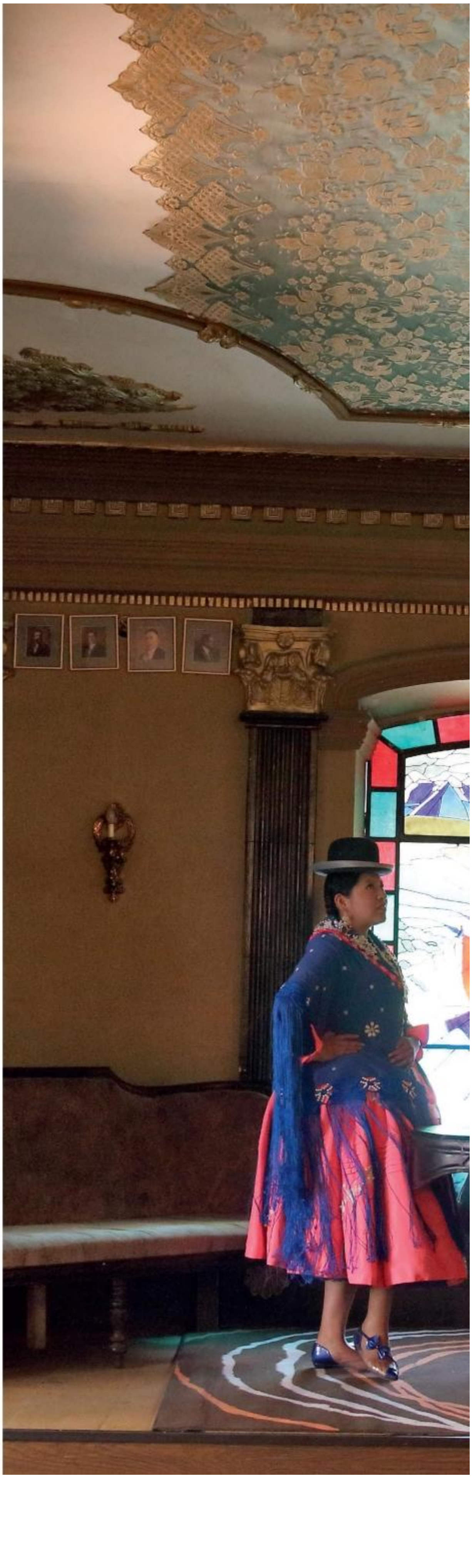




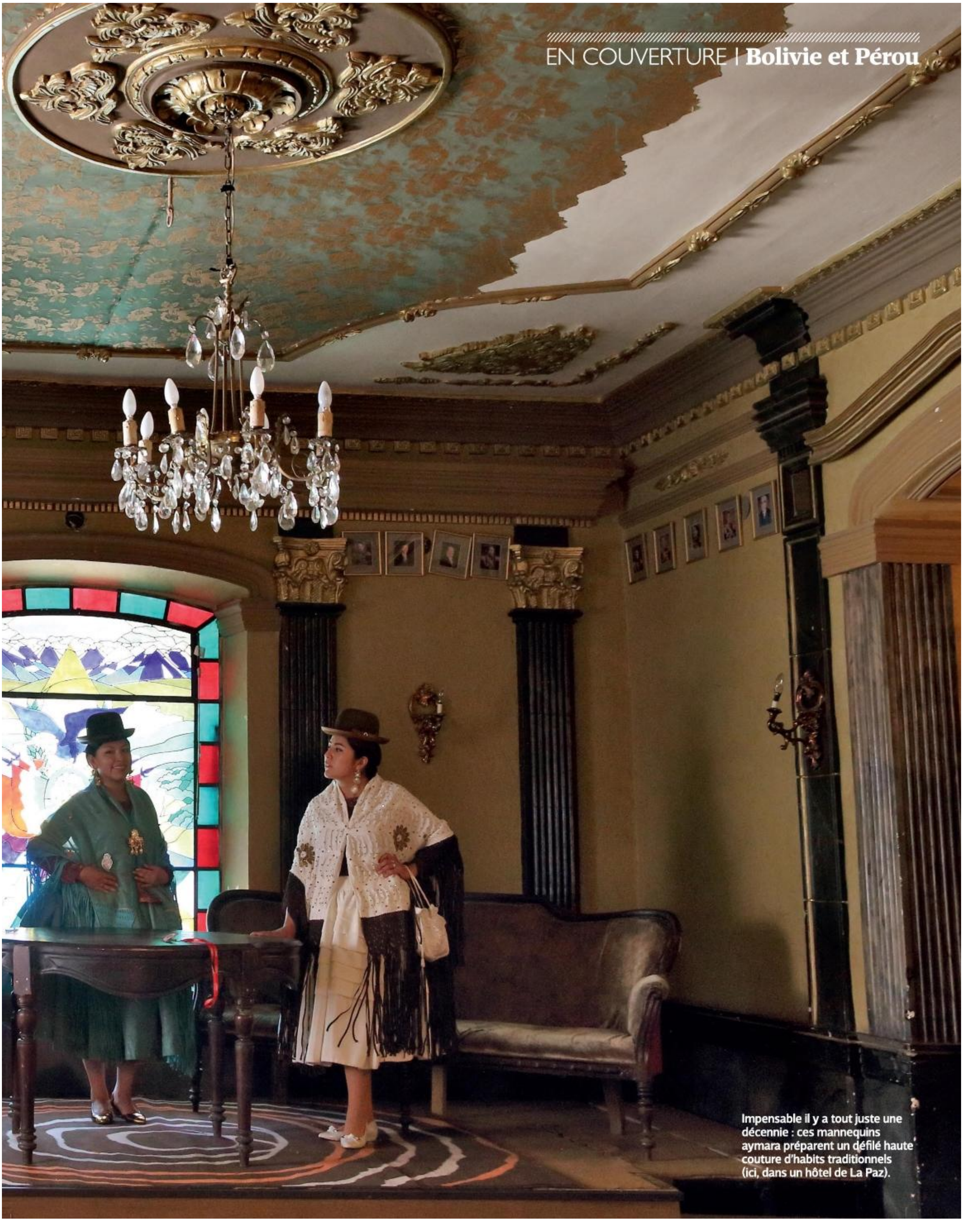
EL ALTO OU LA REVANCHE INDIENNE

PAR PIERRE DELANNOY (TEXTE)
ET PASCAL MAITRE (PHOTOS)

APRÈS DES SIÈCLES DE SOUMISSION, LES AYMARA RELÈVENT LA TÊTE. UNE BOURGEOISIE ÉMERGE, AVEC SES CODES VESTIMENTAIRES ET ARCHITECTURAUX. ENQUÊTE À EL ALTO, ANCIEN FAUBOURG DE LA PAZ ET BERCEAU DE CETTE RENAISSANCE.



Photos: Pascal Maitre / Cosmos



Impensable il y a tout juste une décennie : ces mannequins aymara préparent un défilé haute couture d'habits traditionnels (ici, dans un hôtel de La Paz).



Une famille est à la noce au bien nommé Rey del Amor (roi de l'amour). A El Alto, il existe désormais une bonne centaine de salles des fêtes comme celle-ci, clinquantes et spacieuses, pouvant accueillir jusqu'à 1 000 convives. Malgré le prix prohibitif de la location, les Aymara, fiers d'exhiber leur réussite, s'y précipitent.


Feliz



Vue sur La Paz depuis El Alto, perchée à 4 150 m d'altitude, 500 m au-dessus de la capitale. Tout un symbole : l'ex-banlieue pauvre, peuplée à 80 % d'Aymara, est devenue une ville à part entière, et l'un des poumons économiques de l'Altiplano.



Ils défient les Andes. Ils sont le témoignage spectaculaire de la métamorphose de la Bolivie. Ils ? Une grosse centaine d'immeubles aux façades ornées de motifs délirants et peintes d'extrêmes couleurs acidulées. Ils font la fierté d'El Alto. Cette banlieue de La Paz, où se sont entassés pendant des décennies de pauvres bougres chassés de leurs campagnes par la misère, s'est tellement développée qu'elle a finalement décroché le statut de municipalité à part entière, en 1987. Aujourd'hui, elle compte plus d'habitants que sa voisine, pourtant le centre politique du pays. Près d'un million contre 850 000. Et ses entreprises sont plus florissantes que celles de la métropole historique.

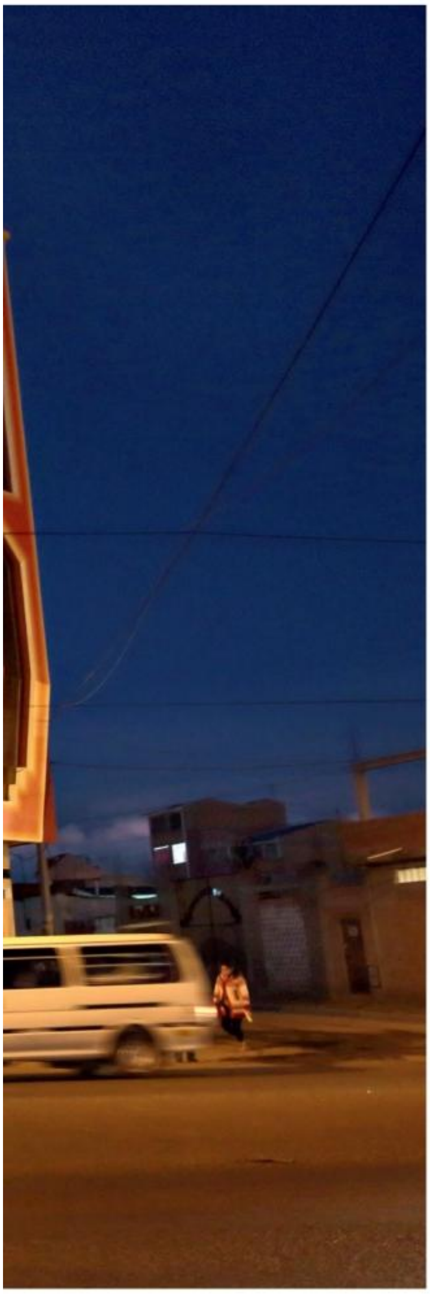
POUR LES MINORITÉS ETHNIQUES, L'ARRIVÉE AU POUVOIR D'UN *INDIO*, EVO MORALES, A TOUT CHANGÉ

Peuplée à 80 % d'Indiens aymara, El Alto est la «capitale» de cette minorité ethnique précolombienne dont est originaire Evo Morales, l'homme à la coupe au bol et au sourire enjôleur qui a été porté au pouvoir par les urnes en 2005, puis réélu deux fois de suite. Depuis, la Bolivie, qui reste l'un des pays les plus pauvres du monde, a nettement progressé: croissance annuelle de 3,5 % en moyenne, taux de pauvreté en recul de plus de vingt points par rapport à 2005 et chômage désormais en dessous des 4 % (d'après les estimations de la Banque mondiale et du FMI). Alors que les autres pays d'Amérique du Sud, eux, s'enfonçaient dans la crise. Le Fonds monétaire international a salué à plusieurs reprises la bonne et saine gestion de ce petit Etat enclavé de dix millions de personnes dirigé par un socialiste. Evo, comme on l'appelle •••

Des couleurs criardes et des motifs géométriques pour mieux proclamer son identité : le style des imposants immeubles qui se multiplient à El Alto s'inspire des vestiges de la culture tiwanaku. Cette civilisation domina la région entre le Vᵉ et le XIᵉ siècle.



●●● couramment, préfère d'ailleurs qu'on parle de lui comme d'un «président syndicaliste» plutôt que du «premier président indien de la planète», ainsi que l'a baptisé la presse internationale. Ce sont néanmoins ses «frères» qui ont le plus profité du changement radical de gouvernance. Citoyens de seconde zone depuis la conquête espagnole du XVIe siècle, méprisés, opprimés, humiliés durant près d'un demi-millénaire, les Indiens de Bolivie relèvent enfin la tête. Et cela se voit.



Premier concepteur de ces édifices baroques et tape-à-l'œil qui se multiplient depuis sept à huit ans à El Alto, Freddy Mamani, un ancien maçon, dit qu'ils sont le symbole de la «confiance retrouvée» des Aymara. C'est la deuxième «nation» indigène par le nombre, juste après les Quechua, qui sont, eux, surtout installés dans le Sud bolivien.

Miroirs, colonnes néodoriques et lustres en faux cristaux

Les Aymara ont une très vieille réputation de commerçants entreprenants. Ces étranges constructions qu'ils s'offrent sont tout sauf des caprices de nouveaux riches. Mamani réfute carrément le qualificatif de kitsch, dont les critiques occidentaux ont affublé ses créations. Lui évoque une «architecture néoandine» inspirée par les motifs géométriques et les teintures traditionnelles utilisés par les hommes de Tiwanaku, l'ancienne civilisation qui régna sur les Andes avant l'arrivée des Incas, et dont les ruines se trouvent non loin de La Paz. Dans les étages supérieurs de ces buildings atypiques se trouvent des appartements de prestige, et au rez-de-chaussée, des boutiques pas franchement de luxe. On y vend des sacs de ciment, des tuyaux, des lavabos. Aux premier et deuxième étages, des espaces de réception pharaoniques. Miroirs tarabiscotés, lustres dégoulinants de faux cristaux, colonnes aux chapiteaux néodoriques piqués de myriades de diodes polychromes, ces *salones de eventos* se louent très cher. Et ils sont très recherchés. Outre les anniversaires, mariages, baptêmes, fêtes de fin du service militaire, on dénombre environ 400 célébrations collectives par an en Bolivie. Plus que les réunions votives ou folkloriques, ce sont celles organisées par les innombrables associations, professionnelles, politiques, culturelles, ou simplement de quartiers, qui font le chiffre d'affaires des *salones*. Le tissu social bolivien s'articule traditionnellement autour d'une foule de ces regroupements, «fraternités» artistiques, syndicats ou *gremiales*, des corporations informelles de travailleurs au noir, dont les revendications font de plus en plus souvent la une de la presse. Chacun de ces groupes veut sa fête. Et a désormais les moyens de se l'offrir : l'augmentation du niveau de vie des Boliviens est constante depuis dix ans. Le revenu par habitant est passé, selon la Banque mondiale, de 1 000 à 3 000 dollars. Le gouvernement a mis en place un sérieux système de prestations sociales : *bonos* (bons d'achat) pour les femmes enceintes, les jeunes mères de famille ou les fournitures scolaires, *renta* (allocation) *de dignidad* pour les personnes

SIGNE DE CETTE SOUDAINE OPULENCE, LES *CHOLETS*, DES BUILDINGS FOUS, POUSSENT PARTOUT

âgées, treizième et quatorzième mois pour l'ensemble des salariés... A El Alto, jamais les marchés populaires en plein air et les grands magasins du centre n'avaient connu une telle affluence. Du coup, dans la communauté aymara, explique Miguel Angel Vargas Saldias, le rédacteur en chef de *La Razón*, le quotidien national de référence, «la fête, déjà très présente, est devenue une industrie».

Train de diamant, Cœur d'or, Golden Palace, Dallas, Cléopâtre, Grande Impératrice... Ces salles portent des noms qui renvoient à l'opulence ou à la célébrité. Elles sont également pensées sur le même modèle, entre *Mille et Une Nuits* et visions psychédéliques. Freddy Mamani parle de ●●●

••• *spaceship architecture*, le design de vaisseau spatial ! Place Cruce Villa Adena, un sinistre carrefour de ville nouvelle du tiers-monde dominé par des constructions en brique et des écheveaux infernaux de fils électriques et téléphoniques, le Centinel Prime est le plus beau de tous les *salones*





Comme Carmen Rosa Gutiérrez-Jutuman (ci-dessus), qui possède sa compagnie de transport routier, de nombreux Aymara assurent qu'il est plus facile pour eux de monter une entreprise ou faire des études depuis la présidence de Morales. Et ainsi de devenir propriétaire d'un appartement de standing (en haut).

de eventos d'El Alto. Il a coûté plus de trois millions de dollars. Sur la façade, de larges aplats rectangulaires rouges et bleus jouent avec les minuscules fenêtres triangulaires pour suggérer un masque de science-fiction : à l'origine, Sentinel Prime est un robot extraterrestre, héros de la série culte *Transformers* produite par Steven Spielberg. Quand il quitte sa planète, Sentinel Prime se métamorphose en un camion de pompier Rosenbauer Panther, doté, bien entendu, de tous les pouvoirs. Le film a fait un carton en Bolivie.

Transformer est d'ailleurs un mot à la mode. On a d'abord appelé comme cela les voitures importées du Japon et qu'il fallait «transformer» à cause de leur conduite à gauche. Puis est venu le temps des *cholas luchadores transformers*, les lutteuses indiennes *transformers*. *Cholo* (*chola* au féminin) est le terme péjoratif que les métis utilisent pour parler des Indiens venus de la *sierra* (montagne) pour s'installer en ville. D'après le chroniqueur métis inca Garcilaso de la Vega (1539-1616), le mot désigne au départ un «chien, pas de race pure mais de la pire origine». Les Espagnols, précise-t-il, «l'utilisent pour l'insulte et l'invective». Un jour, une jeune Aymara a accompagné son homme à un combat de lutte libre, un sport et un divertissement très prisé en Amérique latine. Elle a pris goût à l'atmosphère comme aux déguisements des lutteurs. Du coup, elle a décidé de passer de l'autre

MÊME DES STARS DE LA TÉLÉ OSENT DÉSORMAIS PORTER CHAPEAU ET JUPE TRADITIONNELS

côté du ring. Mais il lui fallait faire la différence pour se vendre. Alors, elle a eu l'idée d'abandonner son jean et son body et d'enfiler les habits de sa mère. *Pollera* (jupe) aux couleurs pétantes et aux nombreux jupons plissés, châle et chapeau melon : le cliché de l'Indienne des Andes. Et ça a marché, le public est venu. Elle a lancé une mode. Et le surnom de *cholas luchadores transformers*, pour elle et ses copines, est né.

A l'exception des vendeuses de rue, la grande majorité des jeunes Indiennes urbaines s'habillent d'ordinaire à l'occidentale. Mais lors des fameuses fiestas données dans les *salones de eventos*, même si beaucoup portent encore des robes de soirée au chic européen, de plus en plus la jouent *transformer*. Et tant qu'à faire, avec un maximum d'éclat. Plusieurs boutiques se sont spécialisées dans les vêtements traditionnels de luxe. Compter 500 à 600 euros pour une *manta* (châle) de vigogne, et la moitié pour un *bombin*, (chapeau •••



Entre les rutilants *cholets* et les vieilles maisons en brique, le contraste est saisissant. Malgré des changements fulgurants, plus de la moitié du million d'habitants d'El Alto souffrent encore de la pauvreté.

••• melon) fait main. Depuis quatre à cinq ans, certaines *cholas transformers* d'un soir décident de rester habillées ainsi à vie. Justa Canaviri, la star aymara de Canal 7 (la chaîne gouvernementale), qui fait la promotion de la cuisine bolivienne, ne s'imagine pas autrement qu'avec sa jupe de paysanne. Pareil pour

AVANT LA LOI ANTI DISCRIMINATION DE 2010, LES BANQUES FAVORISAIENT LES CLIENTS BLANCS

Carmen Rosa Gutiérrez-Jutuman, jeune businesswoman à son poste au siège de Rutas Sin Limite, sa compagnie de transport routier. Ce secteur a énormément profité de la croissance. De nombreux Aymara y ont fait fortune. «Quand, il y a douze ans [avant l'arrivée de Morales], j'ai abandonné mon travail de chauffeur de bus et hypothéqué notre petite maison pour acheter notre premier camion, jamais je n'aurais pu rêver d'un tel succès», confie Ernesto, le mari et associé de Carmen. Le couple dit avoir enfin accès aux opportunités d'investissement et aux emprunts bancaires grâce à la loi antidiscrimination de 2010. «Et plus personne n'aurait aujourd'hui l'idée de se moquer de moi parce que je suis une femme en *pollera*», renchérit Carmen, qui paraphe un contrat. Son melon, forcément trop petit, ne tombera pas. Port de tête impeccable. Ces couvre-chefs furent importés dans les années 1920 pour les ingénieurs européens qui construisaient les voies ferrées. Victime d'une erreur de taille ou de couleur, un marchand floué aurait vendu son stock aux *cholas*, qui auraient adopté ces chapeaux en leur ajoutant un ruban. La pratique s'est généralisée au point de relever aujourd'hui de la tradition vestimentaire indigène.

Une effigie d'Ernesto Guevara en armes et en métal, inaugurée en 2008, surplombe un embouteillage. Le Che est mort assassiné en Bolivie en 1967. Pour rejoindre El Alto depuis La Paz, huit kilomètres à peine, il faut parfois des heures. Largement le temps de décrypter les slogans ethnonationalistes qui fleurissent sur les bas-côtés. Là, une grande fresque sous un tunnel urbain représentant deux indigènes aux traits burinés et conquérants, l'un le front ceint d'un bandeau, l'autre d'une lampe de mineur. Juste en dessous, un slogan prophétique, *Volveré y seré milliones* (je reviendrai et je serai des millions) : c'est la phrase qu'a lancée à ses bourreaux espagnols Túpac Katari, le leader aymara de la rébellion de 1781, avant d'être écartelé.

Les revendications identitaires indiennes ne datent pas de l'arrivée de Morales. En 1899, l'armée rebelle aymara commandée par Pablo Zarate «Willca» massacra 130 soldats gouvernementaux à Mohoza, près de La Paz. En représailles, la quasi-totalité des habitants du village furent jugés, trente-deux exécutés sur la place centrale. Les observateurs de l'époque avaient évoqué la «barbarie naturelle» des indigènes : avant de tuer les militaires castillans, ils les avaient obligés à s'habiller en Indiens ! Dans les années 1970, des intellectuels •••


HURTIGRUTEN.FR
NOUS VOUS PROMETTONS
LES AURORES BORÉALES
Lieu d'observation : en Norvège au-delà du Cercle Polaire.
Période idéale : octobre à mars.
Emotion générée : indescriptible.
Seule compagnie offrant un 2e voyage si vous n'en voyez pas : Hurtigruten.
CROISIÈRE EN NORVÈGE
BERGEN-KIRKENES-BERGEN : 12 JOURS
Réservation au 0805 08 42 97*
A partir de 1240 € TTC**
SI LES AURORES BORÉALES NE SONT PAS AU RENDEZ-VOUS CET HIVER, EN NORVÈGE, LORS DE VOTRE VOYAGE, NOUS VOUS OFFRONS UN 2E VOYAGE L'ANNÉE SUIVANTE.
© Audun Rikardsen - RCS Paris B 449 035 0005 - IM075100037

••• aymara militaient pour une «reconstruction radicale» des nations autochtones. A partir des années 1980, le sociologue aymara Simon Yampara popularisa le *suma qamaña* – le bien-vivre, en aymara –, la philosophie préhispanique qui parle aussi bien de la vie de couple que de l'organisation du territoire. Et en 1981, des universitaires éditèrent le Marawata, le calendrier aymara basé sur une année de treize mois et vingt-huit jours. Aujourd'hui, les mouvements indigénistes, qui souhaiteraient par exemple que le Marawata soit utilisé à la place du grégorien, évoquent une «décolonisation culturelle».

Pas facile d'échapper à l'ironie méchante des *mestizos* (métis) et des Blancs. Ce sont eux qui ont trouvé le nom pour qualifier les étranges immeubles d'El Alto : les *cholets*, une combinaison de *chaletes*, pavillons en espagnol, et de *cholo*. Les Aymara ont effectivement installé, pour y résider, des sortes de pavillons sur le toit de la plupart de ces nouveaux bâtiments bigarrés. Comme une réplique symbolique de la *choza* (chaumière) qu'ils habitaient autrefois. Que ça fasse paysan parvenu, ils s'en moquent. Les Aymara savent qu'ils sont sur la bonne route, que le futur est avec eux. Du coup, ce sont eux-mêmes qui parlent sans problème de *choletos* et de *cholitas*. La première école de «mannequins *cholitas*» a récemment ouvert à l'initiative de Rosario Aguilar. «Nous sommes connues jusqu'en Chine», assure l'impassible patronne des beautés de l'Altiplano.



Ne pas se fier aux apparences : cette échoppe du centre-ville d'El Alto ne paie pas de mine, mais vend bien des produits de luxe. Depuis qu'elle n'est plus dénigrée, la mode indienne peut en effet rapporter gros. Ainsi, un *bombin* – le chapeau melon typique – fait main vaut autour de 300 €.

Depuis la nouvelle Constitution de 2009, la Bolivie s'appelle «Etat plurinational de Bolivie». Les fonctionnaires doivent obligatoirement parler une langue indienne (aymara, quechua, guarani...) en plus de l'espagnol. Le nombre d'heures d'apprentissage exigé (vingt-cinq au total) semble faible. Mais pour Gonzalo Colque, le directeur de Fundación Tierra, une ONG spécialisée dans le développement durable au bénéfice des populations indigènes, c'est une avancée énorme. «A 20 ans, je suis allé à l'université, chose alors très rare pour un Indien, dit-il. Normalement, j'aurais dû, sous la pression, abandonner, comme tous les autres étudiants *indios*, ce que j'ai de plus précieux : mon nom. En aymara, *colque* signifie argent, *plata* en espagnol. Gonzalo Colque serait donc devenu Gonzalo Plata. J'ai refusé, mais, à l'époque, j'étais une exception.

QU'ON LES TRAITE DE PAYSANS PARVENUS, ILS S'EN MOQUENT. LES AYMARA SE SAVENT SUR LA BONNE ROUTE

Aujourd'hui, avec Evo Morales, nous avons au moins gagné l'estime de nous-mêmes.»

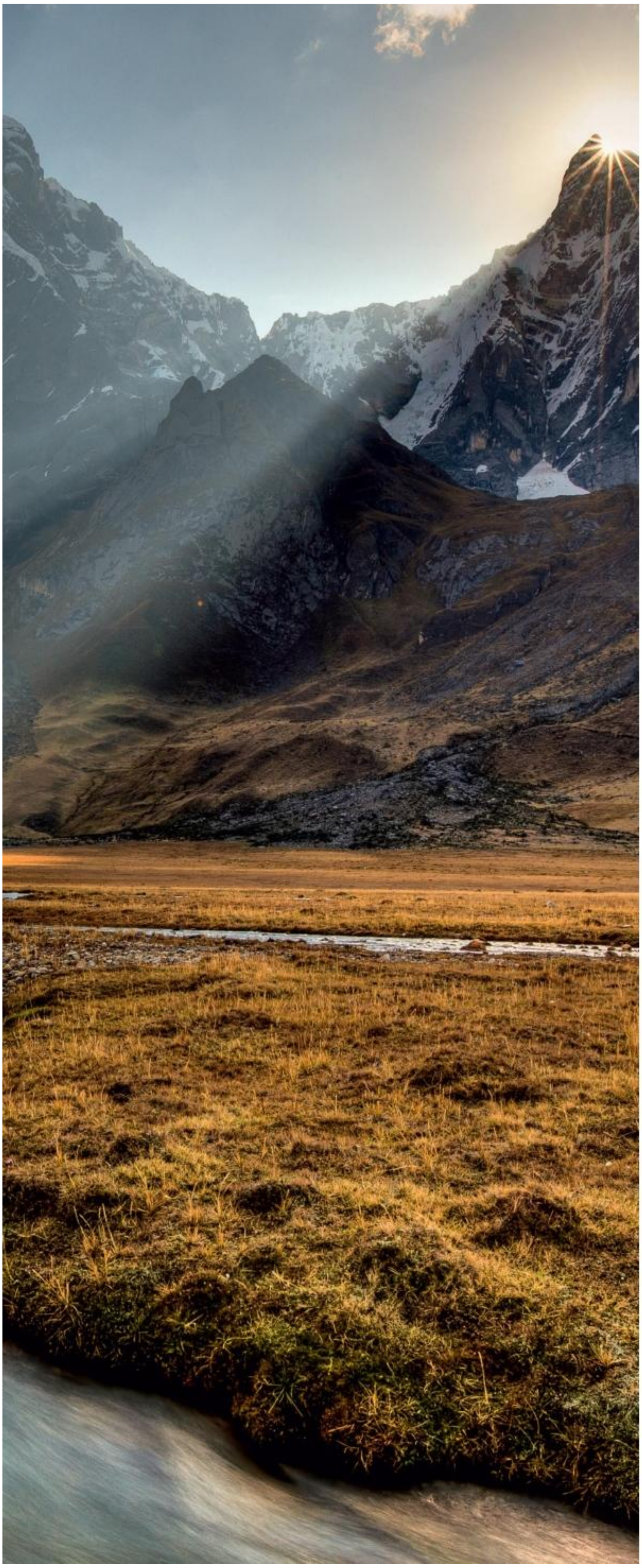
En quittant El Alto pour rejoindre la quatre-voies qui traverse l'Altiplano, on traverse le nouveau quartier de Huayna Potosi, le «jeune qui fait du bruit» en aymara – du nom du pic enneigé qui domine l'horizon depuis ses 6 088 mètres. Régulièrement, accrochés à des lampadaires, il y a là des mannequins de paille avec autour du cou une pancarte qui réclame sans ambages : «Voleurs brûlés vifs et sans pitié.» Hormis les cas de viol, d'homicide et de narcotrafic, traités par les tribunaux ordinaires, les Indiens sont désormais autorisés, par la Constitution de 2008, à appliquer leur justice communautaire – qui exclut toutefois la peine de mort. Les dérapages, surtout des passages à tabac sur la place publique, se sont multipliés. La revanche indienne ne colle pas toujours avec la philosophie du «bien-vivre». ■

Pierre Delannoy



Le soleil couchant irradie le secret le mieux gardé des Andes : la cordillère Huayhuash, une étincelante chaîne montagneuse, qui s'étire sur 30 km. La plus belle du Pérou, selon les connaisseurs. Pourtant, peu de trekkeurs ont déjà affronté ses pics argentés, qui culminent à plus de 6 000 m.

Colin Monteath / Hedgehose House / Gettyimages





DU PACIFIQUE AUX ANDES

PLAINES D’ALTITUDE ET JUNGLES TOUFFUES, CORDONS DE DUNES ET VALLÉES GLACIAIRES… AU PÉROU, LA VARIÉTÉ DE PAYSAGES EST TELLE QUE CE PETIT PAYS COMPTE PARMI LES TRÈS RARES – DIX-SEPT – DU GLOBE À POSSÉDER UNE «MÉGABIODIVERSITÉ». TOUR D’HORIZON.





Matthew Williams-Ellis / GettyImages



Dans la péninsule de Paracas, au sud de Lima, le désert a rendez-vous avec la mer. Et leur rencontre fait des étincelles : la couleur miel des falaises se marie à merveille avec le bleu délavé de l'océan. Depuis 1975, une réserve protège cet écosystème, refuge d'espèces menacées, tels le manchot de Humboldt ou le chungungo, une curieuse loutre marine.



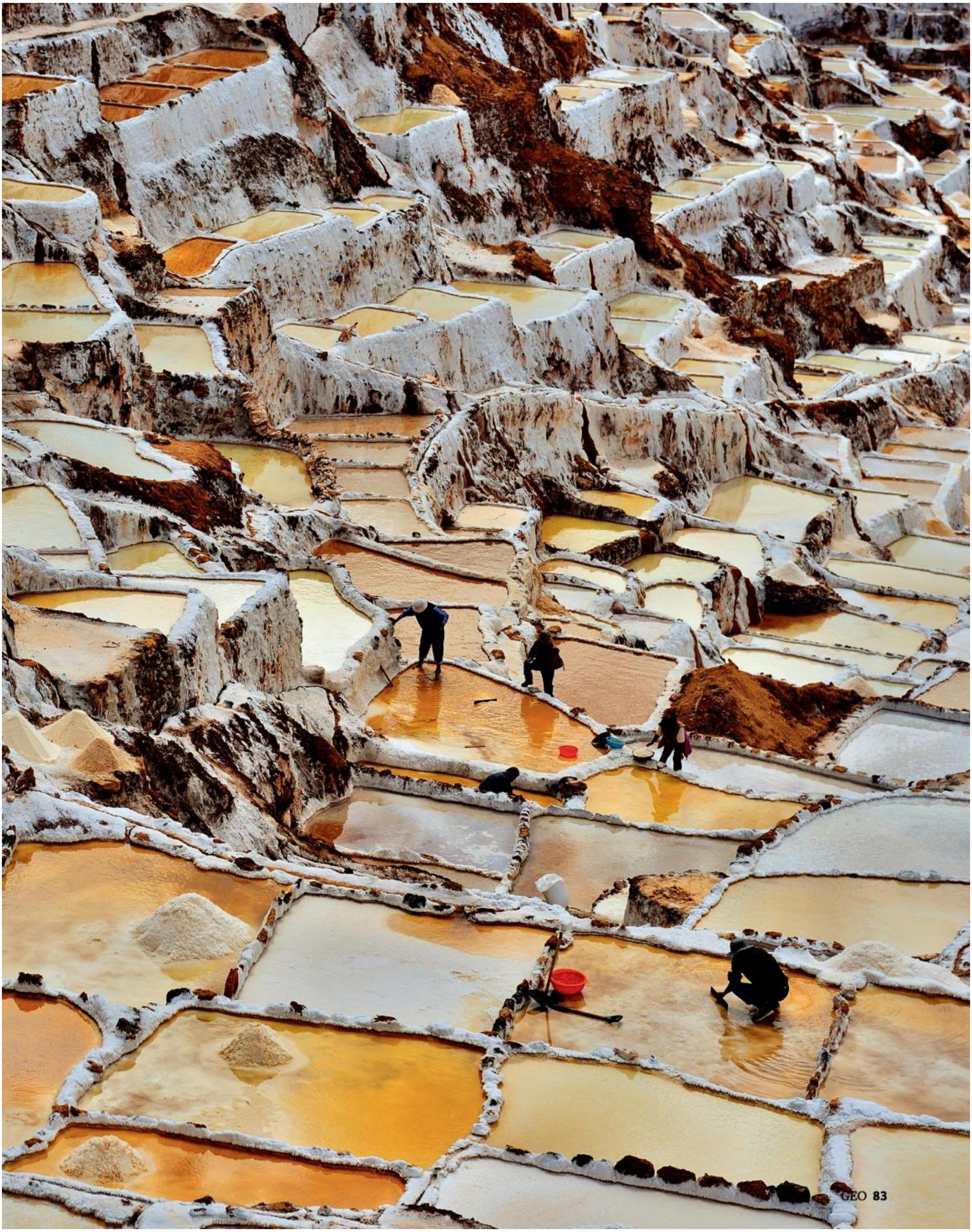
Karla Gachet / Runa Photos



Quand la nuit et la brume prennent en tenaille les montagnes, la cité inca est encore plus ensorcelante que sous le soleil. Le Machu Picchu, bâti vers 1450, doit autant sa renommée à l'admirable état de conservation de ses vestiges qu'à son cadre : le site semble comme suspendu sur une crête, à 2 430 m d'altitude, au beau milieu d'une ronde de pitons rocheux.



La rive du Pacifique est distante de plusieurs centaines de kilomètres, et pourtant, ces bassins qui escaladent une montagne, à Maras, près de Cuzco, sont bien des salines. Exploitées depuis plus de 1 000 ans, les 3 600 cuvettes sont alimentées par une source souterraine riche en sodium.







Cinquante nuances de vert colorent les voluptueuses collines qui cernent la ville de Chachapoyas, dans le nord-est du Pérou, où cette femme mène son petit troupeau de mérinos. Dans cette région très isolée, porte d'entrée de la forêt amazonienne, les Péruviens vivent essentiellement d'élevage et d'agriculture : parcelles de canne à sucre et de café, champs d'orchidées...





LA NOUVELLE ÉNIGME DES NAZCAS

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

UN CORPS, UNE LANGUE, DES PATTES… UN DESSIN IMMENSE A ENCORE ÉTÉ DÉCOUVERT CETTE ANNÉE SUR LES TERRES ARIDES DU SUD DU PÉROU. IL RELANCE LE DÉBAT SUR L'ORIGINE DES CENTAINES DE MOTIFS STYLISÉS TRACÉS ICI IL Y A 2 000 ANS PAR UN PEUPLE MYSTÉRIEUX.



Il faut survoler les lignes de Nazca, notamment cet incroyable oiseau-mouche, pour prendre conscience de leur démesure et de leur beauté.

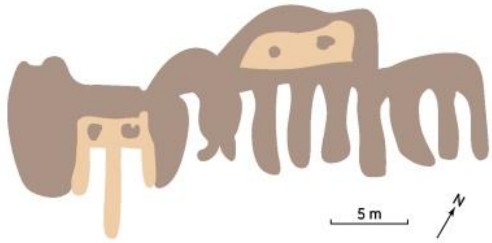


Quel est cet animal géant dessiné en plein désert, au bord du ravin Majuelos, à 400 kilomètres au sud de Lima ? Son corps, qui s'étire sur une trentaine de mètres, est pourvu d'une longue langue, de taches ainsi que d'excroissances correspondant sûrement à des pattes. «La silhouette semble imaginaire», a aussitôt précisé l'auteur de la trouvaille, Masato Sakai, un archéologue japonais chargé de recherches dans cette zone côtière du Pérou. Mais il a suffi que son équipe annonce cette découverte, le 26 avril dernier, pour que les imaginations s'enflamment. Car ce motif réalisé à même le sol il y a, estiment les experts, environ deux millénaires, a ravivé l'un des plus grands mystères archéologiques de la planète : celui des lignes de Nazca. Araignées, condors, singes, colibris... pendant des siècles, entre 200 ans avant notre ère et 600 ans après, le peuple nazca a tracé en creux, sur quelque 450 kilomètres carrés de contrée aride, des centaines de figures stylisées, géométriques, anthropomorphes ou zoomorphes, dont certaines s'étendent sur plusieurs centaines de mètres. Comment ces dessins, sans doute destinés à être contemplés du ciel par les dieux, ont-ils pu être exécutés avec autant de précision par des hommes incapables de les survoler ? Depuis la première mise au jour de ces géoglyphes, en 1927, des théories farfelues ont circulé. L'auteur suisse Erich von Däniken assura même en 1968 qu'il s'agissait de pistes d'atterrissage pour navettes extraterrestres !

En réalité, les chercheurs connaissent désormais la méthode employée par les hommes de Nazca (ils grattaient la couche supérieure noirâtre du sol pour laisser apparaître, en dessous, une terre plus claire) et les raisons de l'étonnante conservation de leurs œuvres (l'isolement de la région et son climat, très chaud et sec, avec peu de vent). Ce qu'ils ignorent encore, c'est la signification et le rôle de ces géoglyphes. L'archéologue allemand Max Uhle avait affirmé, dans les années 1930, qu'ils correspondaient à un «gigantesque calendrier astronomique», puis l'Américain John Rowe évoqua dans les années 1970 un immense «centre d'adoration». Peu à peu, les hypothèses ont été affinées. Depuis 2002, l'archéologue Johny Isla, responsable du patrimoine nazca au ministère de la Culture péruvien, avance que les dessins avaient une fonction rituelle. Selon lui, on venait y implorer les divinités de prodiguer des pluies bienfaisantes, comme l'attesterait la trace d'offrandes de spondylus, un mollusque bivalve symbolisant pour les anciens Péruviens l'élément liquide et la fertilité.

Sur les images satellites, des indices pour comprendre

L'existence d'un lien entre ces figures et la nécessité d'acheminer de l'eau dans un environnement hostile est aujourd'hui la thèse la mieux partagée. Les lignes pourraient ainsi avoir été connectées aux *puquios*, ces énormes puits plongeant en spirales vers le sous-sol pour capter les sources souterraines, que les Nazcas ont également creusés dans la zone. C'est en tout cas ce que soutient l'Italienne Rosa Lasaponara, après observation d'images satellites. Selon elle, les Nazcas avaient développé «un système sophistiqué d'aqueducs permettant d'irriguer des champs dans le désert». Malgré ces inventions géniales, leur civilisation a brusquement disparu, aux alentours du VIIe siècle de notre ère. Et on ne connaît toujours pas la cause de sa chute. ■



Voici une représentation simplifiée du géoglyphe déniché cette année par l'équipe d'archéologues de Masato Sakai. Pour figurer cet animal mythologique, les Nazcas ont joué avec la couleur des roches, plus ou moins foncée.

George Steinmetz / National Geographic





LA ROUTE D'AVANT L'INCA

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

LA PYRAMIDE DE LA LUNE, LA FORTERESSE DE KUÉLAP, LA LAGUNE DES CONDORS… LE NORD DU PÉROU ABONDE DE MERVEILLES LÉGUÉES PAR DES PEUPLES PRÉ-INCAÏQUES. NOTRE REPORTER A EXPLORÉ CE RICHE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE, TROP LONGTEMPS DÉLAISSÉ.



Alamy / hemis.fr



A l'entrée du musée de Leimebamba, dans les Andes, trônent ces copies de *purunmachus*, magnifiques sarcophages polychromes qui abritaient les dépouilles des dignitaires de la civilisation chachapoyas.

Des prêtres aux bustes couverts d'or et aux coiffes fastueuses surgissent, tels des demi-dieux. Juchés sur une plateforme, ils dominent la foule massée sur une immense esplanade délimitée par des parois hautes de treize mètres. Au son de la houle – l'océan est proche – et à la lueur de flambeaux, ils dirigent une cérémonie en l'honneur de Shi, la divinité de la Lune… Il faut de l'imagination pour aujourd'hui, sous le soleil qui accable les ruines de Chan Chan, se représenter cette scène qui a dû se produire plus d'une fois ici, il y a un millénaire. Mais César Galvez, l'un des chargés du patrimoine de la région de La Libertad, dans le nord-ouest du Pérou, la raconte avec la ferveur de celui qui en aurait été le témoin. Ses yeux légèrement bridés trahissent son émotion quand il montre les restes d'un temple : «Regardez ces couloirs au tracé labyrinthique ! Ce dédale débouche sur la majestueuse place cérémonielle : c'était, pour les précolombiens, l'équivalent d'une cathédrale, le lieu sacré par excellence.» L'érosion a depuis raboté les murs, mais les tracés géométriques forcent encore l'admiration. C'est là le cœur de *nik an* (la maison du centre, en langue muchik), l'un des neuf ensembles monumentaux de Chan Chan, l'antique capitale de la civilisation chimú, bâtie à partir de l'an 850. Cette ville, qui s'étendait sur vingt kilomètres carrés, est la plus grande du monde jamais édifiée en adobe (un mélange de terre et de paille). Chan Chan fut aussi la cité la plus peuplée de l'Amérique du Sud précolombienne – autour de 35 000 habitants à son apogée. «Les Incas, sans doute morts de jalousie en contemplant ses citadelles et ses canaux d'irrigation, l'ont mise à sac en 1470», poursuit César Galvez.

«QUAND J'ÉTAIS JEUNE, ON PARLAIT AVEC MÉPRIS DES RUINES DE CHAN CHAN», RACONTE UNE VILLAGEOISE

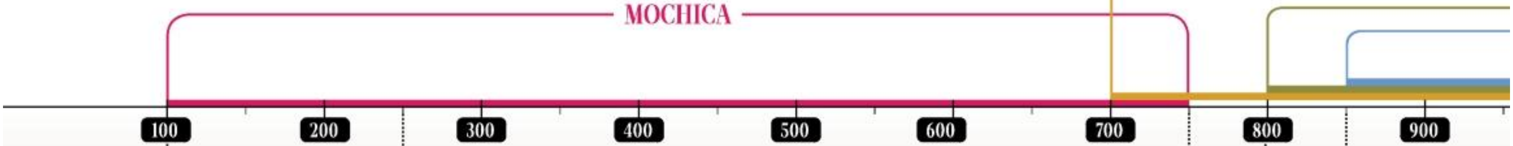
Rien d'étonnant à ce que le site de Chan Chan, coincé entre le Pacifique et la ville de Trujillo, soit l'orgueil du Pérou septentrional. Et il n'est pas le seul : du rivage jusqu'aux sommets andins, le nord du pays regorge de sites archéologiques, pour la plupart encore enfouis. Brillantes et sophistiquées, quatre civilisations – mochica, lambayeque, chachapoyas et chimú – se sont épanouies ici au cours des quinze premiers siècles de notre ère, avant d'être détrônées par les Incas. Leurs cités et leurs nécropoles, pures merveilles, restent méconnues des touristes, qui se cantonnent au sud du pays, attirés par l'aura de Cuzco, de la Vallée sacrée et du Machu Picchu. Pour pallier ce manque de reconnaissance, les autorités péruviennes avaient lancé, dans les années 1990, le projet RTN, Ruta Turística Norte (route touristique Nord). Objectif : restaurer les sites pré-incaïques et les rendre plus accessibles, en asphaltant un réseau de mauvaises pistes. De quoi permettre de développer le tourisme dans une zone qui, jusqu'à présent, misait tout sur l'exploitation minière et l'agriculture.

«Malheureusement, à cause du manque d'argent et de problèmes d'insécurité, l'initiative a capoté», explique Carlos Díaz, vice-président de l'Aptae, l'Association péruvienne du tourisme d'aventure. Mais, depuis quelques années, le projet est reparti de plus belle. Le nouveau président péruvien Pedro Pablo Kuczynski, élu l'été dernier, en a fait l'une de ses priorités. Et les investissements, publics et privés, pleuvent.

Une demi-douzaine de hameaux ont poussé sur le site

Plus que jamais, Chan Chan fait figure d'étendard pour le nord du pays : depuis 2012, l'Etat verse huit millions d'euros par an pour sa préservation. «La pérennité de la cité relève du miracle», insiste le directeur du musée attenant, Victor Piminchuno. Il désigne une *huaca*, un sanctuaire en forme de pyramide, hélas très abîmé. «Cet endroit a été la proie des pilleurs

LES CINQ GRANDES CIVILISATIONS



A partir de l'an 100
Les Mochica commencent à édifier leurs pyramides à degrés. Ces temples seront baptisés ultérieurement par les colons espagnols : Huaca de la Luna, Huaca del Sol…

Vers l'an 250
Règne du Seigneur de Sipán, dont la tombe sera découverte en 1987. Elle contenait un trésor fabuleux, souvent comparé à celui de Toutankhamon.

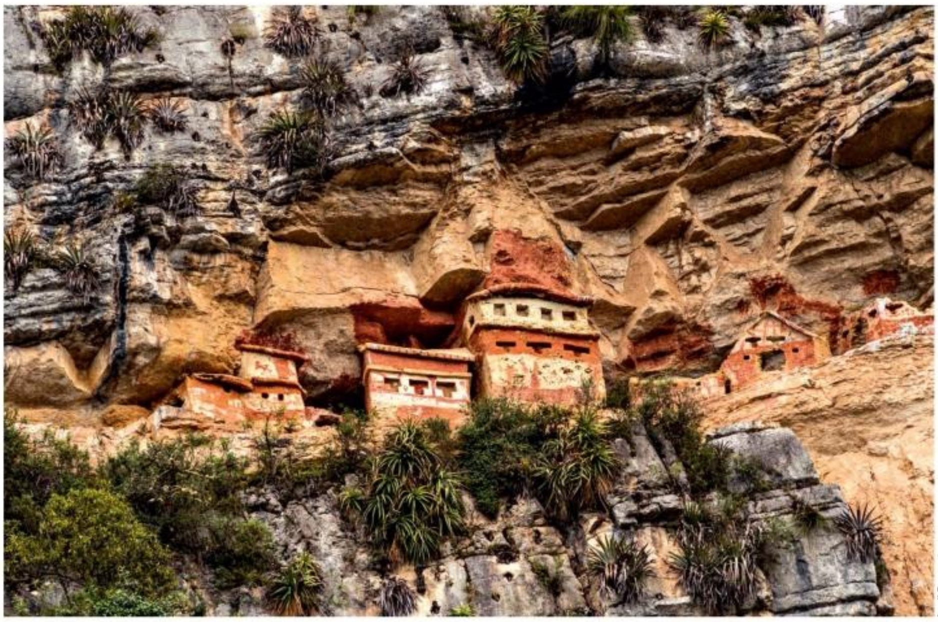
A partir de 750
Fondation de la cité de Túcume par la civilisation lambayeque. Le site sera par la suite occupé par les Chimú, puis les Incas.

A partir de 800
Les Chachapoyas érigent la citadelle de Kuélap, à 3 000 mètres d'altitude. Ignorée des archéologues jusqu'au XIXe siècle, elle est aujourd'hui considérée comme le Machu Picchu du nord péruvien.

850
Les Chimú bâtissent leur capitale, Chan Chan, avec des briques d'adobe. A son apogée, la cité abritera quelque 35 000 habitants.

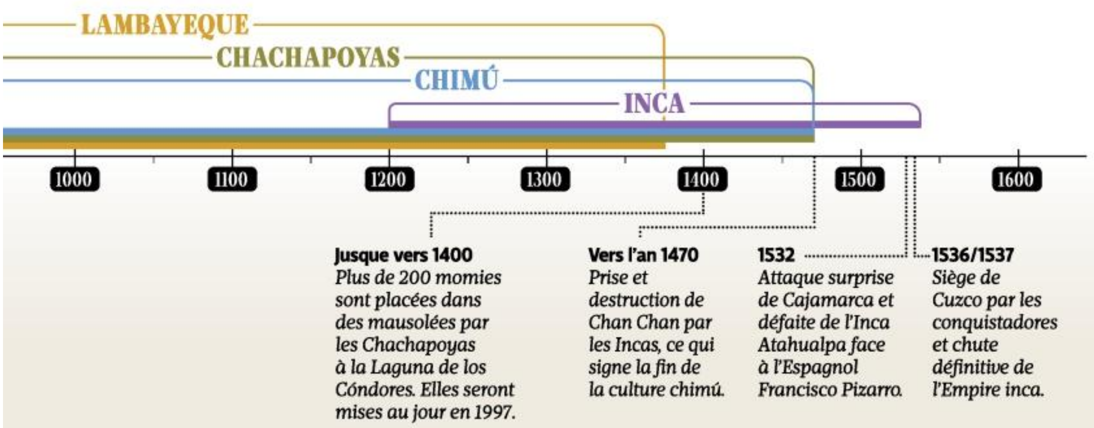
pendant des siècles, se désole-t-il. Sous la domination espagnole, entre 1532 et 1821, les saccages étaient autorisés, et 20 % du butin allaient droit dans les poches de la Couronne, à Madrid !»

Chan Chan la miraculée n'a pas seulement été victime des *huaqueros*, les pilleurs de sites archéologiques, qui ont poursuivi leurs basses besognes jusque dans les années 1990. Longtemps, l'indifférence des autorités elles-mêmes a mis le site en péril. Pour preuve, une vieille route, qui mène à la bourgade côtière de Huanchaco, le coupe en deux ! Et une demi-douzaine de villages ont élu domicile à même les vestiges… Ana Cruz Rubio vit dans l'un de ces hameaux, appelé Ramon Castilla, qui compte environ 800 habitants. «Quand j'étais jeune, on parlait tous avec mépris des "ruines de Chan Chan"», se souvient cette femme de 40 ans. Et pour cause : au Pérou, jusqu'à peu, les cultures précolombiennes – surtout celles qui précédèrent les Incas – étaient dévalorisées, comme en témoigne le traitement qui leur était réservé dans les manuels scolaires… En 2007, Ana a été embauchée pour participer au lissage des murs en adobe de Chan Chan. Et elle a changé d'avis. Comme ses amis : «Maintenant, toutes mes voisines veulent travailler ici, dit-elle. Et moi, je suis fière de voir ces vestiges enfin restaurés !» Les archéologues aussi s'en félicitent. Mais leur satisfaction est ternie par des craintes récurrentes : chaque année, en novembre, ils tremblent à cause des alertes liées à El Niño, ce phénomène climatique qui prend naissance au large du Pérou et se traduit ici par des ouragans dantesques, qu'à l'époque les Chimú ne pouvaient s'expliquer. Des colères du Ciel qui auraient déjà sonné le glas des Mochica, une civilisation apparue des siècles auparavant sur ces mêmes terres arides. Il reste néanmoins des traces – et quelles traces ! – de cette société raffinée d'architectes et de céramistes. Ainsi, à l'est de Trujillo, au pied d'une montagne, se dresse la Huaca de la Luna (pyramide de la Lune), millefeuille de temples ornés de fabuleux bas-reliefs polychromes. Ces sculptures représentent les combats rituels à l'issue desquels les vaincus, nus et traînés par une corde passée au cou, étaient mis à mort. Les prêtres recueillaient alors leur sang pour en faire offrande à Ai Apaec, la divinité suprême. «Il était capital pour les Mochica de la satisfaire en permanence, d'où leur obsession pour les sacrifices humains, explique l'archéologue Ricardo Morales. Sans quoi, sécheresses ou pluies torrentielles risquaient de les anéantir. Ce qui est finalement arrivé !» •••



Jordi Busqué

C'est un prodige que l'on doit aux Chachapoyas : bâti sans doute au XIVe siècle, avec un mélange de pierre et de glaise, le mausolée de Revash s'accroche à flanc de falaise, dans la vallée d'Utcubamda, à 2 800 m d'altitude. Hélas, ce «village des morts» a été pillé, les momies ont disparu.



Au cours des quinze premiers siècles de notre ère, avant que les Incas ne conquièrent le plus grand territoire de l'Amérique du Sud précolombienne (950 000 kilomètres carrés, depuis le sud de l'actuelle Colombie jusqu'au centre du Chili), quatre peuples de bâtisseurs se sont distingués dans le nord du Pérou. Les archéologues débattent encore des datations de chaque période et de certains événements. Nous nous sommes fiés aux informations recueillies auprès des spécialistes locaux.







Ces objets, la plupart en or massif et finement ciselés, témoignent du raffinement des Mochica (de haut en bas) : parures racontant la récolte de coquillages ou honorant une divinité tutélaire, momie, collier paré de dieux-oiseaux, masque funéraire… Des joyaux qui ont échappé aux *huaqueros* (pilleurs) et sont aujourd'hui exposés au musée Bruning, à Chiclayo.

Photos : Jean Pichon / hemis.fr

●●● La Huaca de la Luna n'est pas un joyau unique. Sur le littoral septentrional, au hasard du désert ou au beau milieu de certaines bourgades, trône une incroyable constellation de sanctuaires, grignotés par l'érosion. Leur nombre est si considérable – plusieurs centaines – que seuls quelques-uns ont pu être mis en valeur. D'autant que les spécialistes du Nord-Pérou mènent une stratégie de «développement intégré». Selon eux, la conservation du patrimoine n'a vraiment de sens que si elle profite aussi aux populations locales. Une «archéologie sociale» qui commence déjà à porter ses fruits, notamment à Túcume, l'un des fiefs de la culture lambayeque. Au milieu de cette ville moderne de 25 000 habitants s'élèvent vingt-six pyramides, dont la Huaca larga, la plus vaste en son genre – l'équivalent de sept terrains de football.

CHAQUE SEMAINE, DANS LES VESTIGES DE TÚCUME, DES CHAMANS INVOQUENT LES ESPRITS

A côté de ces vestiges, se trouve un musée pas comme les autres. A l'ombre d'acacias et de caroubiers, des maisons blanchies à la chaux abritent des salles d'exposition, mais aussi des ateliers créatifs, poterie, orfèvrerie, céramique… Cette institution, qui collabore avec trente-cinq organismes – de la paroisse à l'association des chauffeurs de mototaxi –, est le deuxième employeur de Túcume après la municipalité. Et elle essaie de créer des ponts entre passé et présent. Des chamans ont ainsi été conviés à y diriger des cérémonies invoquant l'esprit du Cerro Purgatorio, le mont dominant le site, qui abriterait une mystérieuse ville souterraine. La consigne a également été donnée d'amener ici des chiens nus du Pérou, une race sacrée aux yeux des peuples préhispaniques, et de les laisser gambader librement dans les vestiges. Enfin, les artisans de la région ont été invités à se réapproprier des techniques anciennes, et leurs œuvres sont exposées et vendues dans la boutique du musée. «Nos potiers ou tisserands ne copient pas les formes et les motifs, ils inventent, mais à partir de la tradition, précise la directrice du lieu, Bernarda Delgado Elías. C'est comme s'ils dialoguaient avec leurs ancêtres lambayeque.»

L'or fait toujours le bonheur et le malheur de Cajamarca

La route touristique Nord quitte ensuite les étendues arides du littoral pour pénétrer dans les contreforts andins et les profondes vallées d'altitude. Elle traverse la cité de Cajamarca, où s'est jouée, en 1532, une bataille décisive : l'empereur inca Atahualpa et ses 30 000 hommes y furent mis en déroute par le conquistador Francisco Pizarro, ses 168 compagnons et leurs soixante-deux chevaux. «Cela paraît incroyable, et ça l'est : en réalité, jamais cet analphabète ne l'aurait emporté sans l'aide de milliers d'autres autochtones qui haïssaient les Incas», explique Patricia Mendoza. Cette guide travaille dans le seul édifice qui n'a pas été rasé par les Espagnols à Cajamarca, à deux pas de l'actuelle plaza Mayor : le Cuarto del Rescate (salle de la Rançon), la cellule où fut détenu Atahualpa avant d'être égorgé. L'Inca l'avait fait remplir d'or dans l'espoir d'être gracié, en vain.

L'or : ce même métal fait, aujourd'hui encore, le bonheur et le malheur de Cajamarca. En 2011, la compagnie américaine Newmont avait investi 4,8 milliards de dollars pour exploiter le sous-sol alentour. L'extraction a toutefois été suspendue deux ans plus tard, suite à la mobilisation des communautés indiennes, opposées au projet. A la tête des activistes, Nélida Ayay Chilón, 30 ans, aussi petite que déterminée dans son poncho rouge. «La mine contaminait nos rivières et ●●●



Jordi Busqué

Erigée dans les hautes terres de l'Est, dans une région sauvage nimbée de nuages, la citadelle fortifiée de Kuélap est longtemps tombée dans l'oubli. Cette glorieuse cité, fief des Chachapoyas, était composée d'au moins 400 bâtiments circulaires en pierre.



Karl Heinz Raach / Laif / Réa

Des murailles, des palais, des habitations, des temples, des canaux, des entrepôts... Quel spectacle que cette ville de 20 km², entièrement édifiée en adobe ! Chan Chan, capitale du royaume chimú, située près de Trujillo, a connu son âge d'or au XVe siècle.

Repères



A l'exception de la Transaméricaine, une autoroute qui traverse tout le pays en longeant le littoral, le nord du Pérou n'est pas encore doté de bonnes infrastructures. Le projet RTN vise à désenclaver la région, particulièrement riche en sites archéologiques ignorés des touristes.

••• violait nos montagnes sacrées, dit-elle. Nous avons gagné une bataille, mais la menace demeure…» A parcourir la *sierra* jusqu'au bourg de Celendín, on comprend vite que, dans le Nord, la ruée vers l'or a fait des ravages irréversibles : entre les pics qui culminent à plus de 5 000 mètres, certains monts ont été mis à nu et percés d'énormes cratères…

DANS LA VALLÉE DE L'UTCUBAMBA, DES TRÉSORS SE CACHENT SOUS DES MANTEAUX DE VÉGÉTATION

Plus loin vers l'est, la vallée de l'Utcubamba, riche en minerais elle aussi, a, pour l'instant, échappé à ces affres. Ici, on plonge dans un univers féerique, quasi virginal, où les trésors archéologiques ont été recouverts par des manteaux de végétation et des siècles d'oubli. C'est le «royaume des nuages», le territoire des Chachapoyas, un peuple d'irréductibles guerriers qui furent, au XVe siècle, les derniers à résister aux Incas – dont ils se sont vengés des décennies plus tard, en faisant alliance avec les conquistadores. Admirer cet écrin andin se mérite. La route n'est qu'une succession de lacets tortueux au-dessus du précipice. Que ce soit en descendant à pic vers le fleuve Marañón ou en franchissant un gué chaotique, on redoute, à chaque virage, de voir son existence s'arrêter là. Un danger que ne dément pas, hélas, la profusion de croix plantées tout le long du parcours…

Des Chachapoyas, on sait encore peu de chose. «Même s'ils ont commercé avec d'autres précolombiens, comme les Chimú, ils ont jalousement préservé leurs mœurs», confie l'anthropologue Alfredo Narváez. Ce spécialiste estime à plus de 2 000 le nombre de vestiges disséminés dans la vallée de l'Utcubamba. On y trouve notamment des maisons et des temples circulaires en pierre, recouverts jadis par des toits coniques en chaume, typiques de cette civilisation. Après neuf kilomètres de grimpette depuis le village de Nuevo Tingo, via un exigeant sentier de mulet, la récompense est à la mesure de l'effort : à 3 000 mètres d'altitude, sur un promontoire naturel, la citadelle de Kuélap surgit tel un songe. Avec sa muraille longue de 800 mètres, la forteresse des Chachapoyas en impose. Et pourtant, il ne reste que des décombres des 400 édifices de cette cité qui accueillit jusqu'à 3 500 habitants à son apogée, autour de l'an 1450.

A la jumelle, on distingue des crânes d'ennemis vaincus

Un peu plus au nord, à Karajía, après une mauvaise piste de gravats, au creux d'une verte vallée, on est saisi par une autre apparition : six magnifiques sarcophages anthropomorphes peints, hauts de 2,50 mètres, encastrés dans une paroi rocheuse. A l'aide de jumelles, on peut distinguer, posés au-dessus des tombeaux, d'étranges trophées mortuaires : des crânes qui, selon Alfredo Narváez, appartenaient à des ennemis vaincus. Même sidération à la Laguna de los Cóndores (lagune des Condors), après huit heures à cheval depuis la ville de Leimebamba : des *chullpas* (mausolées), où 219 momies ont été découvertes en 1997, sont accrochés à flanc de falaise, au-dessus d'un lac aux eaux sombres. Le temple trapézoïdal de La Congona, les maisons des morts de Revash, les motifs ornithologiques en ardoise de Gran Pajatén… ; l'accès aux autres prodiges des Chachapoyas, éparpillés dans le nord-est du pays, au cœur des Andes, est tout aussi ardu. Mais, grâce à la route touristique Nord, les choses vont changer : un téléphérique sera inauguré d'ici à décembre 2016 à Kuélap, et un nouveau pont est en construction sur le Marañon… Aux dires d'Emperatriz Alvarado Vargas, la directrice du musée de Leimebamba, où sont conservées les momies trouvées à la Laguna de los Condóres, «la vallée de l'Utcubamba rivalisera bientôt avec celle de Cuzco, et Kuélap avec le Machu Picchu !» La nouvelle mine d'or du Nord péruvien, c'est, à n'en pas douter, l'archéologie. ■

François Musseau

GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

12 j. dès ***3 695€*** *

du 8 au 19 mai 2017

Un voyage au Japon, d'Osaka à Tokyo, en passant par Kyoto, Nara et le mont Fuji, le long des côtes du Levant nippon.

JAPON, ARCHIPEL DE LÉGENDES

Le Japon, archipel si varié par ses paysages, son climat, ses reliefs, abrite en son cœur une constante, celle de la proximité intime avec la mer. Et en particulier avec le grand Pacifique, baignant ses côtes à l'Est, où "naît chaque matin le soleil". Océan nourricier, façonnant une gastronomie si fine, si légère, si délicate. Des étapes classiques (Osaka et ses pulsations futuristes, Kyoto, gracile sous les toits élégants de ses temples, Nara aux daims peu farouches) aux pépites maritimes battues par les flots (Ise et son sanctuaire shinto, Mikimoto aux plongeuses héroïques, et la fière péninsule d'Izu fumant des turpitudes de la terre) cette balade pacifique s'achèvera à Tokyo, parfaite synthèse du paradoxe nippon, entre tradition et modernité…







Vous aimerez

- *Assister à une conférence sur les coulisses de la fabrication de GEO*
- *Participer à un concours photo pendant votre voyage qui verra la meilleure photo publiée dans GEO*
- *Créer un magazine unique de votre voyage conçu avec vos photos et celles des autres participants*



Votre accompagnatrice

Catherine Segal est rédactrice en chef adjointe de GEO depuis 2012. Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, elle fut entre autres correspondante à Mexico pour Libération et rédactrice en chef adjointe des éditions internationales de Marie Claire. Au cours de ses multiples voyages, elle a découvert le Japon et s'est prise de passion pour sa langue et sa culture.

DESIR DE JAPON

76, rue Bonaparte 75006 Paris
Tél. 01 53 63 39 10
www.desirdejapon.com
geo@desirdejapon.com

Qui sommes-nous ?

Désir de Japon est une création du groupe Les Maisons du Voyage. Un concept d'agences unique en son genre qui propose de découvrir le monde à travers le regard d'experts destinations qui feront bénéficier de leur réseau dans le pays de votre séjour et de faire le petit pas de côté qui fera de votre voyage une expérience inoubliable.

** Tarif à partir de, soumis à conditions*

Photos : © Benoit Sebire - Itzak Newmann - Photononstop, Jiratto Fotolia, Pascal Mannaerts





LIMA CAPITALE DU GOÛT

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

POUR LES GASTRONOMES DU MONDE ENTIER, LE NOUVEL ELDORADO, C'EST... LE PÉROU ! CES DERNIÈRES ANNÉES, UNE PLÉIADE DE CHEFS TALENTUEUX SE SONT EMPARÉS D'UN TERROIR D'EXCEPTION. ET ONT RÉINVENTÉ LA CUISINE ANDINE. ¡*VAMOS!*



Photos : Bernhard Winkelmann / Figaro Photo

Le décor ? La Casa Moreyra, l'une des plus belles maisons coloniales de Lima, façade immaculée et patios pastel. Au menu ? Une ribambelle de plats intrigants : curry de tubercules andins sur ragoût de quinoa, *ceviche* (poisson cru mariné) au coco râpé, *cuy* (un cochon d'Inde) confit dans une crêpe de maïs brun... Aux fourneaux ? Un gaillard bien bâti, look informel et chevelure d'éternel adolescent : Gastón Acurio. Un chef encensé par les stars mondiales de la gastronomie, Alain Ducasse en tête, mais qui semble se moquer de son statut, parlant sur le même ton, franc et direct, à un client de haut rang ou à un jeune commis.

A 50 ans, Gastón Acurio est, davantage qu'un chef reconnu, un héros national. Présentateur d'une émission de télévision culte, *Aventura culinaria*, président de la République idéal pour un quart des trente et un millions de Péruviens selon un sondage Ipsos de 2014, il est l'icône d'un curieux phénomène : fin 2015, le Pérou a été élu, pour la quatrième année consécutive, «meilleure destination culinaire» au monde aux World Travel Awards, sortes d'oscars du tourisme. Et ce n'est pas tout : dans cette nation andine à la géographie complexe, à la population composite et à l'histoire mouvementée, la gastronomie est devenue le meilleur ciment identitaire. «Autant dire le seul ! s'exclame le critique gastronomique Javier Macias. Tout nous a toujours divisés et opposés. Hormis l'Empire inca, nous n'avions pas un seul motif d'orgueil national. Désormais, nous avons la cuisine : elle nous rassemble, et nous rend fiers d'être péruviens !» Gastón Acurio ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme, solennel, que la *cocina* «a guéri l'âme d'un peuple entier et enterré son vieux complexe d'infériorité».

Cette *reconquista*, il en est lui-même l'un des artisans. Après avoir fait ses classes à l'académie

parisienne Cordon Bleu, il est rentré à Lima, en 1994, pour ouvrir son restaurant, Astrid y Gastón, dans la Casa Moreyra. «J'ai alors revisité les recettes de ma mère et je me suis mentalement décolonisé. J'ai jeté par-dessus bord les préceptes établis par la culture occidentale dominante», explique-t-il. Dans son sillage, il a entraîné d'autres maîtres queux péruviens. Rafael Osterling, Pedro Miguel Schiaffino, Mitsuharu Tsumura ou encore Virgilio Martínez (dont la table, Le Central, vient d'être classée quatrième sur la liste des World's 50 Best Restaurants) ont, eux aussi, pris conscience de la richesse du terroir et des traditions gastronomiques nées de cinq siècles de melting-pot : les produits incas (cacao, quinoa, maïs, tomate...), l'influence hispano-mauresque des *conquistadores*, les apports des esclaves africains, l'héritage des migrations chinoise et japonaise du XIXe siècle, l'empreinte des Italiens débarqués au siècle dernier... La nouvelle génération de cuisiniers a puisé dans ces inspirations pour opérer une fusion de saveurs inédite. La cuisine péruvienne se démarque ainsi en jouant constamment sur les contrastes inattendus, de parfums, de textures...

Dans cette nation en pleine effervescence gustative, Lima, huit millions d'habitants, occupe une place à part. On y recense officiellement 56 000 restaurants – deux fois plus qu'à New York ! –, de la grande table à la cantine de quartier. C'est aussi dans la capitale que se tient, chaque mois de septembre depuis 2008, Mistura, une gigantesque foire gastronomique, qui draine un demi-million de visiteurs. Avec son large sourire, Maria Zuñiga, 62 ans, s'enorgueillit d'y tenir un stand central depuis trois ans. En faisant goûter ici ses spécialités, riz amazonien aux bananes frites et à la viande séchée ou *ají de gallina* (poule au piment), elle attire une nouvelle clientèle dans le petit restaurant qu'elle tient dans le quartier populaire de Surco.

Maria Zuñiga n'est pas la seule à bénéficier de cet engouement. Selon l'Apega, la société péruvienne de gastronomie, ce secteur croît de 8 % par an en moyenne depuis les années 2000 et profite, directement ou indirectement, à 5,5 millions de personnes. Ce petit pays compte même désormais quatre-vingt-cinq écoles de formation gastronomique. Rien qu'à Lima, 15 000 étudiants suivent actuellement cette voie.

4 000 sortes de patates, 800 de maïs, 400 de piments...

Les principaux bénéficiaires de ce boom sont surtout les petits producteurs, éleveurs ou pêcheurs. «La grande nouveauté, c'est d'avoir mis en valeur le premier maillon de la chaîne, ceux qui fournissent la matière première, explique Nora Sugobono, spécialiste gastronomique au quotidien *Comercio*. Ainsi, les liens avec les communautés indigènes ou métisses du littoral, de la *sierra* et de la *selva* (la montagne et la jungle), délaissées depuis 400 ans, ont été resserrés.» Par exemple, dans les restaurants de la chaîne La Mar, fondée par Gastón Acurio, les poissons portent le nom du pêcheur qui les a pris dans ses filets. Virgilio Martínez, lui, indique sur ses menus à quelle altitude est cultivé chaque fruit ou légume. Et ce n'est pas qu'une astuce marketing : avec d'autres amis cuisiniers, le chef a lancé le projet Mater, qui consiste à étudier sur le terrain les cultures ancestrales, pour mieux les réhabiliter et les diffuser. «Je suis amoureux de nos richesses, de ces incroyables tubercules précolombiens que sont les *mashuas*, les *ocas* ou les *ollucos* !» dit-il. L'une des forces du Pérou, c'est en effet sa biodiversité, source d'une variété de produits uniques : plus de 4 000 sortes de pommes de terre, 800 types de *choclos* (maïs), 400 de *ají* (piments)...

«Nous avons rassemblé la nation autour d'un secteur où chacun avait quelque chose à apporter, mais il nous reste à développer notre marketing hors frontières», estime l'essayiste Mirko Lauer, auteur de nombreux ouvrages sur la question. En effet, selon l'Apega, on ne compte encore qu'un millier de restaurants péruviens aux Etats-Unis et seulement une centaine en Europe. Gastón Acurio, lui, est surtout sensible à un autre problème : «la malnutrition, dont souffrent 30 % des enfants péruviens.» Et évoque la mission qu'il s'est donnée de «concocter une cuisine savoureuse pour toutes les assiettes». Le chef a fondé, en 2007, l'Institut culinaire de Pachacútec, une école qui forme des jeunes défavorisés. Et souhaite s'impliquer davantage, avec le soutien des politiques. Son vœu ? Que tous les Péruviens mangent à leur faim, et mangent bien. ■



Le *ceviche*, plat de poisson mariné.



Sébastien Soriano / Figaro Photo

A 50 ans, il affiche un palmarès éblouissant : Gastón Acurio a ouvert une quarantaine de (très bonnes) tables dans le monde, et est porté aux nues par les plus grands maîtres queux, Ducasse, Roellinger... C'est surtout lui qui a redonné ses noblesses à la gastronomie péruvienne : ce petit pays a été élu «meilleure destination culinaire» de la planète quatre ans de suite.



Citrons farcis, par le chef Acurio.

Retrouvez ce sujet dans **«Echos du monde»** la chronique de Marie Mamgioglou, début novembre sur **Télématin,** présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.



UN NOUVEAU MONDE À EXPLORER

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

UN VOYAGE EN TERRES INCAS, C'EST UNE CHANCE DE VIVRE DES EXPÉRIENCES FORTES. MAIS IL FAUT BIEN CONNAÎTRE LE TERRAIN ! VOICI NOS CONSEILS POUR PRÉPARER L'ITINÉRAIRE.

PÉROU

1 IQUITOS

Et au milieu coule une rivière

Dans l'immensité moite de l'Amazonie péruvienne, c'est la seule ville digne de ce nom. Aujourd'hui, elle attire un tourisme chamanique friand d'*ayahuasca*, une plante hallucinogène. Iquitos, 300 000 habitants, a été fondée par une poignée de *conquistadores*. Aucune route n'y mène, mais on peut s'y rendre par les airs. Autre option à envisager : le bateau. Depuis Yurimaguas ou Pucallpa, pour 30 €, on embarque pour trois jours et quatre nuits sur les eaux ocre de l'Ucayali, puis de l'Amazone. Impossible de sombrer dans l'ennui : cette navette fluviale est très empruntée par les Péruviens, et l'ambiance y est conviviale. Surtout, le périple se prête à la contemplation d'une nature exubérante. Ne pas oublier son hamac.

2 LAGUNAS DE LAS HUARINGAS

Retour aux sources de la médecine

Des inhalations de fleurs thérapeutiques, des infusions de plantes, des bains dans des eaux volcaniques (glaciales) ou des remèdes à base de san pedro, un cactus hallucinogène... Les techniques ancestrales des guérisseurs des *lagunas de Las Huaringas*, près de Piura, attirent chaque année des milliers de Péruviens. Ces rituels chamaniques se déroulent autour de quatorze lagunes, à choisir selon le mal à traiter : Laguna Negra pour expulser les mauvais esprits, Laguna Shimbe pour se charger d'énergie positive, Laguna del Rey pour guérir... Une expérience étonnante.



3 MACHU PICCHU

Rendez-vous entre chien et loup

Le monde inca appartient à ceux qui se lèvent tôt ! Le Machu Picchu, que l'empereur Pachacútec fit édifier au XVe siècle, attire 3 000 visiteurs chaque jour. Pour éviter la foule, mieux vaut passer la nuit dans le village d'Aguas Calientes, et se réveiller bien avant le soleil. Une heure trente de grimpette sur un joli sentier, à la lampe frontale, permet de rejoindre le site. Attention à ne pas glisser : à cause des pluies, fréquentes, le sol est boueux. Mais l'effort en vaut la peine. Aux aurores, les vieilles pierres se parent de mille feux.

4 PARC NATIONAL DE MANÚ

A la poursuite du diamant vert

Le tatou, la loutre géante, le jaguar, le coq-de-roche péruvien, l'ara militaire, le singe araignée... Une abondante faune hante l'imbroglio végétal du parc national de Manú, en Amazonie péruvienne. D'après les scientifiques, ce sanctuaire est l'un des plus grands réservoirs de biodiversité de la planète, avec 5 000 espèces de plantes (un sixième de la flore mondiale), 1 000 d'oiseaux, 200 de mammifères... Et encore, seule une «petite» zone (20 %) est accessible aux chercheurs et aux touristes. Cette mesure permet de préserver les communautés autochtones qui vivent dans la forêt primaire, dont certaines tribus encore non contactées.

5 CANYON DE COLCA

Pour tutoyer les condors

Gare au vertige. La gorge de Colca, au nord d'Arequipa, est profonde de... 3 400 m ! Soit deux fois plus que le Grand Canyon. Des treks de deux ou trois jours, sur des chemins de mulet au cordeau, sont organisés depuis la bourgade de Cabanaconde. Sur les points culminants du parcours, on peut observer de près les condors qui planent. Et dans les vallées, on peut se requinquer dans de pittoresques hameaux, faire trempette dans des rivières claires ou admirer d'étonnants geysers.

BOLIVIE

6 TIAHUANACO

Rituel dans la cité du Soleil

Une pyramide à sept degrés, un temple semi-souterrain, une porte du Soleil orientée en fonction des solstices, des statues anthropomorphes... Au milieu de l'aride Altiplano, à une quinzaine de kilomètres au sud-est du lac Titicaca, les fascinantes ruines de Tiahuanaco témoignent d'une puissance et d'un raffinement inouïs. Un legs de la civilisation de Tiwanaku, qui régna sans partage sur la moitié sud des Andes centrales du Ve au XIe siècle. Aujourd'hui encore, aux dates jugées propices, des prêtres amérindiens dirigent des cérémonies dans ce site sacré.

7 ROUTE DES YUNGAS

Haut les cœurs à VTT

Rien que son surnom donne le frisson : *el camino de la muerte*, le chemin de la mort, relie La Paz, à 3 600 m d'altitude, et les Yungas (terres tièdes, en langue quechua), une vallée de l'Amazonie. Aux cyclistes téméraires, cette voie étroite offre 60 km de sensations fortes au bord de l'abîme, sans barrières protectrices. Très dangereux (attention aux voitures !), mais les paysages sont d'une extrême beauté.

8 SALAR D'UYUNI

Une douce nuit dans un cocon salé

Le salar d'Uyuni est le plus haut (3 658 m d'altitude) et le plus grand désert de sel du monde : cette terre craquelée d'une blancheur aveuglante s'étend sur 10 000 km² (la superficie de la Gironde), dans le sud-ouest de la Bolivie. Pourquoi ne pas y séjourner dans un cadre insolite ? Murs, plancher, plafonds, chaises, tables, lits... Tout, ou presque, dans le Palacio de Sal, un hôtel spa situé sur la rive orientale du salar, a été conçu en sel. Un sacré exploit architectural. Et pourtant, la note n'est pas si salée : 70 € la nuit.

9 POTOSÍ

Attraper la fièvre de l'or

Dans les pays hispanophones, quelque chose qui «vaut un potosi» coûte vraiment très cher. On mesure combien la cité minière de Potosí, fondée en 1545 au pied du Cerro Rico (montagne riche), a marqué les esprits ! A son apogée, au XVIIe siècle, elle fut l'une des villes les plus opulentes au monde. Aujourd'hui, la plupart des mines d'or et d'argent sont désaffectées. Mais on peut visiter les galeries abandonnées en compagnie d'un mineur à la retraite. Ou flâner dans le centre historique. Inscrit sur la liste du Patrimoine mondial, il possède un charme fou, avec ses petites rues piétonnes, ses somptueuses églises baroques et ses maisons coloniales...

10 MISSIONS DE LA CHIQUITANIA

Quête spirituelle ou musicale ?

Injustice de l'Histoire : les *misiones* célèbres sont celles du Paraguay et d'Argentine, pourtant désertées par les Jésuites et altérées par le temps. Alors que celles qui trônent dans les plaines tropicales de la Chiquitania sont aussi méconnues que superbes. Colonnes sculptées, retables polychromes, clochers en bois, toits de roseaux, autels en mica rose... six missions sont restées intactes depuis leur construction, aux XVIIe et XVIIIe siècles. On vient y méditer en solitaire, y assister à une messe ou profiter d'un concert baroque.

LE GRAND CALENDRIER GEO 2017



Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/calendriergeo et j'entre le code DPGE017 pour bénéficier de l'offre cadeau

OU

je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à : Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

MES COORDONNÉES

Nom* ______________________

Prénom* ______________________

Adresse* ______________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ______________________

E-mail ______________________

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom* ______________________

Prénom* ______________________

Adresse* ______________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ______________________

E-mail ______________________

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2017 Paysages extraordinaires de France	13245	....	37,90€ au lieu de ~~39,90€~~	....
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise				**CADEAU**
			Frais d'envoi du 1er exemplaire	+ 6,95€
À partir de 2 calendriers commandés, **+1€** par exemplaire supplémentaire soit **1€** x				+.........€
			TOTAL	

Merci de votre commande !

JE RÈGLE MA COMMANDE

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Par carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : MM/AA

Cryptogramme : ☐☐☐

Signature :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

GEO453CAL

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/01/2017. Photos non contractuelles. Livraison début décembre 2016, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant.
Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel



A Vientiane, la capitale, le quartier en chantier de That Luang Lake comptera des centaines de condominiums, des hôtels de luxe, un parc aquatique et des *shopping malls*... Comme la plupart des grands projets au Laos, il est financé par des Chinois.

Photos : Pascal Meunier / Cosmos

LE LAOS SORT DU SECRET

Des chantiers titanesques, des casinos, des milliardaires… Ce pays communiste, parmi les plus pauvres de la planète, promet à son peuple un futur triomphant en embrassant l'économie de marché.

PAR ZOÉ ZWEIG (TEXTE) ET PASCAL MEUNIER (PHOTOS)





Des sommets en dents de scie, la Nam Song qui serpente parmi la végétation luxuriante… Avec son décor d'estampe, Vang Vieng évoque le Laos éternel. Ancienne destination de routards, elle est désormais surtout fréquentée par des touristes asiatiques.

Longtemps isolé, l'ancien «royaume du million



d'éléphants» a préservé la magie des paysages

Vientiane, la capitale, hier assoupie au



Les multinationales comme Unilever s'exposent à l'occasion de Boun Ok Phansa, à Vientiane. Cette fête religieuse bouddhiste s'est récemment transformée en

bord du Mékong, rêve du destin de Singapour



foire commerciale. Les Laotiens ont adopté la société de consommation.

Au menu du Hard Rock Cafe de Vientiane, pas de *tam mak houng*, une délicieuse salade de papaye verte, ni de *lap*, émincé de viande pimenté et parfumé à la coriandre, plats typiques du Laos. Ici, les tables débordent de burgers ou de *barbecue ribs*, et la disco des Village People passe en boucle. Les serveurs, majoritairement philippins, enflamment la salle bondée en se livrant à la célèbre chorégraphie du tube *YMCA*. La chaîne américaine de restauration à la sauce rock'n'roll a inauguré sa première enseigne dans la capitale laotienne à l'occasion du nouvel an 2016. A 33 ans, Phontheva Pholsena, directeur du développement de l'établissement, incarne une génération de Laotiens acteurs d'une révolution... capitaliste. Le petit Etat est en effet l'un des derniers bastions marxistes-léninistes de la planète. A côté du Hard Rock Cafe, un gigantesque drapeau rouge floqué de la faucille et du marteau recouvre la façade du Lao-Itecc, centre de conférences et temple de la consommation ouvert en 2015. Phontheva, qui a étudié aux Etats-Unis et se fait désormais appeler Joe, est rentré au pays fin 2013. Son objectif : «Pousser le Laos dans la bonne direction, bousculer les habitudes et proposer un nouveau style de vie.»

En 1975, le régime communiste verrouilla le pays et le plongea dans l'isolement

A Vientiane, sur les rives du Mékong, le chant des geckos et des crapauds-buffles est couvert par le vacarme métallique des marteaux-piqueurs. La capitale, longtemps alanguie au bord du fleuve rêve du destin de Singapour. Ailleurs, les grands projets se multiplient : villes nouvelles, barrages hydroélectriques, chemins de fer, culture intensive, développement du tourisme... Le Laos, pays le plus pauvre et le moins peuplé d'Asie du Sud-Est (6,8 millions d'habitants), émerge de quatre siècles de torpeur. Enclavé au cœur de la péninsule indochinoise, ce petit Etat rural et montagneux a longtemps fait figure de parent pauvre à côté de ses voisins. L'ancien royaume du Lan •••



A Vientiane, deux mondes s'opposent de part et d'autres des rizières : face aux maisons sur pilotis des paysans se construit la plus haute tour du pays.

La récolte du riz, ici à Vang Vieng, débute en octobre, à la fin de la saison des pluies. Au Laos, 61 % de la population vivent encore à la campagne.





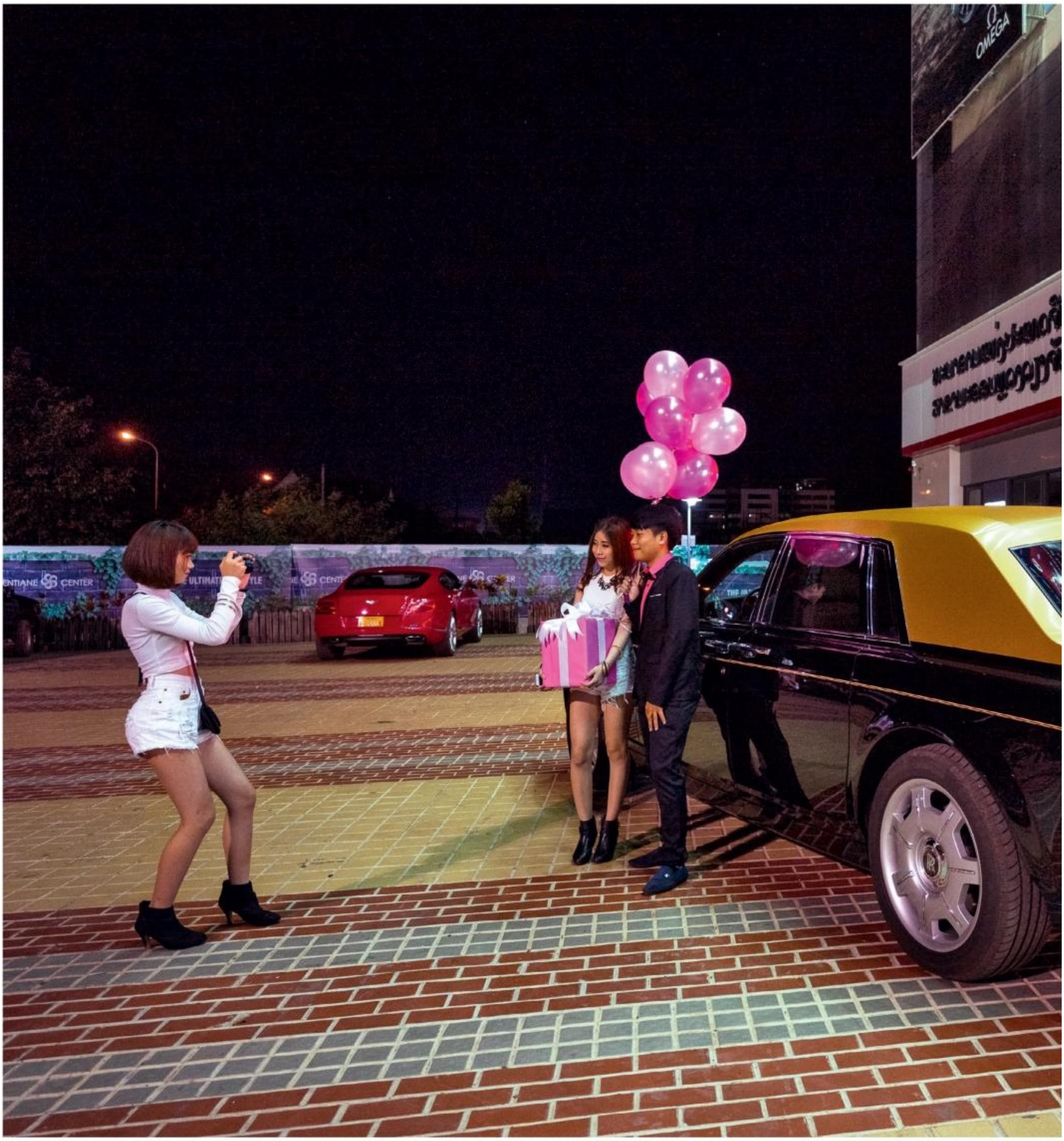
A Luang Prabang, quelques maisons coloniales, comme celle-ci, sont restées «dans leur jus». Les autres ont été restaurées et converties en hôtels ou en restaurants.

Le Parti révolutionnaire populaire lao a laissé le champ libre à certaines traditions



La moitié de la population laotienne est bouddhiste. A Vientiane, ces moines cheminent, impassibles, devant une affiche de propagande proclamant l'unité nationale à travers les portraits d'un ouvrier, d'une paysanne et d'un policier.

La priorité du régime : sortir le Laos de la liste



Les nouveaux riches ont leur parking VIP au Vientiane Center, *mall* ouvert en mars 2015. Autre signe extérieur de fortune : le propriétaire de cette Rolls Phantom a

des pays les moins avancés d'ici à 2020



déboursé 50 000 dollars pour une plaque portant les chiffres porte-bonheur 9999.

●●● Xang, le «million d'éléphants», connut pourtant un âge d'or entre le XIVe et le XVIIe siècle. Alors carrefour commercial, il fut morcelé par les guerres de succession et sombra dans l'oubli. On le décrivait comme ensommeillé, sauvage, énigmatique. A l'époque coloniale, un proverbe moquait ainsi l'indolence des habitants : «Le Vietnamien sème le riz, le Cambodgien le regarde pousser et le Laotien l'écoute.» Théâtre d'un terrible conflit pendant la guerre du Vietnam (voir encadré), le Laos devint en 1975 la République démocratique populaire lao, dirigée par un régime communiste qui verrouilla le pays et le plongea dans l'isolement. «Depuis le XVIIe siècle déjà, cet Etat de la taille du Royaume-Uni aurait pu disparaître, explique Eric Mottet, professeur de géographie à l'université du Québec, au Canada, et spécialiste de l'Asie. Il s'en est sorti grâce à un subtil jeu diplomatique qui consiste à donner à ses voisins les plus influents – un peu aux Thaïlandais, beaucoup aux Vietnamiens et de plus en plus aux Chinois – plutôt que de dépendre d'un seul d'entre eux.»

Barack Obama fut le premier président des Etats-Unis reçu en visite officielle

Le Laos a donc fait de sa position géographique un atout stratégique et la clé de sa survie. *«From landlocked to landlinked»* («d'enclavé à connecté»), est devenu le mantra officiel. Depuis 1986, le Parti révolutionnaire populaire lao a choisi un développement à la vietnamienne : parti politique unique, liberté d'expression très restreinte, mais libéralisation de l'économie. Sa priorité : sortir le pays, dont un tiers de la population vit sous le seuil de pauvreté, de la liste des pays les moins avancés d'ici à 2020. En 2010, le pays inaugurait sa première Bourse du commerce ; en 2013, il intégrait l'Organisation mondiale du commerce ; et cette année, il assumait la présidence de l'Asean (Association des nations du Sud-Est asiatique) et recevait Barack Obama, premier président des Etats-Unis à se rendre au Laos en visite officielle. En dix ans, le PIB a presque quintuplé (de 2,7 milliards de dollars en 2005 à 12,3 en 2015), et le taux ●●●



Le taux de scolarisation est de 98 %. Les familles aisées optent pour des écoles privées comme la Kiettisack International School, à Vientiane.

Internet reste toujours censuré mais les cheveux

••• de croissance n'est jamais descendu sous les 7 %, selon la Banque mondiale. Des statistiques grisantes qui cachent de grandes disparités entre villes et campagne. L'hiver dernier, alors qu'une épaisse couche de neige s'était abattue sur le nord du pays (du jamais-vu), des enfants sont morts de froid.

Les Laotiens ont oublié leur *bô pen nyang*, un art de vivre sans agitation ni vains désirs

Sur les barricades des chantiers, des maquettes futuristes annoncent la couleur. Le projet Vientiane New World-The Glory of Laos métamorphosera bientôt les berges, avec ses tours de verre et ses *malls* climatisés. Le centre-ville attend son World Trade Center, tandis qu'une ville écologique devrait voir le jour au bord du lac Nongtha, dans le nord de la cité. Les affiches du coréen Samsung et du chinois Huawei remplacent les panneaux de propagande communiste, qui s'effacent au gré des moussons. Les banques se multiplient le long du boulevard menant au palais présidentiel. Les nouveaux riches se bâtissent des propriétés kitsch avec colonnes surmontées de licornes, coupoles démesurées ou reproductions de statues de l'armée de Xian. La capitale au charme suranné, avec ses façades coloniales défraîchies, ses gargotes au bord du fleuve et qui ne comptait qu'un seul feu rouge il y a huit ans, vit au rythme des happenings automobiles. Cocktail avec *dress code* «total noir» chez Jaguar pour fêter son installation dans le pays. Champagne, foie gras et R'n'B chez KTM, constructeur de motos dont le prix représente jusqu'à dix fois le Smic local. Ici comme ailleurs, le niveau de richesse se devine à la marque des voitures, mais aussi, dans une société férue de numérologie, à leur plaque d'immatriculation : il faut débourser 50 000 dollars pour obtenir le numéro 9999 ou le 8888, promesses de fortune et d'amour. Chaque matin, des véhicules haut de gamme stationnent devant les écoles privées comme la Kiettisack International School, située dans un des quartiers en devenir de Vientiane, au sud du quartier des affaires. «J'ai ouvert mon établissement en 1992 avec vingt-cinq enfants, raconte Chansanga Valakone, la directrice. Je gère à présent 1 400 élèves, du primaire au lycée, dont 80 % sont laotiens, avides d'apprendre l'anglais comme le violon.»

Rassurés de voir leur pays s'ouvrir, les expatriés rentrent au pays. Vira Nachampassak, la trentaine, Laotien aux origines chinoises, a grandi et débuté sa vie professionnelle en Belgique. Cet homme d'affaires a investi au Laos dans une mine d'or, une

bleus ou rouges sont maintenant autorisés

banque et des hôtels, et il affiche sa réussite dans une villa de trois étages entièrement décorée en bois de rose, l'une des essences les plus chères au monde. «L'éducation belge m'a donné une capacité d'analyse fondée sur la logique, estime-t-il. La culture lao, elle, m'a appris à accepter que tout ce qui nous entoure est flexible. Ici, tout est à faire !»

Conséquence de la libéralisation économique, dans la capitale, jeunes comme vieux consomment les derniers blockbusters hollywoodiens, courent de sushis en barbecues coréens et s'équipent en électroménager dans les *malls* flambant neufs. A croire que les Laotiens ont mis de côté leur *bô pen nyang*, expression d'un art de vivre sans agitation, sans vains désirs ni folle ambition. Aujourd'hui, les interdits qui pèsent sur la société tendent à s'assouplir. Ainsi, s'afficher avec une chevelure rouge ou bleue n'est plus passible d'une amende pour outrage à la pudeur, comme c'était le cas il y a trois ans (dans les boîtes de nuit, où officient des DJ thaï tatoués, pas question en revanche de danser «collé serré»). Les discothèques sont censées fermer à minuit, au lieu de 22 heures auparavant, mais certaines obtiennent des passe-droits, pour rester ouvertes plus tard. Parfois en glissant un pot-de-vin au bon interlocuteur. Selon l'ONG Transparency International, le Laos figure parmi les plus mauvais élèves en matière de corruption (139e sur 168 en 2015).

«Les lignes des interdits sont assez floues, explique Anysay Keola, réalisateur de 33 ans dont le dernier film, *Above it All*, vient de passer à la moulinette de la censure. Tout est question d'interprétation personnelle.» En 2014, le gouvernement a publié un décret imposant l'utilisation «responsable et constructive» d'Internet dans le pays. Un euphémisme qui cache une volonté de contrôler la liberté d'expression. Reporters sans frontières dénonce «un Web censuré, expurgé notamment des sites de l'opposition laotienne en exil». Aujourd'hui, certains citoyens peuvent en théorie accéder à une information plus indépendante (15,7 % de la population utilisent Internet en 2016 d'après Internetlivestats.com, contre 52 % au Vietnam et 11,1 % au Cambodge), mais ils ne lisent pas forcément les langues étrangères et préfèrent ne pas attirer l'attention sur les sites qu'ils visitent. Sur Facebook, toutefois, de plus en plus de Laotiens donnent libre cours à leurs sentiments antichinois, reprochant au gouvernement de «vendre» le pays à son grand voisin. Critiquer ouvertement les méthodes du régime n'est pas recommandé. Sombath Somphone l'a sans doute payé de sa vie. Ce défenseur des droits des paysans et de l'agriculture durable a été enlevé à Vientiane fin 2012. On ne l'a jamais revu. Le gouvernement a nié toute implication, mais cette disparition a soulevé l'indignation de la communauté internationale, dont le secrétaire d'Etat américain John Kerry.

Certains députés laotiens osent pourtant faire part de leurs critiques à l'égard du régime, en particulier pour contester le modèle économique de ces dernières années, jugé trop agressif. Exploitations minières, agriculture intensive, barrages, déforestation : seuls 15 à 20 % du territoire sont encore intacts, contre 70 % il y a trente ans. D'autres pointent la perte de souveraineté du Laos au profit des investisseurs étrangers, notamment chinois. Le gouvernement, lui, maintient le cap d'un développement à marche forcée. «Nous avons besoin de 27 milliards de dollars d'investissements directs pour stimuler la croissance nationale d'ici à 2020», argumente Bouatha Khatthiya, la vice-présidente du Comité national pour les zones économiques spéciales (les ZES). Coca-cola, Essilor, Nikon et plus de 260 entreprises ont déjà injecté 6,4 milliards de dollars dans ces ZES. En avril 2016, on en comptait déjà dix, et quarante et une autres devraient voir le jour dans les dix prochaines années.

A la frontière thaïlandaise, Ton Pheung est le fer de lance des ambitions laotiennes. Ici, à terme, un aéroport, un parc industriel et un complexe écotouristique sont prévus, pour en faire une cité de 200 000 personnes, presque autant que Vientiane. Cette concession, accordée à des intérêts chinois en 2007 pour quatre-vingt-dix-neuf ans, est située en plein Triangle d'or, plaque tournante du trafic d'opium et d'héroïne. L'Etat laotien y conserve 20 % des parts, mais a abandonné ●●●

Repères

UNE MOSAÏQUE D'ETHNIES

Les Lao forment la majorité des habitants du Laos et lui ont donné sa langue officielle. Mais il existe aussi une quarantaine de minorités ethniques, concentrées dans les montagnes du nord du pays.



Les Hmong
Commerçants soutenus financièrement par leur diaspora, ils ont fait connaître leur artisanat à travers l'Asie du Sud-Est et jusqu'en Chine.



Les Akha
Originaires du Tibet, les Akha sont réputés pour leurs parures nuptiales. Les femmes portent une riche coiffe composée de pièces d'argent et de perles.



Les Yao
Chez ce peuple du groupe sino-tibétain, garçons et filles en âge de se marier se laissent pousser les cheveux, qu'ils enveloppent dans un turban.



Les Lanten
Reconnaissables à leur costume austère, ils cultivent l'indigo, qu'ils utilisent pour teindre leurs tissus ou pour le vendre sur les marchés locaux.

●●● sa souveraineté sur la terre. A Ton Pheung, tout se paie en yuan, la signalétique est en sinogrammes et les horloges sont à l'heure de Pékin. La ville compte déjà 7 000 habitants, des Chinois employés sur le chantier pour la plupart. Les autres ouvriers, Laotiens, Birmans ou Thaïlandais, s'entassent dans des taudis de tôle ondulée. En attendant, Ton Pheung est un casino géant, un Macao-sur-Mékong qui aimante des cohortes de Chinois et de Thaïlandais. Arrivés par autocar ou par bateau, les joueurs alignent sur le tapis vert les liasses de billets qu'ils ne peuvent dépenser dans leur pays, où les jeux d'argent sont interdits. L'Office des Nations unies contre la drogue et le crime (Onudc) soupçonne le casino Kings Romans, une bâtisse exubérante aux façades ornées de pseudo-fresques Renaissance et au toit surmonté d'un énorme diadème doré, d'être une gigantesque machine à blanchir l'argent des narcotrafiquants. Le placide Laos doit ainsi faire face à tous les excès. A Boten City, une autre concession située à la frontière chinoise, où séquestrations pour dettes de jeu et cadavres jetés dans le Mékong étaient monnaie courante, le gouvernement a toutefois décidé de mettre le holà il y a cinq ans. Dans la cité, maintenant fantôme, les hôtels inachevés sont envahis de lianes. «Les Chinois, c'est très bien pour faire du business : comme croupier à Boten City, je gagnais quatre fois le salaire moyen lao, se souvient Tanoi Panyalath, désormais guide touristique dans la ville voisine. Mais, pour l'environnement et le respect des droits des Laotiens, c'est une autre histoire…»



Ces Chinois s'adonnent au *selfie* devant le casino de Ton Pheung. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, cet établissement kitschissime attire des clients venus de Thaïlande ou de Chine, pays où les jeux d'argent sont interdits.

Dans le Nord, plantations d'hévéas et bananeraies ont remplacé la jungle

En effet. Dans le Nord, la jungle a été décimée pour laisser place à une forêt monotone d'hévéas, exploitée par des entreprises chinoises. Dans l'Ouest, dans la province de Bokeo, les rizières ont été remplacées par des bananeraies, aspergées d'un cocktail de pesticides qui affectent la santé des enfants. Les anciens canaux d'irrigation ont été comblés, et les sols sont si pollués que tout espoir de cultiver à nouveau est ruiné. Toutefois, les paysans qui ont la possibilité de louer leurs terres s'estiment satisfaits de leur rente, celle-ci rapportant plus que le travail aux champs.

Le TGV qui reliera la Chine à Singapour traversera le pays

Cette Chine qui transforme le pays est, depuis 2014, le premier investisseur devant la Thaïlande et le Vietnam, avec aujourd'hui 5,1 milliards de dollars cumulés. «On lit souvent que la Chine colonise le Laos et que Vientiane a cédé sa souveraineté à Pékin, note Danielle Tan, spécialiste de l'Asie du Sud-Est à Sciences-Po Lyon. Mais il faut sortir de cette image d'un Etat laotien faible, victime de la globalisation et de l'ouragan chinois. Ces investissements permettent d'engager la modernisation économique et consolident l'autorité de l'Etat dans les marges de son territoire.» Le régime laotien entend notamment désenclaver le Nord, région pauvre et reculée échappant au pouvoir central, où vivent quarante-neuf ethnies minoritaires (voir encadré), et transformer cette périphérie sous-développée en une zone de libre-échange et en bassin d'emplois. L'idée à terme est de créer un «quadrangle économique», espace transnational comprenant l'Etat Shan (une région de l'est de la Birmanie), le Yunnan chinois, le nord de la Thaïlande et le nord du Laos. Pour valoriser ce corridor stratégique et réaliser le tronçon local de la ligne de train à grande vitesse reliant Kunming à Vientiane, et bientôt à Singapour, la Chine prévoit d'investir 7,2 milliards de dollars, soit l'équivalent de 60 % du PIB laotien. La population laotienne, encore rurale à 61 %, a souvent du mal ●●●



DES RESSOURCES QUI DOPENT LA CROISSANCE

Dépourvu d'accès à la mer, le Laos, dont la superficie (236 800 km²) équivaut à celle de la Grande-Bretagne, est enclavé au cœur de la péninsule indochinoise. Malgré ce désavantage géographique, le pays ne manque pas de ressources naturelles, à commencer par l'eau. La majorité des 6,8 millions d'habitants, et la plupart des terres cultivables, se trouvent au bord du Mékong, qui irrigue le Laos sur 1 800 km. En multipliant les barrages, le pays compte sur la revente de ses capacités hydroélectriques aux pays voisins. Quant à ses rivières, ses forêts et ses minerais (or, cuivre, zinc…), il n'a pas les moyens de les exploiter seul. Aussi, pour accélérer la croissance, le régime octroie-t-il des concessions à ses voisins (Chine, Vietnam, Thaïlande) en créant des zones économiques spéciales. Le pays pourrait miser sur une autre richesse, sa jeunesse : 60 % des Laotiens ont moins de 24 ans.



Vira Nachampassak a grandi dans la diaspora laotienne, en Belgique. Le virage libéral opéré par le régime l'a encouragé à tenter sa chance au pays. Homme d'affaires à succès, il affiche sa fortune dans sa vaste demeure ornée de bois de rose.

●●● à composer avec ces mutations menées à un train d'enfer. Villages déplacés, terres accaparées... les plus vulnérables en paient le prix. La construction de barrages hydroélectriques crée des étincelles car le Laos ambitionne de revendre l'électricité à ses voisins. Actuellement en chantier, les gigantesques barrages de Xayaburi et de Don Sahong, sur le Mékong, sont parmi les premiers d'une longue série (quatre-vingts sont programmés, sur le fleuve et ses affluents). «C'est une sévère menace pour les écosystèmes ainsi que pour la sécurité alimentaire de centaines de milliers de personnes», s'inquiète Maureen Harris, de l'ONG International Rivers. Des dizaines de milliers de Laotiens ont déjà fait les frais de ces travaux pharaoniques. Il y a deux ans, 3 000 personnes de quatre villages ont été déplacées et sont toujours entassées dans des baraques sur pilotis sur un îlot poussiéreux, pour permettre la construction du barrage chinois de Nam Khan 3, sur l'un des principaux affluents du Mékong. En théorie, les villageois ont accès à l'électricité. Mais, en réalité, peu ont les moyens de la payer : «Il n'y a plus de terres à cultiver donc plus de travail», déplore un habitant, qui préfère garder l'anonymat.

A ce rythme, que restera-t-il du «royaume du million d'éléphants», territoire enchanteur qui a attiré 4,2 millions de touristes étrangers en 2014, selon le Département du tourisme (environ cinq fois plus qu'il y a dix ans), générant 641 millions de dollars de revenus ? La quasi-totalité des voyageurs sont asiatiques. D'abord attirés par les casinos, les Chinois découvrent désormais le tourisme culturel et se pressent à Luang Prabang, capitale royale jusqu'en 1946 et icône du patrimoine national. «Malgré son architecture raffinée, Luang Prabang était une ville moribonde, se souvient Francis Engelmann, écrivain et ancien conseiller pour l'Unesco. Son classement au Patrimoine mondial en 1995 l'a ressuscitée, lui a apporté la notoriété et un développement touristique encouragé par la politique d'ouverture économique.» Les 60 000 habitants de cette cité magique, bercée par les flots du Mékong d'un côté et ceux de la Nam Khan de l'autre, ont trouvé des emplois et des occasions d'investir. Les maisons traditionnelles en bois et les villas coloniales ont été restaurées, transformées en restaurants ou en *guest houses*, et affichent complet à la haute saison (de novembre à mars). A pied ou à bicyclette, on déambule dans des ruelles aux effluves de frangipaniers, bougainvilliers et flamboyants. Puis on part à la découverte des dizaines de temples dorés, choyés par des moines à la robe safran. «Vous avez la montre, nous avons le temps», dit un dicton populaire lao. Luang Prabang est peut-être le dernier refuge où se cultive l'art d'aller lentement. ■

Zoé Zweig

LES STIGMATES DU PAYS LE PLUS BOMBARDÉ DE L'HISTOIRE

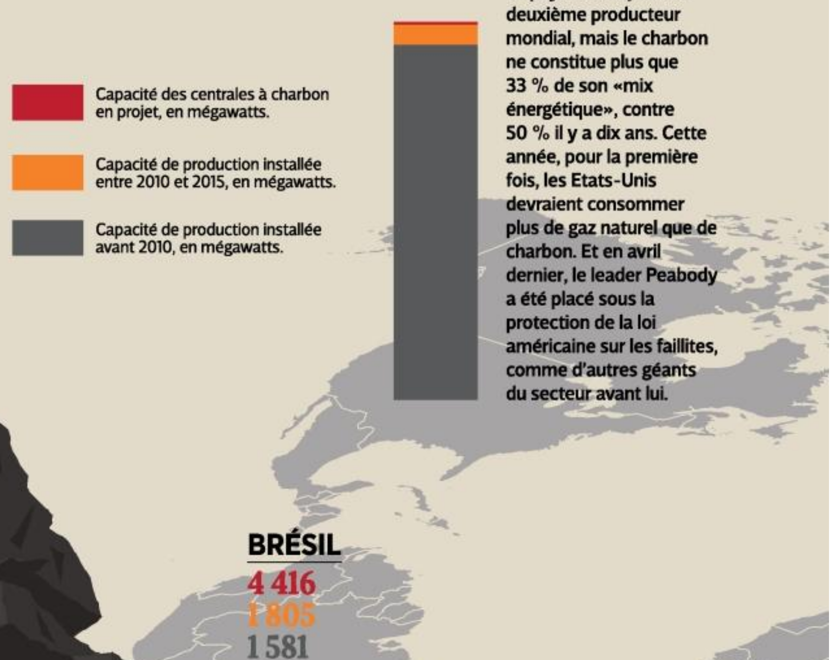
L'opération Laos est un épisode tragique et méconnu de la guerre du Vietnam mené par la CIA entre 1964 à 1973 depuis sa base de Long Chen, à 250 km au nord de Vientiane. Son objectif : anéantir les rebelles communistes laotiens du Pathet Lao et couper la route à la guérilla sud-vietnamienne (vietcong) sur la piste Hô Chi Minh. 2,5 millions de tonnes de bombes furent lancées sur le Laos. Soit une toutes les huit minutes, pendant neuf ans. Le Laos détient le terrible record du pays le plus bombardé de l'Histoire. «Plus que les Etats-Unis n'en avaient lancé sur l'Allemagne et le Japon pendant la Seconde Guerre mondiale», a souligné Barack Obama, en visite à Vientiane en septembre dernier lors du sommet de l'Asean (Association des nations du Sud-Est asiatique). Le président américain a promis 90 millions de dollars afin de démanteler cet arsenal encore mortel : un tiers de ces engins n'a pas explosé. Depuis quarante-trois ans, 34 000 personnes ont été tuées ou blessées par ces munitions «dormantes» dans les forêts et les champs du Laos. Dont 40 % d'enfants.

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR bit.ly/geo-photos-laos

UN MONDE ACCRO AU CHARBON

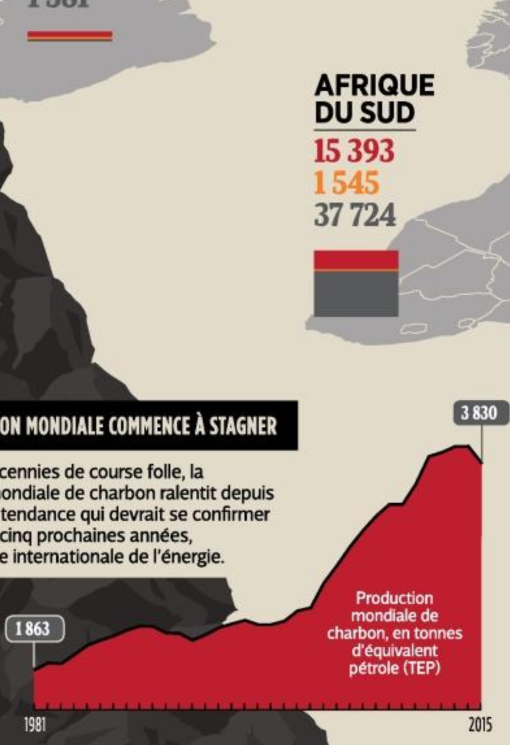
PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Le mot évoque la révolution industrielle et les «gueules noires» de *Germinal*. Et on s'imagine souvent qu'il appartient au passé. Or pas du tout. Le charbon reste la deuxième source d'énergie consommée dans le monde après le pétrole. Certes, depuis le début du XXe siècle, ce combustible fossile a perdu du terrain face au gaz naturel et aux énergies renouvelables, moins polluants. Mais entre 1965 et 2015, la consommation mondiale de charbon a triplé (de 1,3 milliard de tonnes d'équivalent pétrole à 3,8 milliards). Un emballement qui devrait se calmer dans les années à venir, selon l'Agence internationale de l'énergie (AIE). Et c'est une bonne nouvelle, car ce combustible, qui émet 2,7 fois plus de gaz à effet de serre (GES) que le pétrole, est responsable de 72 % des émissions du secteur énergétique. Chaque année, 800 000 personnes meurent de maladies provoquées par la pollution de l'air liée au charbon. Et des milliers de mineurs sont tués dans des accidents. En Chine (premier consommateur de charbon et premier émetteur de GES mondial), bien que la demande de ce minerai ait décliné de 3,6 % en 2015 pour cause de ralentissement économique, le pays construit de nouvelles centrales à charbon. On comprend pourquoi. Contrairement au pétrole, les réserves sont abondantes, et les principaux gisements se trouvent dans des régions politiquement stables (Etats-Unis, Australie, Chine, Indonésie, Allemagne, Pologne). Qu'on le veuille ou non, la filière charbon a de l'avenir. ■



LA PRODUCTION MONDIALE COMMENCE À STAGNER

Après des décennies de course folle, la production mondiale de charbon ralentit depuis fin 2014. Une tendance qui devrait se confirmer au cours des cinq prochaines années, selon l'Agence internationale de l'énergie.



CHINE
708 673
297 975
582 025

L'appétit en charbon du premier producteur mondial s'amenuise. Moins de croissance, l'accent mis sur les services plutôt que sur l'industrie lourde et un début de prise de conscience environnementale contribuent à ce phénomène. Mais de très nombreuses centrales sont encore en projet, alors même que le pays est déjà en surcapacité, avec un taux d'utilisation de ses installations de 49,4 % seulement.

ALLEMAGNE
5 120
9 657
46 047

Le pays prévoit de couvrir 80 % de ses besoins grâce aux énergies renouvelables d'ici à 2050 et envisage de sortir du charbon à l'horizon 2040. Mais il reste du chemin à parcourir : 42 % de l'énergie allemande est encore générée grâce à lui, et notre voisin d'outre-Rhin, plus gros émetteur européen de gaz à effet de serre liés au charbon (340 millions de tonnes de CO_2 en 2014), continue à construire des centrales.

INDE
290 669
101 215
71 803

Le charbon représente 74 % du «mix énergétique» de l'Inde, qui n'entend pas s'arrêter là. Le pays y voit une solution pour les 300 à 400 millions d'habitants qui n'ont toujours pas accès à l'électricité. En 2015, la production a été accrue (+33,8 millions de tonnes, selon l'AIE). Le coût de production du solaire, désormais inférieur à celui du charbon, incite néanmoins l'Etat à se tourner vers les énergies renouvelables.

RUSSIE
10 630
1 809
46 954

POLOGNE
9 065
858
31 130

TURQUIE
69 954
4 738
10 391

CORÉE DU SUD
20 776
1 740
26 828

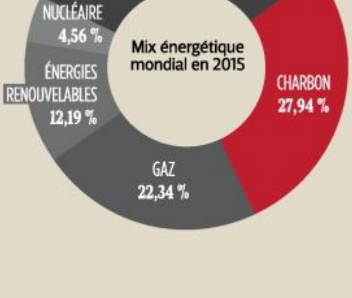
VIÊTNAM
52 980
8148
1 156

THAÏLANDE
7 365
660
4 996

INDONÉSIE
45 365
11 795
12 402

PHILIPPINES
12 022
1 091
5 128

JAPON
23 388
1 850
41 900



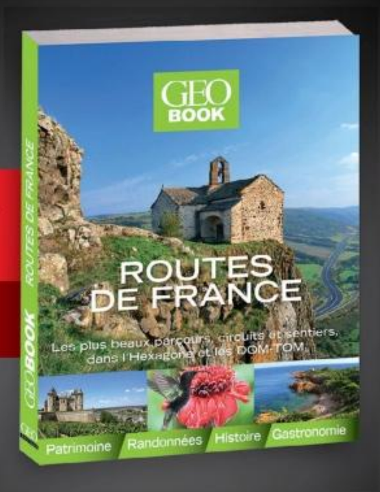
UNE PLANÈTE QUI BROIE ENCORE DU NOIR

Le charbon, en recul depuis le début du XXe siècle, a progressé dans le «mix énergétique» mondial entre 2000 (23,5 % de la consommation) et 2015 (28 %). Mais, dans le même temps, la part des énergies renouvelables a également augmenté.

Sources : Agence internationale de l'énergie ; Coalswarm ; Sierra Club ; Greenpeace ; «BP Statistical Review of World Energy», 2016

GEO ÉDITIONS

DÉCOUVREZ **NOTRE**
Tarifs privilégiés



Prix abonnés 21,40 €*

Prix non abonnés 22,50 €

GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

Des milliers d'idées de voyages

Partez sur les routes de France, que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances !

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM-TOM.
- Amateur de sport, féru d'art, d'histoire ou encore de gastronomie : une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites, vous permettra de trouver votre itinéraire idéal.
- Un format pratique à emporter sur la route !

Editions GEOBOOK • Format : 16,2 x 21,6 cm • 288 pages • Réf. : 12951

LA FABULEUSE HISTOIRE DE LA TOUR EIFFEL

La fantastique construction du symbole de Paris !

Monument décrié à sa construction pour son avant-gardisme, la dame de fer a séduit les parisiens et veille sur la ville depuis 125 ans. Pascal Varejka, historien renommé et spécialiste de Paris, raconte l'épopée de sa construction de manière accessible pour tous.

Les nombreuses anecdotes, archives et gravures d'époque permettent d'imaginer le tourbillon que représentaient pour Paris l'Exposition universelle et la construction de cette tour, qui a changé irrémédiablement le visage de la capitale. Le dépliant d'un plan d'époque de l'Exposition universelle fait de cet ouvrage un cadeau d'exception, et passionnera tous les amoureux de Paris.

Editions Prisma • Format : 24 x 34 cm • 160 pages et 1 dépliant • Réf. : 13146



Prix abonnés 28,45 €*

Prix non abonnés 29,95 €



Prix abonnés 9,45 €*

Prix non abonnés 9,95 €

LE PETIT LIVRE DES WHISKIES

Une sélection de 500 whiskies parmi les meilleurs du monde

Pour chaque bouteille, le nom de la distillerie et les notes de dégustation vous aideront à percer les secrets qui donnent à cette boisson tout son caractère.

Vous trouverez également dans ce petit guide de référence des cartes détaillées présentant des itinéraires dans les principales régions productrices pour un voyage à la découverte de ceux qui produisent ces boissons d'exception.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

Editions Prisma • Format 14 x 17 cm • 384 pages • Réf. : 13129

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !

COFFRET 7 DVD TINTIN
Un fabuleux coffret à partager en famille !

Véritable objet de collection, ce coffret regroupe l'ensemble des 21 aventures de Tintin. Des sables du Sahara aux glaciers himalayens en passant par les forêts d'Amazonie, Tintin nous fait découvrir une planète truffée d'embûches et de surprises. Que ce soit dans un sous-marin requin, sur la Lune ou dans le désert, Tintin mène l'enquête !

7 DVD • 21 aventures • Durée totale : 12h57min • Réf. : 13255



Prix abonnés 40€
Prix non abonnés 50€



Prix abonnés 28,45€*
Prix non abonnés 29,95€

EXTRÊME
Les plus belles pistes et descentes du monde

Cinquante des descentes à ski parmi les plus belles et plus ardues du monde réunies et décryptées dans un beau livre. Classées par continent, elles ont chacune quelque chose d'unique : une pente hors norme, un site grandiose, une renommée sportive, une neige sans pareille…

Le récit, riche en anecdotes et en conseils, est complété par 250 superbes photographies, des cartes et des informations pratiques. De précieuses données techniques sont également fournies : difficulté, dénivelé, durée moyenne de la descente, moyen d'accès, mais aussi … niveau de frayeur !

Editions GEO • Auteur : Patrick Thorne • Format : 24,5 x 29,5 cm • 224 pages • Réf. : 13292

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. GEO453V

Nom* ____________________

Prénom* ____________________

Adresse* ____________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐

Ville* ____________________

E-mail ____________________

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Date d'expiration MM / AA

Cryptograme ☐☐☐ Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **55 €** (1 an / 12 numéros).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Geobook Routes de France	12951			
La fabuleuse histoire de la Tour Eiffel	13146			
Le petit livre des Whiskies	13129			
Coffret 7 DVD Tintin	13255			
EXTRÊME	13292			

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 55 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : ……………

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Grande série 2016

LA FRANCE Terre d'Histoire

C'est un pays que son passé lointain ou proche fait toujours vibrer, sous la houlette de passionnés, archéologues, marins, architectes, châtelains ou artistes, curieux et érudits. Toute l'année, **trois photographes de GEO**, Laurent Monlaü, Ian Teh et Paolo Verzone, sillonnent l'Hexagone et nous livrent un portrait vivant de cette France qui aime son Histoire.

LAURENT MONLAÜ



IAN TEH



PAOLO VERZONE





L'ALSACE ET LA LORRAINE

PAR HUGUES DEROUARD (TEXTE) ET PAOLO VERZONE (PHOTOS)

→ **Verdun** recrée l'enfer de la Grande Guerre. → Le **mont Sainte-Odile** garde tous ses mystères. → Des archéologues creusent le passé minier du **Val d'Argent.** → Le **château de Lunéville** renaît magnifiquement de ses cendres. → Des artisans sont aux petits soins pour la **cathédrale de Strasbourg.** → A **Schirmeck,** le mémorial de l'Alsace-Moselle conserve plus d'un siècle de tumultes. → Le monstre de fer d'**Uckange** revient en pleine lumière. → **Sélestat** va accueillir l'humanisme rhénan.

Photos : Paolo Verzone / Agence VU



Ce «pioupiou», l'un des 250 figurants du spectacle *Des flammes à la lumière*, a revêtu l'uniforme bleu horizon porté par les poilus au printemps 1915. Créé en 1985, ce son et lumière sur la Première Guerre mondiale a lieu chaque été à Verdun (Meuse).









Le plus grand spectacle évoquant la Première Guerre mondiale se déroule aux portes de Verdun, et non loin du village de Fleury-devant-Douaumont (en bas à gauche),





VERDUN

Des centaines de bénévoles recréent l'enfer de la Grande Guerre



anéanti par les obus en 1916 et déclaré en 1918 «mort pour la France».

L'année où l'on commémore le 100e anniversaire de la bataille de Verdun, le spectacle *Des flammes à la lumière*, qui se joue depuis 1985 dans une ancienne carrière aux portes de la ville, prend une dimension particulière. «A l'époque de sa création, le son et lumière nous semblait le meilleur moyen de toucher un très large public», explique Jean-Luc Demandre, fondateur de l'association Connaissance de la Meuse. Pour évoquer «l'enfer de Verdun», 450 bénévoles, dont 250 figurants, se mobilisent chaque été, et divers artifices (effets spéciaux, jeux pyrotechniques, projections numériques…) sont déployés. «En 2016, les anciens combattants ont disparu, et nous voulons évoquer de manière réaliste, vue des combattants comme des civils, côté français et côté allemand, cette bataille qui fut parmi les plus terribles de l'Histoire [plus de 300 000 morts] pour ne pas oublier», précise Jean-Luc Demandre. Parmi les bénévoles, quelques Allemands justement, qui rappellent que Verdun est devenu un symbole fort de l'amitié entre les deux pays, trente-deux ans après la poignée de main entre François Mitterrand et Helmut Kohl à l'ossuaire de Douaumont.



MONT SAINTE-ODILE

Entre mur païen et site chrétien, ce symbole de l'Alsace garde ses mystères

Va-t-on enfin résoudre l'énigme du «mur païen», la muraille de grès qui ceinture le mont Sainte-Odile sur dix kilomètres ? Francis Mantz, un médecin retraité qui étudie le site depuis cinquante ans, effectuera en 2017 une étude géologique au niveau d'un tronçon. En cas de découverte de céramiques ou de pièces de monnaie, il sera possible de dater, une fois pour toutes, cet étrange rempart qui enflamme l'imaginaire depuis des siècles. «Cathédrale de l'âge du bronze, limite d'une piste d'atterrissage pour les Atlantes ou camp de concentration préhistorique... Les hypothèses les plus farfelues ont été émises», s'amuse Francis Mantz. Dans les années 1990, l'analyse de tenons en bois reliant certains de ses blocs avait daté l'ouvrage à la fin du VIIe siècle, quand le mont devint la résidence du duc d'Alsace, père d'Odile de Hohenbourg. Mais, pour l'historien, le mur aurait été aménagé par les Romains, puis par les Mérovingiens : «Au vu des techniques requises pour la taille des blocs de grès, il pourrait remonter au IIIe siècle avant notre ère.» Etait-ce une enceinte défensive, cultuelle ou un symbole de pouvoir ? Ce mystère-là risque de rester entier.



Surmontée d'une statue de sainte Odile, patronne de la région et fondatrice de l'abbaye de Hohenbourg



au VIIIe siècle, cette tourelle construite en 1924 offre un point de vue saisissant sur la plaine d'Alsace et la Forêt-Noire.



A Sainte-Marie-aux-Mines, Pierre Fluck (en haut) et des étudiants archéologues-spéléologues posent devant l'entrée de la mine de Saint-Louis-Eisenthür, ouverte en



1549. Un kilomètre de galeries y est accessible au public grâce à une association spéléologique.

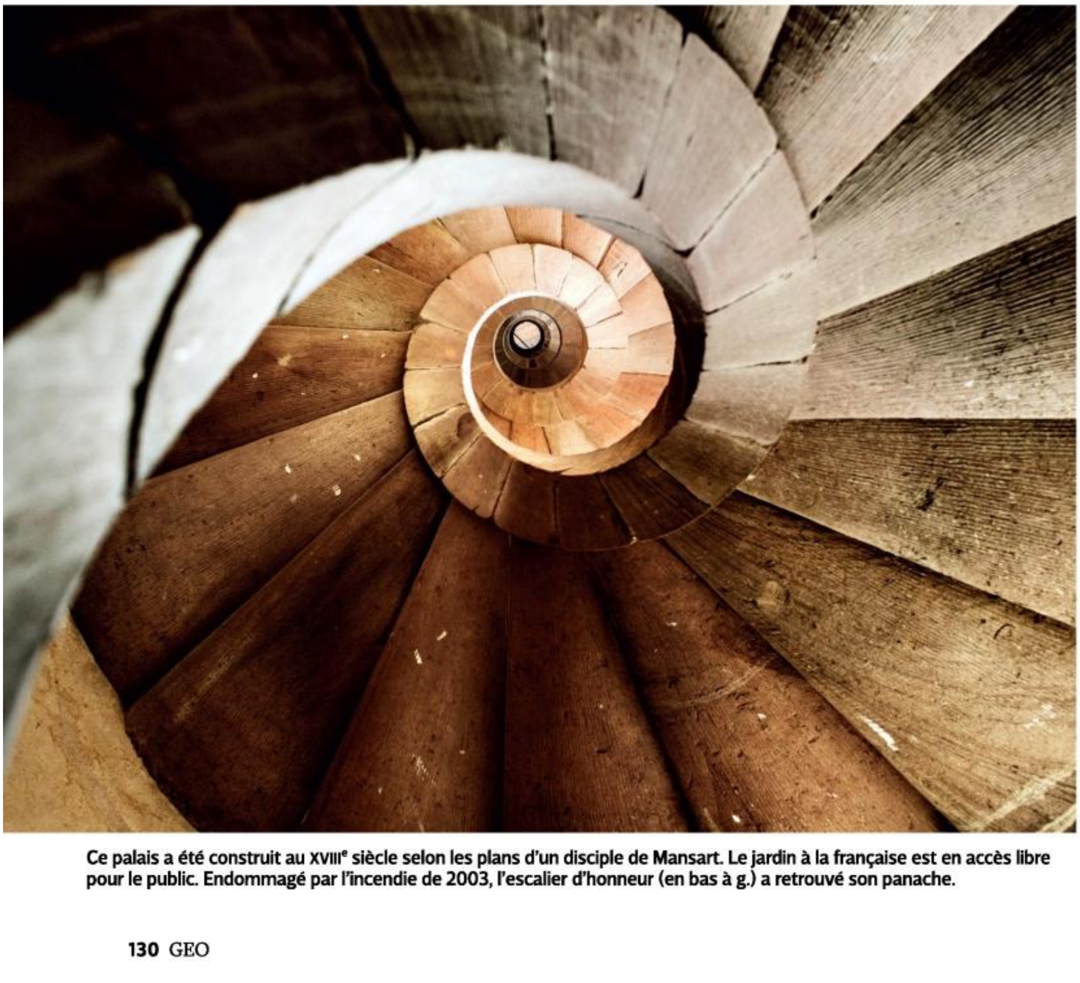


VAL D'ARGENT

Des archéologues creusent le passé minier dans le ventre des Vosges

Chaque été, Pierre Fluck, éminent géologue à Mulhouse, troque son costume d'universitaire pour une combinaison d'archéologue-spéléologue. Lampe vissée sur le casque, il s'engouffre avec une équipe dans les profondeurs obscures de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, non pas à la recherche de vestiges préhistoriques, mais pour explorer… le patrimoine minier. Leur sujet d'étude : une cité minière du XIIIe siècle, qu'ils viennent de mettre au jour. «Cinq siècles avant la révolution industrielle, il y avait ici une économie de type capitaliste, avec des patrons qui se souciaient du logement de leurs ouvriers : du jamais-vu à l'époque !» explique Pierre Fluck. En trente-cinq ans, il a déjà topographié soixante-dix kilomètres de galeries dans le Val d'Argent, l'une des plus riches régions d'extraction de l'argent – entre autres minerais – de France. «Cette activité a duré 800 ans, des temps carolingiens jusqu'à la guerre de Trente Ans, ce qui permet d'étudier l'évolution des techniques et de l'organisation socio-économique», conclut l'expert. Ainsi, en l'absence de documentation avant le XVe siècle, ces galeries sont en soi une mine précieuse… d'informations.







Ce palais a été construit au XVIIIe siècle selon les plans d'un disciple de Mansart. Le jardin à la française est en accès libre pour le public. Endommagé par l'incendie de 2003, l'escalier d'honneur (en bas à g.) a retrouvé son panache.





CHÂTEAU DE LUNÉVILLE

Le Versailles lorrain renaît de ses cendres dans toute son élégance

Une résurrection. Dans la nuit du 2 janvier 2003, un gigantesque incendie, né dans les combles et attisé par des vents violents, avait ravagé le château de Lunéville. Chapelle détruite, appartements de l'aile sud endommagés, bibliothèque, peintures et faïences précieuses disparues à jamais... Un traumatisme pour la Lorraine. «L'émotion gagna même tout le pays car, après sa période ducale, le château a longtemps été une caserne : beaucoup de Français ont eu quelqu'un dans leur famille qui a été militaire à Lunéville», rappelle Yves Ravailler, responsable de ce site, propriété de la Meurthe-et-Moselle et de l'Etat. Treize ans plus tard, difficile d'imaginer que le palais, construit au début du XVIIIe siècle par Léopold Ier, duc de Lorraine, a pu être la proie des flammes. Toitures, façades et chapelle ont été restaurées à l'identique, ainsi que nombre de salles intérieures, en partie grâce à l'association Lunéville, château des Lumières, créée après l'incendie, qui a récolté 1,5 million d'euros de dons sur les 100 qu'a coûté le chantier. «L'incendie a renforcé le lien entre les Lorrains et leur histoire», constate Yves Ravailler.



CATHÉDRALE DE STRASBOURG

Autour de la «vieille dame», des artisans au savoir séculaire sont aux petits soins

Tailleurs de pierre, sculpteurs, forgerons ou menuisiers, tous sont héritiers des bâtisseurs de la cathédrale de Strasbourg. Ces artisans ultraqualifiés, qui s'attellent actuellement à la restauration du transept sud, travaillent pour l'Œuvre Notre-Dame, une fondation unique en son genre en France, née en 1246, qui espère être inscrite un jour au Patrimoine immatériel de l'Unesco. Depuis bientôt 800 ans, forte d'un important patrimoine foncier et immobilier en Alsace, elle veille à la conservation et à l'entretien du monument le plus prestigieux de la ville. Ni les guerres ni la Révolution ne l'ont détournée de sa mission. «L'équipe connaît la cathédrale comme personne, notamment les techniques de travail du grès, assure Eric Fischer, son directeur. Pour restaurer un élément ancien, grâce à leur savoir-faire séculaire, nos artisans reproduisent avec précision les gestes de l'époque, sans se priver pour autant des progrès technologiques et informatiques.» La «vieille dame» de grès rose, qui vient de fêter son millénaire, passe pour être la cathédrale la plus solide de l'Hexagone. En voyant travailler ces experts, on comprend pourquoi.



Dans les ateliers de l'Œuvre Notre-Dame (32 salariés), un système d'aération évacue les poussières de



silice générées par le travail du grès. Administrée par la municipalité de Strasbourg, cette fondation, née au XIIIe siècle, siège à côté de la cathédrale.



Surnommée la nef pour ses 12 m de haut, la galerie des portraits du mémorial de Schirmeck est tapissée de 148 photos d'Alsaciens et Mosellans prises en 1870 et 1945.



Le site va engager des travaux destinés à renforcer sa vocation pro-européenne.



SCHIRMECK

Ce mémorial expose un siècle de tumultes... et la genèse de l'Europe

Son d'obus, bruit de bottes, bunker reconstitué... Le musée-mémorial de Schirmeck est symboliquement situé à l'emplacement d'un camp d'internement ouvert par les nazis en 1940 et face au camp de concentration du Struthof. Inauguré en 2005, il revient sur l'histoire tumultueuse de l'Alsace et de la Moselle, qui changèrent quatre fois de nationalité au gré des guerres et des annexions de 1870 à l'après-Seconde Guerre mondiale. Il fermera ses portes début décembre jusqu'à l'automne 2017, afin d'élargir les salles consacrées à la construction européenne, en partenariat avec le Parlement européen. Pour ne pas oublier que c'est la réconciliation entre les ennemis d'hier qui a permis une Europe pacifiée. «Le ballottement d'un pays à l'autre pèse encore sur l'identité des Alsaciens et des Mosellans, explique Barbara Hesse, sa directrice. Reste une culture singulière, à l'empreinte toujours forte dans les familles. Par ailleurs, l'Alsace et la Moselle furent les seules régions de France à avoir connu le régime totalitaire nazi.» Au total, 130 000 jeunes des environs – dont 40 000 périrent – durent rejoindre l'armée allemande durant la Seconde Guerre.



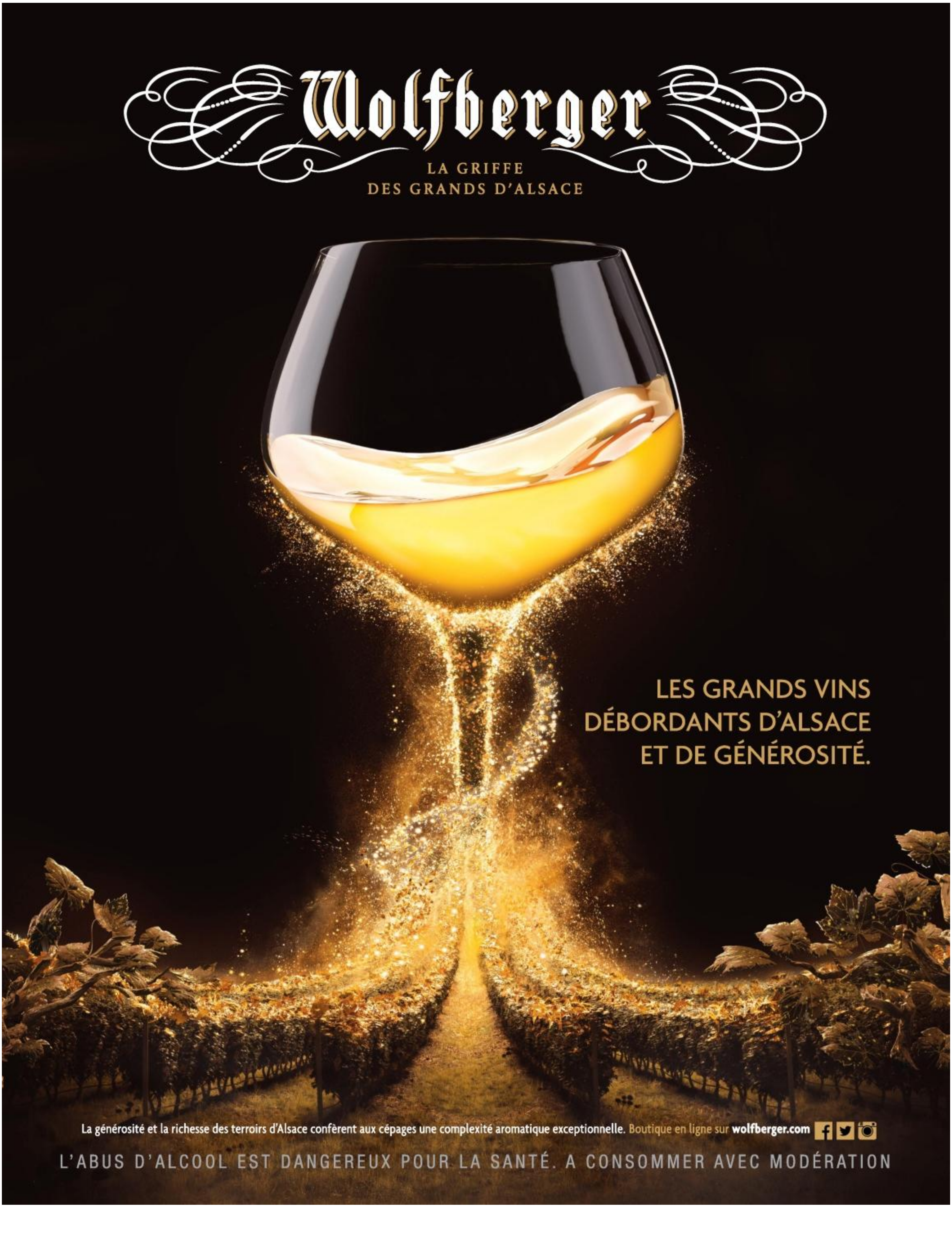
Le U4, dernier haut-fourneau d'Uckange, fascine les artistes, tel le plasticien Claude Lévêque qui y a créé des jeux de couleurs et de lumière.

UCKANGE

Jadis terrassé, le monstre de fer revient enfin en pleine lumière

Une installation sidérurgique qui revit ? Personne n'aurait pu l'imaginer en 1991, quand l'U4, le dernier haut-fourneau des six que comptait Uckange, s'est éteint, un siècle après sa fondation. Le site renaît pourtant, à travers un projet ambitieux qui prévoit, à l'horizon 2030, sur cette friche de douze hectares, des entreprises, un restaurant et même des logements. Cette reconquête, on la doit à une poignée d'anciens d'Uckange qui, après la fermeture, bataillèrent ferme pour que le haut-fourneau ne soit pas rasé à l'instar des autres. Résultat : l'endroit, qui a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, est aujourd'hui ouvert au public et accueille des compagnies de théâtre ou des arts du cirque. «Au départ, la population ne portait que peu d'intérêt à la sauvegarde de l'U4, synonyme de conditions de travail difficiles, de pollution ou de nuisances sonores, rappelle Lucie Kocevar, de la communauté d'agglomération du Val de Fensch, propriétaire du site. Avec le temps, on porte un regard nouveau sur ce témoignage historique, qui fait de la Moselle ce qu'elle est aujourd'hui.»




Wolfberger
LA GRIFFE
DES GRANDS D'ALSACE
LES GRANDS VINS
DÉBORDANTS D'ALSACE
ET DE GÉNÉROSITÉ.
La générosité et la richesse des terroirs d'Alsace confèrent aux cépages une complexité aromatique exceptionnelle. Boutique en ligne sur wolfberger.com
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. A CONSOMMER AVEC MODÉRATION



La première pierre de la nouvelle Bibliothèque humaniste de Sélestat a été posée le 29 avril dernier. La réouverture est prévue au printemps 2018.

SÉLESTAT

Les trésors de l'humanisme rhénan auront un nouvel écrin

Le talent de l'architecte Rudy Ricciotti a été nécessaire pour jouer avec le grès rose et les effets de transparence, restructurer et réinventer la prestigieuse Bibliothèque humaniste de Sélestat, située depuis un siècle dans l'ancienne halle au blé. La petite ville de 20 000 habitants fut jadis le foyer de l'humanisme rhénan : son école latine, de 1440 à 1526, renommée en Europe, forma certains des plus grands savants de la Renaissance, dont Beatus Rhenanus, un proche d'Erasme. Ses collections renferment 450 manuscrits, 550 incunables, 2 500 imprimés du XVIe siècle, dans tous les domaines de la connaissance : religion, philosophie, mathématiques... Parmi eux, la collection de Beatus Rhenanus, justement, qui légua à sa ville natale sa bibliothèque personnelle, inscrite au Registre de la mémoire du monde de l'Unesco. «Il faut avant tout conserver au mieux les ouvrages exceptionnels que nous possédons, offrir un écrin capable de transmettre aux générations futures le message humaniste qui garde toute son actualité», souligne Justine Fuhrer, chargée de projet à la Bibliothèque.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR bit.ly/geo-photos-alsace-lorraine

→ Le mois prochain : Le Nord-Pas-de-Calais


BIÈRE D'ALSACE - ELSASSBIER
LICORNE
Elsass
100%
elsässisch
Orge et houblon
récoltés en
ALSACE
Savourez
l'Alsace
Produit
du Terroir
www.brasserielicorne.com
Brasserie Licorne SAS RCS B 677380453
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

EN LIBRAIRIE

MUSE DES PEINTRES, PACHA À ISTANBUL, *KAWAII* AU JAPON : LE CHAT EN MAJESTÉ



Chat majesté, éd. Prisma/GEO,
136 pages, 24,95 €, disponible en librairie.

Admiré, aimé, choyé, le chat devient volontiers chef-d'œuvre entre les mains des plus grands artistes comme Goya, Renoir, Chagall, Frida Kahlo ou Jeff Koons. Pacha à Istanbul, emblème *kawaii* au Japon, gardien de musée à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, muse des plus grands peintres, protagoniste ou témoin d'événements historiques, objet de fascination voire de culte, star de la BD... Ce félin occupe une place particulière auprès des hommes. Un rapprochement qui remonte à la naissance de l'agriculture entre 9000 et 7000 ans avant Jésus-Christ, et se poursuit dans nos sociétés modernes – le chat n'est-il pas aujourd'hui le roi d'Internet ? Dans le monde réel, sa place est devenue si précieuse que des métiers aussi improbables que psychologue ou masseur pour chat ont vus le jour. C'est cette fabuleuse histoire que raconte l'ouvrage *Chat majesté* qui célèbre cet animal unique et décrypte son rôle dans les différentes civilisations. Dans ce beau livre, vous trouverez des histoires passionnantes, des photographies et autres illustrations exceptionnelles qui témoignent de nos liens parfois curieux avec ces attachantes boules de poils. A découvrir aussi, un panorama des nombreuses représentations du chat dans l'art, et des exemples de détournement des grands classiques de la peinture dans lesquels le chat joue les modèles... à la place de *La Joconde* ou *La Jeune Fille à la perle*.

EN KIOSQUE



UNE PROMENADE ET UNE RÊVERIE, D'UN CHÂTEAU L'AUTRE

Certains sont célèbres, d'autres presque secrets, mais tous racontent une histoire. Vaux-le-Vicomte, Chambord, Ussé, il existe en France de merveilleux châteaux d'apparat et de villégiature, chefs-d'œuvre de la Renaissance des XIX[e] et XX[e] siècles. En accordant la part belle à quarante châteaux français, cet ouvrage propose une élégante promenade parmi demeures de courtisans, résidences de plaisance, folies et bagatelles. La collection *France extraordinaire GEO* invite à parcourir les plus beaux sites naturels et culturels de France dans une collection de vingt-cinq livres, introuvables en librairie.

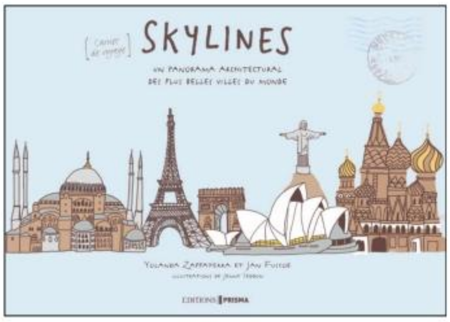
Châteaux de rêve n°4, 9,90 €, chez les marchands de journaux et sur collectionfrancegeo.fr

DE JEUNES HÉROS DANS *GEO ADO*



Réels ou imaginaires, ils nous inspirent. Mais qui sont les héros des adolescents d'aujourd'hui ? Sont-ils les mêmes en Occident, en Asie, au Moyen-Orient, en Afrique ? Corentin part trois ans en catamaran pour un tour du monde de la bidouille ! Avec des amis experts, il va à la rencontre des inventeurs de solutions simples pour manger, boire et fabriquer de l'énergie. Paré à voguer ? Thomas, lui, part dans... l'espace pour une durée de six mois. Le plus jeune astronaute de l'ESA se prépare depuis sept ans pour sa mission à bord de la station spatiale internationale. A découvrir enfin, un reportage illustré dans les coulisses d'un restaurant parisien avec Alex, en première année de CAP cuisine !

GEO Ado n°165, 5,40 €, chez les marchands de journaux.



ROME, SYDNEY, RIO... LES MÉTROPOLES GARDENT LA LIGNE

Des hauteurs vertigineuses de Dubai à la silhouette antique de Rome, *Skylines* vous emmène à la découverte de cinquante villes parmi les plus mythiques et fascinantes du monde. Sous le crayon d'une illustratrice et la plume de deux auteurs talentueux, ce beau livre vous invite à prendre de la hauteur pour voir se dégager, en ligne d'horizon, les plus beaux monuments des cités emblématiques. Palais, lieux sacrés, gratte-ciel et autres merveilles architecturales offrent un profil inédit de chaque métropole où se mêlent leur âme, leur passé et leur apparence actuelle dans un voyage poétique. Entre autres escales : l'opéra de Sydney s'ouvrant sur le port, la baie de Rio délimitée de part et d'autre par le Corcovado et le Pain de sucre, les remparts de Dubrovnik surplombant fièrement l'Adriatique, sans oublier, bien sûr, Paris, Jérusalem, mais aussi les sanctuaires ancestraux de Kyoto.

Skylines, éd. Prisma, 128 pages, 14,95 €, disponible en librairie.



LES BEAUX VOYAGES DE DEMAIN

Colombie, Taïwan, Tadjikistan, Albanie ou même Iran... Après avoir interrogé voyagistes, reporters et photographes, nous avons fait le pari sur ces destinations, «must» de demain. Découvrez la côte Ouest de l'Australie, goûtez à la beauté zen des provinces de Corée du Sud, ou vivez le frisson de la banquise au Groenland. Des territoires qui, chacun à leur façon, promettent des voyages inattendus ou saisissants. Et relancent notre désir du monde.

GEO Extra n° 8, 6,90 €, chez les marchands de journaux.

EXPOSITION



LE GRAND ORCHESTRE DES ANIMAUX

La Fondation Cartier pour l'art contemporain présente *Le Grand Orchestre des Animaux*, inspiré par l'œuvre de Bernie Krause. Les recherches de ce musicien et bioacousticien américain (voir *GEO* n° 449, juillet 2016) offrent une merveilleuse plongée dans l'univers sonore des animaux, dans le monde de la biophonie. L'exposition, qui réunit des artistes du monde entier (Mexique, Chine, Japon, Congo...) invite le public à s'immerger dans une méditation esthétique, à la fois sonore et visuelle, autour d'un monde animal menacé.

Le Grand Orchestre des Animaux, Fondation Cartier pour l'art contemporain, jusqu'au 8 janvier 2017.

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h 00

5 novembre Spécialité islandaise, fous de foot de boue (43'). *Inédit.* Défoulement, bonne humeur et montée d'adrénaline garantis : c'est le programme du championnat islandais de foot de boue. Le cadre ? Un champ labouré inondé exprès.

12 novembre Cocos, îles aux requins (43'). *Rediffusion.* Au large du Costa Rica, la pêche intensive met en danger les requins, dont les ailerons se vendent à prix d'or en Asie. Des biologistes suivent leurs migrations et installent des zones de protection sur leurs itinéraires.

19 novembre Danemark, un été chez la reine Margrethe (43'). *Inédit.* Le château de Gråsten, dans le Sud de Jutland, est la résidence d'été de la reine du Danemark. Jardiniers, gardes royaux et cavaliers n'y négligent aucun détail. Evénement phare : la parade équestre.

26 novembre Géorgie : des téléphériques qui défient la mort (43'). *Inédit.* A Chiatoura, une petite cité ouvrière du Caucase, mieux vaut avoir les nerfs solides : les cercueils métalliques – surnom des téléphériques édifiés dans les années 1950-1960 – sont l'unique moyen de transport.


Heiko De Groot / Medienkontor

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique ***Planète GEO*** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Pérou : sur la route archéologique du Nord ■ Bolivie : le retour de la fierté indienne ■ Enquête : les vaches ■ Reportage : le Laos sort du secret.
Le dimanche à 5 h 15, 8 h 25, 14 h 25, 20 h 50, 0 h 40.

LE MOIS PROCHAIN


Thierry Suzan

LA BIRMANIE
LE PAYS GEO DE L'ANNÉE

Quelles sont les nations qui s'ouvrent le plus au monde ? Nos lecteurs ont choisi, sur une liste de quinze pays que nous leur avions suggérée. Grande gagnante : la Birmanie, immense creuset ethnique de cinquante-six millions d'habitants, qui depuis un an, fait ses premiers pas vers la démocratie.

Et aussi...

- **Grand reportage.** Comment le Kenya est devenu l'eldorado des industriels de la rose.
- **Regard.** Le photographe Christophe Jacrot révèle la magie blanche de l'Islande.
- **Découverte.** En Equateur, chez les Sarayaku, ardents défenseurs de la «forêt vivante».
- **Grande série 2016. La France, terre d'Histoire.** En décembre : Le Nord-Pas-de-Calais.

En vente le 1er décembre 2016

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)
Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5- 1050 Bruxelles.Tél : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Abonnement pour un an / 12 numéros : 59,90 €
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041)22 860 84 00 - Fax : (0041)22 348 44 82- e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN $ avec taxes
Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US $

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45** Fax : **01 47 92 66 75**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Directrice photo : Magdalena Herrera (**6108**)
Chefs de service : Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Jean-Christophe Servant (**4991**)
Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (**6065**),
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (**6089**), Léia Santacroce, rédactrice (**4738**), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**), Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (**6075**), Nataly Bideau (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (**6084**), Béatrice Gaulier (**5943**), Christelle Martin (**6059**), premières maquettistes
Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarède (**6083**), Laurence Maunoury (**5776**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies (**6340**), Anne-Kathrin Fischer (**6286**), Gauthier Cousergue (**4784**)

Ont collaboré à ce numéro: Alice Checcaglini, Véronique Cheneau, Françoise Coulbois, Hugues Piolet, Alice Sanglier

Magazine mensuel édité par PM PRISMA MEDIA
13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ
Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice commerciale : Virginie Lubot (**6450**)
Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (**4749**)
Directeur de publicité : Arnaud Maillard (**4981**)
Directrices de clientèle : Evelyne Allain Tholy (**6424**), Laetitia Barrau (**69 80**), Sabine Zimmermann (**64 69**)
Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (**4528**)
Responsable back office : Katell Bideau (**6562**)
Responsable exécution : Rachel Eyango (**4639**)
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (**6450**)

MARKETING DIFFUSION
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (**6471**)
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (**5342**)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne

Dépôt légal novembre 2016, Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

Notre publication adhère à ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité *et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris*

ACPM OJD
PEFC PEFC/04-31-1033

ACTUALITÉS COMMERCIALES



COCONUT DE MADURA

Les rideaux et coussins de la collection COCONUT vous charmeront par leur allure sophistiquée. Son tissage toile apporte relief et matière à cet uni de caractère. L'effet légèrement satiné offre une belle luminosité pour habiller d'élégance votre décoration d'intérieur. Pour cet hiver, 3 nouvelles teintes rejoignent les coloris intemporels et chaleureux de la collection. Découvrez le COCONUT en framboise, bleu canard et bordeaux dans nos boutiques ou sur notre site internet **www.madura.fr**

Collection COCONUT : Existe en 10 coloris
Coussin à partir de 29 € / Rideaux à partir de 99 €

MICHEL HERBELIN



L'Atelier d'Horlogerie Française Michel Herbelin présente une nouvelle ligne réservée exclusivement à la gent féminine. Symbiose entre classicisme et modernité, cette montre bijou, parée d'un bracelet chaîne, impose son élégance à chaque heure du jour et de la nuit. La sagesse du bracelet en acier poli, aux maillons tout en rondeur sensuelle, tempère le design graphique du cadran, protégé par un verre saphir. Lové au cœur d'un boîtier ajouré pour offrir plus de légèreté, il dévoile un fond épuré dont le bleu nuit dégradé évolue sous l'effet de la lumière. Ponctuelle dans l'essentiel avec seulement ses aiguilles stylisées pour indiquer l'heure, cette nouveauté séduira les adeptes d'un esthétisme raffiné.

www.michel-herbelin.com



ALMA K

Alma K démocratise la cosmétique de la Mer Morte grâce à des produits au très appréciable rapport qualité / prix. Pour le visage ou pour le corps, on succombe à ces formules riches en eau, boue, sel ou minéraux venus de la Mer Morte, associés à des huiles végétales et extraits de plantes pour une action renforcée. Sans ajout de parabènes, dérivés pétrochimiques et huiles minérales, ces produits sont idéaux pour une session spa@home.

Alma K, à partir de 13,90 € chez Monoprix

NOEL ARRIVE ..., MILKA LANCE LES FESTIVITÉS !



Le compte à rebours va bientôt commencer. Milka propose une nouvelle gamme de savoureux chocolats, pour célébrer les fêtes de fin d'année dans le partage et la tendresse.
Cette année, Milka met une touche mauve à votre sapin !
Au programme : la nouvelle gamme Snow avec un bonhomme de neige savoureux & des Snowballs chocolatées fourrées d'une mousse au lait, un délicieux Père Noël relooké pour l'hiver et un Saint Nicolas aussi exquis qu'iconique.

Père Noël Lait – 175 g – 4,49 €
Snowman – 50 g – 1,69 €
www.milka.fr

CHIC MA CONCIERGERIE

Sélectionnez sur le site CHIC MA CONCIERGERIE ce qui vous plait. Mode, accessoires, bijoux, déco.. Nous avons sélectionnés pour vous, des créateurs français, qui nous séduisent par leur vision, leur style et leur univers. Un « personal shopper» vient vous conseiller Sur le lieu de votre choix.
Du lundi au dimanche de 6h à 22h.
Sur Paris - RP
Achetez... si vous voulez

CHIC
MA CONCIERGERIE

www.chicmaconciergerie.com



HAVANA CLUB

A l'occasion de cette fin d'année, le célèbre rhum cubain Havana Club dévoile son nouveau coffret en édition limitée ! En bois massif finement sculpté, on retrouve à l'intérieur la nouvelle bouteille de Rhum Havana Club 7 ans, quatre variétés d'Essence of Cuba, quatre verres et dessous de verres pour sublimer le célèbre cocktail Ron Old Fashioned, très facile à réaliser.

Le coffret est disponible dès novembre en édition limitée sur www.barpremium.com au prix de 290 €

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.



Philippe Matsas / Opale - Leemage

« Dans les palmeraies du Tchad, on est au paradis »

La première fois qu'Yves Coppens, paléo-anthropologue et professeur au Collège de France, est parti sur le terrain en Afrique, c'était au Tchad. Sept années d'affilée, il a effectué des fouilles dans le désert saharien. Il évoque pour GEO sa découverte de ces paysages infinis et ses rencontres les plus marquantes avec les peuples qui y vivent.

GEO Dans quelles conditions avez-vous découvert le Tchad ?

Yves Coppens Je suis parti là-bas pour la première fois en janvier 1960 pour travailler avec des géologues locaux. Je me souviens de l'arrivée au petit matin à Fort-Lamy (l'ancien nom de N'Djamena) et de la sensation de chaleur. Entre l'aéroport et le domicile du géologue qui m'hébergeait, j'apercevais des habitants faisant des petits feux, préparant à manger ou du thé, et je découvrais des odeurs nouvelles pour moi. J'ai été conquis d'emblée.

Votre première expédition était en plein désert...

Oui, à 700 kilomètres de Fort-Lamy. Nous avions quitté la ville, qui se trouve en zone de savane, pour monter vers Koro Toro. Plus on avançait, plus les arbres se raréfiaient, le paysage devenait désertique. La première fois que j'ai fait le trajet, ce passage d'une zone arborée à une zone nue a été pour moi une source d'angoisse. Mais je me suis très vite attaché à ce lieu. Contrairement à ce que l'on peut imaginer, ces déserts sont très variés avec des zones de dunes, d'herbe, de cailloux, de buttes. Et bien sûr, il y a les nomades. On a le sentiment qu'il y en a peu mais qu'ils sont partout ! Au milieu de nulle part, soudain, des petites têtes émergent derrière les dunes. Les femmes montent de grandes tentes très longues sur des arceaux. Ces gens sont souvent éleveurs de chameaux car dans ces grandes régions du Nord, il n'y a pas la possibilité d'avoir autre chose. De temps en temps, ils s'installent dans des palmeraies. Après avoir parcouru des centaines de kilomètres dans la chaleur, vous découvrez des petits jardins de la taille d'un mouchoir de poche à l'ombre des arbres, c'est le paradis. Vous mangez des dattes séchées, qui s'humidifient en bouche. On se dit *kalah* pour se saluer, on se regarde dans les yeux et on s'installe pour faire du thé, qu'on boit très fort et très sucré.

On vous a même proposé le mariage là-bas ?

Une année, une petite jeune fille est arrivée avec sa gamelle pleine de lait de chamelle. Elle m'en a proposé. Je l'ai bu avec bonheur. Le lendemain, sa silhouette était en haut de la dune avec la même gamelle. Cette habitude s'est installée. Un jour, inquiétude de ma part : une demi-douzaine d'hommes sont arrivés. Ils m'ont salué. On s'est installés pour prendre le thé. Le sujet principal n'a pas été abordé d'emblée. On a commencé par discuter de nos pays, des chameaux, des problèmes de pluie. Puis un des hommes m'a proposé la jeune fille en mariage. J'ai répondu que j'étais marié, mais cela n'avait pas d'importance pour eux !



Yves Coppens a baptisé *Tchadanthropus uxoris*, en honneur au pays, ce crâne d'hominidé qui a été découvert en 1961 à Yaho, au Tchad. Agé d'environ un million d'années, ce fossile, que l'on rapproche aujourd'hui d'*Homo erectus*, a même droit à un timbre tchadien à son effigie !

Quel souvenir gardez-vous de cette population?

Elle était comme je l'espérais : digne, généreuse et pleine d'humour. Une année, le jour de Noël, les jeunes gens qui m'accompagnaient ont compris que cette date était particulière pour moi. Ils m'ont expliqué qu'ils avaient un troupeau à 2 000 kilomètres de là, à la frontière avec le Niger et qu'ils me faisaient cadeau d'une vache. A Paris, j'ai reçu des papiers pour la faire vacciner. Ensuite, elle a eu des veaux. J'avais régulièrement des nouvelles de mon petit troupeau, puis une année, après une sécheresse terrible, hélas, j'ai tout perdu.

Mais vous avez gardé un surnom...

Les Africains aiment bien donner des surnoms et ils m'appelaient Ariel. Il se trouve que c'est l'autre nom de la gazelle de l'espèce dama. J'ai compris que comme je fouillais souvent torse nu, j'étais bronzé dans le dos... et blanc sur la poitrine, comme cet animal au dos noir et au ventre immaculé. J'ai trouvé cela charmant ! ■

Propos recueillis par **Audrey Nait-Challal**


ARCHOS
Vos plus beaux Selfies
199€*
(sans abonnement)
5.5' IPS FHD
4GB RAM
64 GB
16/8 MP
Lecteur d'empreinte
Gyroscope
ARCHOS 55 Diamond Selfie
www.archos.com
* Soit 229€ - 30€ remboursés jusqu'au 31 décembre 2016. Offre valable uniquement en France métropolitaine, voir condition sur archos.com.Toutes les marques citées sont des marques déposées par leurs propriétaires respectifs. Informations données sous réserve d'erreurs typographiques et susceptibles de modifications sans préavis. Images non contractuelles. Copyright ARCHOS 2016. Tous droits réservés. SAR :Head Max: 0.147 W/Kg (10g) - Body Max: 1.556 W/Kg (10g).



NOUVEAU
Lindt
EXCELLENCE
ABRICOT INTENSE
La rencontre de la puissance et de la douceur
« Nous vous convions à l'élégant mariage d'un fin chocolat noir délicieusement intense aux abricots les plus délicats. À cette union et aux notes acidulées s'ajoutent, comme autant d'inclusions précieuses, des amandes à la finesse incomparable. Une intense harmonie qui bouleversera vos papilles. » Les Maîtres Chocolatiers Lindt.
LINDT EXCELLENCE. L'ULTIME PLAISIR. SI FIN. SI INTENSE.
Lindt
EXCELLENCE
ABRICOT
INTENSE
NOIR
Aux Amandes effilées
www.lindt.com
POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR